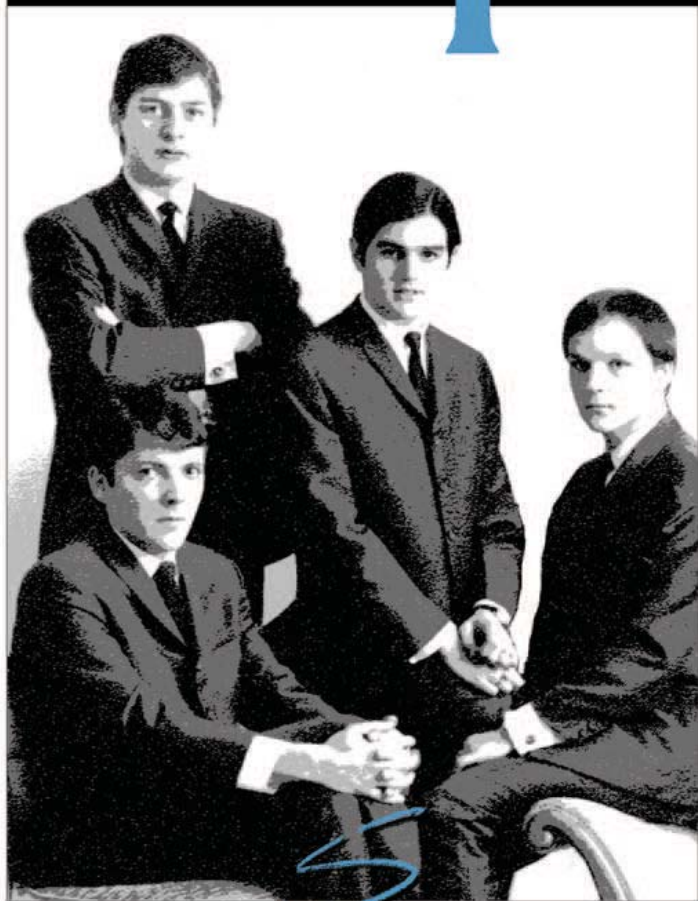


LES **TEMPÊTES** alain m. bergeron



**Du même auteur
chez le même éditeur :**

C'était un 8 août, roman, coll. Graffiti, 1999. Finaliste Prix Hackmatac.

L'arbre de joie, roman, coll. Ma petite vache a mal aux pattes, 1999. Prix Boomerang 2000.

Zzzut ! roman, coll. Ma petite vache a mal aux pattes, 2001. Prix Communication-Jeunesse 2002.

Mineurs et vaccinés, roman, coll. Ma petite vache a mal aux pattes, 2002. 2^e position au palmarès de Communication-Jeunesse 2003.

Zak, le fantôme, roman, coll. Chat de gouttière, 2003, Finaliste au Prix Hackmatac 2004, 4^e position au palmarès de Communication-Jeunesse 2004 (catégorie 9-12 ans).

Mon petit pou, roman, coll. Ma petite vache a mal aux pattes, 2003.

Un gardien averti en vaut trois, roman, coll. Ma petite vache a mal aux pattes, 2004.

Chez d'autres éditeurs

Aux éditions Pierre Tisseyre :

Cendrillé, coll. Papillon, éditions Pierre Tisseyre, 1997.

Où sont mes parents ?, coll. Sésame, éditions Pierre Tisseyre, 1999

Coco, coll. Sésame, éditions Pierre Tisseyre, 2000.

Espèce de Coco, coll. Sésame, éditions Pierre Tisseyre, 2002.

Super Coco, coll. Sésame, éditions Pierre Tisseyre, 2003.

Charlie et les géants, coll. Papillon, éditions Pierre Tisseyre, 2003.

Coco et le docteur Flaminco, coll. Sésame, éditions Pierre Tisseyre, 2004.

Aux éditions Michel Quintin :

Dans la série Savais-tu ?: Savais-tu ? les dinosaures, les chauves-souris, les araignées, les serpents, les vautours, les scorpions, les rats, les piranhas, les puces, les crocodiles, les crapauds, les termites, les hyènes, les corneilles, les taupes, les anguilles, les caméléons, les homards...

Vaillant, le héros du ciel, coll. Le chat et la souris, éditions Michel Quintin, 2004.

Par ici, la sortie, album, éditions Michel Quintin, 2004.

Bon hiver, mon ourson chéri, album, éditions Michel Quintin, 2004.

Aux éditions du Boréal :

Le trésor des trésors – les aventures du pirate Jean de la Bastille, coll. Maboul, éditions du Boréal, 2004.

Alain M. Bergeron

Les Tempêtes

ou

Les mémoires d'un Beatle raté



SOULIÈRES | ÉDITEUR

case postale 36563 — 598, rue Victoria,
Saint-Lambert, Québec J4P 3S8

Soulières éditeur remercie le Conseil des Arts du Canada et la SODEC de l'aide accordée à son programme de publication et reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'Aide au Développement de l'Industrie de l'Édition (PADIÉ) pour ses activités d'édition. Soulières éditeur bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec – du gouvernement du Québec.

Dépôt légal: 2004
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

Données de catalogage avant publication (Canada)

Bergeron, Alain M

Les Tempêtes ou Les mémoires d'un Beatle raté
(Collection Graffiti; 25)

Pour les jeunes de 11 ans et plus.

ISBN 2-89607-011-7

I. Titre. III. Collection.

PS8553.E674T45 2004 jC843'.54 C2004-940506-3
PS9553.E674T45 2004

Photographie de la couverture :
Réal Bergeron

Conception graphique de la couverture :
Annie Pencrec'h

Copyright © Soulières éditeur et Alain M. Bergeron

ISBN 978-2-89607-011-4 (version papier)

ISBN 978-2-89607-282-8 (version EPUB)

ISBN 978-2-89607-271-2 (version PDF)

Tous droits réservés

À Denis Leblanc, Claude Bergeron et Réjean Doyon,
les autres membres des *Tempêtes*,
et à Jacques Gagnon.

Prologue

Le 9 février 1964, les *Beatles* apparaissent au *Ed Sullivan Show*, une émission de variétés enregistrée dans un studio, à New York, et diffusée en Amérique du Nord. La vie ne serait plus désormais la même pour des millions de jeunes garçons et filles. Voici l'histoire de l'un d'entre eux, Steve Duguay, membre du groupe *Les Tempêtes*.

Chapitre 1

MON PÈRE A TOUJOURS PRÉTENDU QU'EN TRAVAILLANT TRÈS FORT, ET AVEC UN PEU DE CHANCE, JE POURRAIS RÉALISER MES RÊVES.

Quand mon frère Marc et moi lui avons dit que notre groupe de musique serait les prochains *Beatles* du Québec, il a failli s'étouffer. Puis, il a apporté une légère correction :

— Avec beaucoup, beaucoup, beaucoup de chance...

Il a rajouté qu'il fallait aussi du talent, et pas seulement une coupe de cheveux...

Il a tiré de sa pipe trois petits nuages en nous fixant du regard.

— Alors, on va travailler très, très, très fort, ai-je dit, et se croiser les doigts... Tu peux nous prêter 500 \$?

Mon père a fait semblant de s'évanouir. Marc l'a aidé à se rasseoir.

— Ça me coûte de vous aider, a-t-il mentionné.

— Papa, même si on travaille très, très fort et qu'on est très, très chanceux, on ne

pourra pas sortir du sous-sol avec les instruments de musique que l'on a...

Comme le but premier de mon père était de voir ses deux garçons voler de leurs propres ailes et de pouvoir regarder la télévision en paix, sans notre musique de fond de cave, il a ajouté qu'il n'était pas la banque provinciale.

Avec l'appui silencieux de ma mère, il a accepté toutefois d'endosser le prêt de 500 \$ à la banque, pourvu que la musique pop ne nuise pas à nos études classiques.

Avant de nous remettre l'argent, mon père a rappelé à Marc que l'inscription, pour faire partie de l'Orchestre national de la Jeunesse du Canada, n'était que de 50 \$, soit dix fois moins que la somme demandée, qu'il pourrait participer à une tournée canadienne l'été, qu'il jouerait en compagnie d'une centaine de musiciens de la *vraie musique*, celle des Beethoven, Berlioz, Mozart et compagnie.

Marc, le musicien le plus talentueux de la famille et le plus susceptible d'être accepté au sein de l'Orchestre national, l'a remercié de se soucier ainsi de son avenir musical, mais lui a rétorqué que son présent s'épelait pour l'instant :

B-E-A-T-L-E-S.

C'est ainsi que mon frère et moi, nous nous sommes retrouvés au magasin d'instruments de musique *Lamontagne*, au centre-ville, avec l'argent emprunté par mon père pour de prétendues réparations à la maison.

Marc a acheté une guitare Stratocaster alors que moi, à sa suggestion, j'ai opté pour une Gibson. Nous avons terminé avec l'achat d'amplificateurs convenables et usagés, des Fender, d'une puissance respectable de 30 watts. Parce que des guitares électriques sans amplis en spectacle, c'est comme aller à la pêche sans hameçon.

Les instruments entreposés dans le coffre de la voiture, nous avons cherché un local pour pouvoir répéter sans déranger l'hôte de la maison. Après quelques heures de recherches intensives, nous l'avons déniché dans notre propre cour, soit le garage. Ainsi, mon père avait son investissement à l'œil.

Bon, à deux musiciens, tous en conviendront, ça ne donnait qu'une moitié des *Beatles*. Deux guitaristes, c'étaient John Lennon et George Harrison. Il fallait trouver nos Paul McCartney et Ringo Starr au plus vite.

Ce sont deux copains du quartier qui ont chaussé leurs bottillons : François Archambault, parce qu'il avait une batterie Ludwig, des bagues plein les doigts et un

nez proéminent, et Paul Thérout, pour son prénom, pour sa basse Hofner et parce qu'il était un bassiste gaucher, une denrée rare dans le milieu musical. Enfin, qu'il ait été muet comme une carpe, en raison d'une opération ratée à la gorge, dans son enfance, venait ajouter une touche d'exotisme à notre groupe.

Voilà, nous étions quatre jeunes hommes, de 16 à 18 ans (j'étais le plus vieux du groupe), quatre fans des *Beatles*, avec des rêves plein la tête.

Nous répétions soir après soir parce que, le jour, nous étions tous au collège. Que des pièces des *Beatles* au début : *Please, please me*, *Love me do*, *She loves you*. On a ajouté quelques vieux rock du temps d'Elvis à ses débuts et, en deux semaines, notre répertoire comptait bien une dizaine de chansons.

Nous avions beaucoup de plaisir à nous retrouver tous les quatre. Mon frère et moi chantions toutes les chansons, non pas parce que j'avais une belle voix, mais parce que c'était de bon ton que les musiciens placés à l'avant de la scène chantent. Parfois, juste pour le coup d'œil, Marc et moi, nous utilisions le même micro, comme John et Paul.

François et Paul, notre Paul à nous, n'avaient aucun problème à ce que nous soyons mis en vedette. Ils pouvaient ainsi,

tous les deux, se concentrer davantage sur leur instrument (même si François ajoutait, à l'occasion, des harmonies vocales). J'aurais aimé faire comme eux. Comme guitariste, j'étais plutôt nul. Mon frère devait trouver tous les accords des chansons et me les montrer. Sans oublier que c'était lui qui accordait ma guitare quand elle sonnait faux. J'étais incapable d'accomplir une tâche aussi simple, n'ayant pas l'oreille ou encore moins la tête musicale... Je ne me rendais même pas compte quand elle se désaccordait. Je le savais à la grimace de Marc lorsqu'il m'entendait jouer.

Même si nous nous présentions comme les futurs *Beatles* de la province, encore fallait-il se trouver un nom. Tout comme pour le local, nous n'avons pas eu à chercher bien loin. C'est l'arrivée de mon copain et voisin, Jacques Gagné, la tête recouverte de neige qui nous en a donné la clé.

— C'est l'enfer dehors, a-t-il dit.

Aussi, avons-nous convenu de nous appeler *Les Tempêtes*, en référence à une pensée de Louisa May Alcott que ma mère avait découpée dans un magazine : « *Je ne crains pas les tempêtes, car j'apprends à piloter mon navire.* »

Elle l'avait placée dans un petit cadre qu'elle avait accroché à un mur du garage.

Le cadre, un jour, s'était décroché, on ne sait trop comment, et il se trouvait presque dissimulé par deux vieilles plaques minéralogiques de 1959 et 1961, que mon père, on ne sait trop pourquoi, collectionnait. Quand on y regardait bien, les seuls mots que l'on pouvait lire sur la pensée était... *les tempêtes* !

Notre muet, Paul, a laissé parler son talent d'artiste de façon éclatante quand il a dessiné le logo de notre groupe sur la peau de la grosse caisse de François. On pouvait y voir une certaine parenté avec celui des *Beatles*, ne serait-ce que pour le grand T.

Et puis, du même coup, on venait de régler notre problème : dénicher un gérant digne de confiance. Jacques Gagné ! C'est lui qui nous a vendu les instruments au magasin de musique, où il travaille depuis quelques mois. Fort en gueule, avec une intarissable, bien qu'incompréhensible dévotion à notre égard, il voulait nous prendre sous son aile et semblait connaître le domaine.

Avec nos instruments, notre local, les musiciens, notre nom et notre gérant, 1964 s'annonçait comme une année faste. Pas de perte de temps inutile : nous étions prêts à conquérir la planète.

— Hum ! a dit mon père, arrivé sur ces entrefaites et attentif aux réflexions que nous faisions à voix haute.

— D'accord. À conquérir la province ?

— Hum ! a répété mon père, l'air perplexe. Vous n'avez pas encore joué une seule note de musique en public.

— Bon, on commence par la ville...

Chapitre 2

LES AFFICHES ONT ÉTÉ FAITES À LA MAIN ET PLACARDÉES DANS TOUT LE QUARTIER. POUR NOTRE PREMIÈRE SORTIE OFFICIELLE, nous n'y allions pas avec le dos de la cuillère :

Les Tempêtes, le groupe numéro 1 des jeunes, en spectacle à la salle paroissiale, le samedi 22 février 1964, à 8 heures p.m. Entrée : 50 ¢

— Il faut avoir de l'ambition dans la vie, a convenu notre gérant Jacques Gagné, émule de Brian Epstein, le gérant des *Beatles*.

Nous avons répété intensément au cours des dernières journées, si bien qu'un policier est venu nous voir, un soir, pour nous demander bien poliment de baisser le son de nos amplis et celui de la batterie, parce qu'il était quand même deux heures du matin. Nous n'avions pas vu le temps filer, tellement nous étions prêts à mettre l'énergie nécessaire pour que tout fonctionne vite et bien.

La veille de notre première performance, nous avons demandé à des parents et amis d'assister à notre dernière répéti-

tion. C'était très particulier de connaître le prénom de chacun des membres de notre auditoire, un peu entassés dans le garage.

Nous avons mis toute notre âme et tout notre cœur dans cette répétition générale. J'étais très nerveux. Plus d'une fois, je me suis trompé dans les accords. Je devais regarder jouer mon frère pour savoir où j'en étais rendu. C'était pénible pour moi alors que tout semblait naturel pour lui.

Nos vieux amplis Fender ont tenu le coup. Nous aurions préféré utiliser des amplis Vox comme les *Beatles*, mais le magasin d'instruments de musique de la ville attendait toujours sa première livraison. De toute façon, c'était hors de prix pour nos modestes moyens. Alors, pour ajouter à l'illusion que nous marchions sur les traces des *Beatles*, nous avons découpé le mot Vox dans du carton que nous avons collé sur nos amplis Fender. Le carton n'a tenu que cinq chansons avant de se retrouver sur le plancher.

— Méfiez-vous des imitations, a lancé mon frère Marc à l'auditoire qui a rigolé.

Au bout d'une heure, nous étions exténués et avons épuisé toutes les pièces de notre répertoire. Les chansons des *Beatles* ont suscité les meilleures réactions chez les plus jeunes et des grimaces chez les plus vieux.

Après chaque chanson, nous saluions en un même mouvement, nous penchant vers l'avant pour remercier notre public, comme les *Beatles*, les cris et les applaudissements en moins. Car les gens avaient les mains tellement gelées qu'ils ne cessaient de souffler dessus ou ils les gardaient dans les poches de leurs manteaux. C'est que, pour pouvoir permettre à tout le monde d'entrer, nous avions retiré les petites chauffettes électriques.

Une fois notre prestation terminée, et alors que nous étions réunis autour d'un bon café chaud, dans la maison, notre gérant Jacques Gagné a parlé avec enthousiasme :

— J'ai hâte de voir ça demain soir ! C'est le début d'une belle aventure.

Il ne l'a pas vu, le début. Il a attrapé un bon rhume. Tout comme nous ! Il n'y avait que ce pauvre Paul qui était bien portant, mais il ne voulait pas monter seul sur scène, encore moins chanter...

Il a fallu payer la location de la salle : 10 \$ – Jacques s'est plaint auprès du gérant de la salle qu'il en coûtait moins cher d'installer un nouveau silencieux chez *Speedy Muffler* ! – et rembourser tous les billets vendus. Mais nos parents et amis, qui se les étaient déjà procurés, nous ont assurés

que ce ne serait pas nécessaire, qu'ils avaient déjà eu la chance d'assister au concert !

N'est-ce pas gentil ?

— Quand nous serons millionnaires, on ne vous oubliera pas ! a promis mon frère Marc, toujours alité, en plein délire fiévreux.

C'était un faux départ pour *Les Tempêtes*.

Pas tant que ça finalement. Car le lundi matin, notre gérant recevait le coup de téléphone d'une recherchiste pour l'émission *Bonsoir Copains*, diffusée tous les vendredis soir, de 7 heures à 7 heures 30, sur les ondes de CHLT-TV de Sherbrooke.

Chapitre 3

JACQUES GAGNÉ A FAIT IRRUPTION DANS LE LOCAL DES *TEMPÊTES*.

— Ferme la porte ! Les mouches ! a hurlé François, notre batteur, qui prenait en grippe les courants d'air.

— Les gars, oubliez la soirée de samedi. C'est déjà du passé. Il faut regarder en avant. On n'en fera pas une maladie.

— Trop tard ! a répliqué François, entre deux quintes de toux, ce qui n'est pas mal pour un musicien habitué aux tierces.

— Vous avez fait le meilleur coup de votre vie en m'embauchant !

Et sans nous donner le temps de répliquer, il s'est applaudi, visiblement fier de ce qu'il s'apprêtait à nous annoncer.

— Que diriez-vous, les gars, d'aller jouer à *Bonsoir Copains* ?

— QUOI ???

Nos trois voix – oublions Paul pour l'instant – n'en ont fait qu'une. *Bonsoir Copains* était notre émission préférée à la télé avec *Jeunesse d'aujourd'hui*.

Nous ne répétons jamais le vendredi soir entre 7 h et 7 h 30 pour la regarder.

J'aimais bien *Les Hou-Lops*, le groupe titulaire de l'émission depuis quelques mois.

Et puis, j'ai compris...

— On remplace *Les Hou-Lops* ? ai-je dit, excité.

— Oui ! a repris mon frère Marc. Les producteurs ont décidé qu'ils avaient fait leur temps, ils ont entendu parler de notre répétition et nous engagent.

— Du calme, les gars, même s'il y a de quoi s'énerver, a dit Jacques Gagné. Un passage à l'émission ferait des *Tempêtes* un groupe dans le vent et pourrait même nous conduire à *Jeunesse d'aujourd'hui*.

Je ne pensais pas que ça irait si vite. Et on n'a toujours pas donné un seul spectacle ! Attention, les *Beatles*... On arrive !

— J'ai reçu un coup de fil de la chercheuse de l'émission. Elle voulait savoir comment s'était passé notre spectacle. Quelqu'un lui avait parlé de nos pancartes : le groupe numéro un des jeunes...

— Qu'est-ce que tu lui as raconté ? ai-je demandé, inquiet.

— Je lui ai dit la vérité, a-t-il annoncé. Il y a eu beaucoup de monde et les jeunes vous ont adorés...

— Mais ce n'est pas vrai, ai-je protesté.

— C'est ce qui serait survenu si le concert avait eu lieu, j'en suis persuadé.

Il n'a convaincu personne.

— Hé ! C'est loin Sherbrooke. Elle n'enverra pas un enquêteur pour vérifier si c'est vrai. Elle s'est fiée à ma parole.

— Une parole de gérant, a murmuré Marc.

— Elle a pris des notes sur le groupe, demandé depuis combien de temps vous étiez ensemble, le nom des membres.

— C'était pour passer à l'émission ? ai-je dit.

Notre gérant a affiché son plus beau sourire et, d'un air théâtral, il a lancé :

— Imaginez l'animateur Coco Tremblay annonçant : « *Mesdames et messieurs, garçons et filles, voici un nouveau groupe dans le paysage de la musique pop au Québec : Les Tempêtes !* » Cris, applaudissements, autographes...

Je n'avais aucune peine à voir ça. Les autres non plus.

— Il paraît que John Lennon a déjà autographié le sein d'une fille, a soupiré François. Et moi, quand je signe mon nom sur une feuille de papier, je dois la tenir pour ne pas qu'elle bouge... Ah ! quel métier merveilleux que celui de musicien.

— Dis-nous-en plus, a imploré Marc.

— C'est simple, a claironné Jacques Gagné, toujours souriant. Il n'y a qu'une

formalité à remplir : il vous faut seulement un 45 tours.

Chapitre 4

ON A DIT DE L'INSPIRATION QU'ELLE VENAIT EN DORMANT. EN CE QUI ME CONCERNE, ELLE EST VENUE... EN mangeant !

L'idée de notre gérant d'enregistrer un 45 tours m'a trotté dans la tête depuis notre rencontre de la veille. Devrait-on plaquer des paroles en français sur des chansons en anglais ? Ou bien était-il préférable de créer nos propres chansons en français ? Cette dernière éventualité me plaisait davantage. Tout le monde, enfin, presque tout le monde, choisissait la facilité de traduire mot à mot un succès anglophone.

Je voulais être plus original. Tant qu'à tenter notre chance... Et puis, les *Beatles* n'ont pas traduit en anglais des chansons en français à ce que je sache, non ?

Alors, avant de me coucher, j'ai essayé de composer un air avec mon frère. On a trouvé un chouette début avec trois accords : fa, si bémol et do. Puis, on s'est endormi à la tâche.

Le matin, au déjeuner, je dévorais une omelette devant mon frère qui roupillait

devant son assiette. Mon père lisait son journal et ma mère parlait au téléphone à la mère de notre batteur, François.

J'ai souri intérieurement. Le matin, c'était un moment agréable de la journée. J'ai fredonné un air improvisé :

*Une omelette, je vais manger...
au petit déjeuner...*

Comme s'il venait d'être frappé par la foudre, mon frère, les yeux exorbités, a hurlé :

— Qu'est-ce que t'as dit ?

Étonné par ce numéro de Lazare qui revient à la vie, j'ai répété :

— Quoi ? Une omelette, je vais manger au petit-déjeuner ?

J'ai donc refredonné mon air :

*Une omelette, je vais manger...
au petit déjeuner...*

— C'est ça ! a-t-il crié après m'avoir entendu. Oui, je l'ai !

Marc a laissé en plan ses céréales *Corn Flakes* dans lesquelles baignait une banane coupée en rondelles, et s'est précipité dans sa chambre, avec moi sur ses talons.

Il s'est emparé de sa guitare, a gratté des accords en chantant mes paroles désormais immortelles :

*Une omelette, je vais manger...
au petit déjeuner.*

— C'est le refrain, a-t-il annoncé. Vite avant qu'on l'oublie !

Je me suis élancé à mon tour dans ma chambre et j'ai saisi dans un même geste un stylo et le magnétophone à bobine. Mais je ne trouvais pas de feuille de papier. Au passage, dans la cuisine, j'ai arraché le sac de céréales et j'ai déchiré la boîte pour pouvoir écrire sur le carton. Mon père n'a pas soulevé un sourcil, concentré sur sa lecture matinale. Je n'ai pas entendu les hurlements de protestation de ma mère.

Le temps de revenir dans la chambre et Marc en était déjà rendu à des *Lalala* du premier couplet.

— J'ai trouvé l'air ! On enregistre tout de suite !

Excité, j'ai démarré le magnétophone. Presque en transe, Marc a chanté le refrain et les couplets avec des *Lalala*.

Pendant ce temps, je notais frénétiquement les changements d'accords. Ooh ! Un mi bémol placé stratégiquement dans le refrain.

— Ah, il faudrait ici un do 7^e pour annoncer la venue du refrain, m'a-t-il dit.

Au bout de deux minutes 45 secondes, notre premier succès était terminé. Heureux, satisfaits d'avoir créé un classique de la musique québécoise en si peu de temps,

mon frère et moi, nous nous félicitions en nous assénant de formidables claques dans le dos.

— Arrêtez de vous battre ! a hurlé mon père, de la cuisine.

J'en étais encore tout éberlué. Faire une pièce, tôt le matin, à partir d'un simple déjeuner.

Pfiou ! Que les *Beatles* en fassent autant s'ils le pouvaient, disons, en mangeant des œufs brouillés !

Domage que les piles du magnétophone soient tombées à plat dès les premiers accords. On aurait pu immortaliser ce moment de génie.

Marc et moi avons travaillé toute la journée à trouver des paroles à notre chanson. Comme on n'avait pas encore de titre, on l'a appelée, en attendant, *L'omelette du déjeuner*. D'accord, ça ne faisait pas trop chanson d'amour, mais c'était pour se dépanner.

Puis, dans une frénésie totale de création, nous avons terminé les paroles de cette première création, paroles et musique, Steve et Marc Duguay.

Avec toi

Avec toi, je peux rêver

*Refrain : Avec toi, je peux rêver
aux plaisirs de la nuit.*

Avec toi, je peux rêver tous les jours de ma vie.

*Et quand tu es là (tu es là),
nous goûtons à nos vins (à nos vins).
Et ce n'est qu'à toi (oui, à toi)
que je donne le mien
Si tu le veux bien.*

Refrain

*Et nous recommencerons (oui encore)
jusqu'à la fin du rêve (fin du rêve).
Quand nous serons ensemble (oui ensemble),
partageons nos nuits.
Pour toute la vie.*

Refrain

*Et quand je me réveillerai (oui demain),
tu seras loin de moi (loin de moi).
Je penserai à toi (oui à toi), sachant que tu seras
Toujours dans mes rêves.*

Refrain (2 fois)

Toujours avec infiniment de patience, mon frère m'a montré les accords, après avoir accordé ma guitare qui sonnait faux à ses oreilles, même si moi je n'entendais pas de différence.

— On chante le refrain à deux et tu fais les couplets pendant que j'interviens pour te répondre.

Fièremment, on a montré les paroles à mon père qui a souri et qui a tendu le carton de *Corn Flakes* à ma mère. Il a dit qu'il y avait des fautes à trois endroits. Ma mère a trouvé les paroles obscènes.

— Dites-moi que vos *plaisirs de la nuit*, là, dans vos refrains, ne sont pas ce que je pense...

— Je ne sais pas, maman. Pour toi, c'est quoi des plaisirs de la nuit ? a répondu Marc en jetant un coup d'œil à papa.

Fin de la discussion sur le double sens de nos paroles.

On a travaillé et travaillé. Marc a glissé un solo de guitare après le deuxième solo et à la fin du dernier refrain, pour allonger la pièce. Mon frère ne cessait de m'impressionner. Il était capable de jouer son solo sans même regarder où se promenaient ses doigts. Tandis que moi, j'avais peine à laisser des yeux mon manche de guitare de peur de me tromper.

Le soir, avec un enthousiasme qui frôlait le délire, on a montré la chanson aux deux autres membres des *Tempêtes*.

Mon frère, génie musical de l'ensemble, a donné ses instructions pour les arrangements. Lui et moi avons fait la pièce seuls au début, puis le batteur et le bassiste y ont greffé leur instrument.

Je devais chanter en regardant les paroles écrites sur le carton, posé sur un lutrin chambranlant. Il faudrait bien les apprendre par cœur. Au bout d'une heure, le résultat était plus que potable.

C'est à ce moment-là que notre gérant est arrivé dans le local, agitant une feuille.

— J'ai une grande nouvelle, a-t-il dit.

— Nous aussi ! lui ai-je répondu.

— J'ai les paroles d'une chanson, a-t-il dit à la ronde en tendant sa feuille.

Les autres ont laissé leurs instruments pour m'entourer et lire la première création signée *Brian Gagné*.

— Je trouvais que *Brian*, ça faisait plus compositeur que Jacques.

— Tu te trompes, lui a dit François. C'est Gagné qu'il fallait changer.

— Sans fausse modestie, je vous dirais que je me suis surpassé. Vous tenez un chef-d'œuvre entre vos mains.

Ferme tes yeux, et je t'embrasserai

Demain, tu me manqueras

Souviens-toi, je te serai toujours fidèle.

— C'est *All my loving*, des *Beatles*, a reconnu mon frère.

— Ça ne rime à rien, ton histoire, a remarqué François.

— Vous êtes bien critiques, ce soir, s'est-il offusqué. Un peu de travail et l'affaire est dans le sac. C'est pour votre premier 45 tours.

Je l'ai regardé, incrédule.

— On ne fera pas une version française d'une pièce des *Beatles*, voyons donc !

— *Les Baronets* l'ont fait et regarde où ils en sont, a protesté Jacques, m'arrachant la feuille des mains.

— On n'est pas *Les Baronets*, on est *Les Tempêtes* ! a dit Marc.

— Ben alors, faites mieux, a bougonné notre gérant.

— Justement ! ai-je dit.

Sans même nous consulter, nous nous sommes mis en place pour lui chanter *Avec toi*. Je lui ai remis les paroles de la chanson.

Jacques Gagné est demeuré impassible tout au long de la chanson. Quand on a terminé, on lui a fait le salut à la *Beatles*. Il a applaudi de façon ironique.

— Elle est bien bonne, celle-là ! Allez. Dites-moi. Vous avez poussé la blague jus-

qu'à écrire les paroles sur une boîte de céréales ! C'est la version française de quelle chanson ? Des *Beach Boys* ? Pas des *Beatles*, parce que je connais toutes les Lennon / McCartney.

— C'est pas John et Paul, c'est Steve et Marc, a répondu François.

Jacques a consulté notre Paul du regard. Celui-ci a hoché la tête.

D'une neutralité totale, le faciès de notre gérant s'est illuminé soudainement. Il a déchiré les paroles de son chef-d'œuvre et a bondi dans le local. Est-ce que Brian Epstein faisait ça chaque fois qu'il entendait une nouvelle chanson des *Beatles* ?

— On va pouvoir enregistrer le 45 tours, a rappelé finalement Jacques, au comble du bonheur. Je m'occupe du studio. J'ai un ami qui me doit une faveur.

— Il faudrait une deuxième chanson pour le côté B, a signalé mon frère.

— On va déjeuner là-dessus, lui ai-je dit, en souriant.

Chapitre 5

ON NE SAIT TROP À QUELLE FAVEUR FAISAIT ALLUSION NOTRE GÉRANT À PROPOS DE SON COPAIN. IL A FALLU PASSER par la porte arrière de l'immeuble, à 10 heures du soir, pour entrer dans un studio, au sous-sol d'un magasin de vêtements, au centre-ville. C'était plutôt bas de plafond. Ça puait le renfermé : il n'y avait aucune fenêtre et de la moisissure couvrait les murs.

Une semaine après lui avoir joué *Avec toi*, Jacques Gagné nous a donné rendez-vous dans ce studio pour l'enregistrement du premier 45 tours des *Tempêtes*.

— C'est un moment historique, les gars, a-t-il dit, ému aux larmes.

— Vous avez jusqu'à minuit, pas une minute de plus, nous a dit bêtement le technicien du son.

Il s'est tourné vers Jacques et, l'index pointé sur sa poitrine, il l'a averti sérieusement :

— Si le propriétaire arrive ici, je dirai que tu m'as forcé à travailler à la pointe d'un couteau.

— C'est ça ! C'est ça ! a rétorqué Jacques.

Sans perdre une seule précieuse minute, nous avons mis l'équipement en place. Le temps était compté, l'homme nous le rappelant constamment en jetant des coups d'œil répétés à l'horloge géante du studio.

À tour de rôle, nous avons effectué des tests de son pour les instruments, puis les voix. Ça a fait des histoires pour Paul le bassiste, quand le technicien du son lui a demandé de chanter dans le micro. Jacques a dû user de toute sa diplomatie pour lui expliquer patiemment que si Paul ne chantait pas, c'était parce qu'il était muet.

— Vous êtes prêts ? Qu'on en finisse au plus vite ! a-t-il dit, de sa boîte de sardine, derrière sa modeste console. On enregistre les voix et les instruments en même temps.

— Oui ! avons-nous répondu.

Il a démarré le magnétophone aux imposantes bobines pour l'enregistrement.

— Prise 1... *Avec moi*, a-t-il dit sans enthousiasme dans son micro.

— C'est *Avec toi*, ai-je corrigé.

— Peu importe... Allez-y !

— Tu vas voir, ils sont très bons... les futurs *Beatles* du Québec, a assuré notre gérant. Et puis, ce sont leurs propres chansons.

— J'ai bien hâte d'entendre ça, a soupiré l'homme d'un ton las.

— Ça va aller, Steve ? m'a demandé mon frère.

Mon rythme cardiaque s'est accéléré. Je devais me calmer. On a travaillé tellement fort depuis deux semaines pour en arriver là. Il ne fallait pas bousiller cette chance.

— Oui, Marc... On y va, *Les Tempêtes* ?

— Attendez ! a dit François, en jetant des regards effrayés autour de sa batterie.

— Qu'est-ce qui se passe ? a demandé Marc.

— Je pense que je viens de voir un gros chat passer près de moi, a-t-il indiqué d'une voix tremblante.

Le technicien a parlé dans son micro sur un ton qui frôlait l'exaspération.

— C'est rien qu'un rat ! Une grosse souris, si vous voulez. Il peut y en avoir dans le studio. Si vous ne les achalez pas, ils ne devraient pas vous mordre.

— On aurait dû amener mon chat, a signalé Jacques Gagné.

— Ils l'auraient certainement mangé, a glissé François.

— Bon, rats ou pas, on y va, les gars ! a dit mon frère Marc d'une voix autoritaire. 1-2-3-4 !

Nos voix en harmonie ont chanté *Avec toi*. La basse de Paul a enchaîné, suivie des guitares et de la batterie.

Derrière l'épaisse vitre, j'ai aperçu Jacques Gagné qui balançait la tête au rythme de la musique, alors que l'ingénieur du son demeurait aussi vivant qu'une statue de plâtre dans un jardin.

Je me suis laissé déconcentrer par son attitude et j'ai manqué les paroles du deuxième couplet. J'ai arrêté l'enregistrement.

— Excusez-moi... Je me suis trompé. On recommence ?

— Pas trop souvent ! a grimacé le technicien. Prise 2... *Avec toi.*

Cette fois-ci, c'était la bonne, d'un bout à l'autre. Lorsque le dernier accord a été plaqué, nous avons retenu notre souffle, attendant le signal du technicien. Notre gérant a levé le pouce en guise de victoire.

— Deux prises seulement pour une chanson... C'est sûrement un record, a dit notre gérant le plus sérieusement du monde.

— La chance du débutant, a répliqué son voisin de chaise, nullement impressionné... Bon, c'est quoi la prochaine chanson ?

— *Oh, Rock and roll !* ai-je dit, plaçant le texte devant moi.

Mon frère et moi l'avions écrite la veille de la séance d'enregistrement. C'était un rock à trois accords, mi, sol, si. Un hommage au bon vieux rock and roll, celui d'avant le

départ d'Elvis à l'armée. L'intro, une succession rapide de six accords en cascade, était une trouvaille de mon frère qui devait la jouer, bien sûr.

Marc faisait des voix au refrain et au dernier couplet. Il m'a laissé la place pour chanter les autres couplets.

Oh, rock and roll !

*Chaque samedi soir, tu nous fais danser.
Et tous les autres soirs, tu nous fais rêver.
Oui on danse au son de l'orchestre et non des
disques,
Car ta musique est simplement fantastique !*

Refrain : *Oh, rock and roll !* (4 fois)

*Au son de ta musique on se met à chanter.
On frappe dans nos mains et on tape du pied,
Car toi tu nous amènes vers la liberté.
Jamais on ne pourra m'empêcher de crier !*

Refrain

*Si jamais un jour je venais à t'oublier.
Y'aura toujours quelqu'un pour me rappeler.
Que toi le rock and roll tu es fait pour rester
Car, sans toi, la musique ne peut pas exister !*

Refrain (2 fois)

Lorsque j'ai chanté le *Yeah ! Yeah !* dans la dernière partie de la chanson, j'ai souri à notre gérant qui indiquait que le *Yeah !* c'est son idée.

Il a fallu cinq prises, toutefois, pour la réussir d'un bout à l'autre. Nous avons dû arrêter notamment une fois parce qu'un rat était passé entre les jambes de notre batteur qui a cessé de jouer. J'étais en cause pour les trois autres reprises, soit à la guitare, soit à la voix.

Cette fois, notre gérant ne s'était pas contenté de lever le pouce : il nous a applaudis chaleureusement. Le technicien a ouvert son micro. Enfin, il allait nous complimenter. Ne disait-on pas que la musique adoucissait les mœurs ? Si, avec nos mots et notre musique, nous pouvions réunir les peuples, aplanir les difficultés, nos efforts créatifs ne seraient pas vains et...

— Vous avez dix minutes pour libérer le studio !

Sans même pouvoir profiter du moment, nous avons remballé nos affaires. Nos guitares ont retrouvé le confort de leur étui. Nous avons rembobiné les fils et aidé François à démonter sa batterie.

Une fois notre tâche accomplie, nous avons retrouvé notre gérant dans la cabine d'enregistrement. Il avait en main, dans

une boîte carrée plate, l'enregistrement sur bobine.

— Le monde est à nous, les gars ! a-t-il clamé, pianotant sur la boîte portant l'inscription *Fragile*.

Le technicien lui a tendu une carte.

— Tu vas à cet endroit pour presser les 45 tours et tu ne lui dis pas que tu me connais.

— Merci, a dit Jacques Gagné, reconnaissant.

Le technicien a éteint sa console et nous a dit d'un air fatigué :

— Passez par l'arrière.

Chapitre 6

ON ÉTAIT EN TRAIN ÉCOUTER L'ALBUM *TWIST AND SHOUT* POUR CHOISIR D'AUTRES PIÈCES À APPRENDRE. MON frère Marc travaillait fort pour trouver les accords. Pour ma part, j'essayais de transcrire les paroles des chansons des *Beatles*, mais c'était de façon plutôt approximative, surtout phonétique. J'aurais été incapable d'entretenir une conversation avec un anglophone. Mon anglais était plutôt sommaire : *Yes. No. John is a boy, Mary is a girl and she goes to school by bus.*

Je devinais plus que je ne savais ce que racontaient les *Beatles* dans leurs chansons, même si je pouvais saisir des mots ici et là. *Boy, Girl*, L'essentiel, quoi !

— Stop ! Recommence ce dernier bout...

La pièce *Do you want to know a secret* donnait du fil à retordre à mon musicien de frère. Doucement, j'ai soulevé le bras du tourne-disque pour déposer l'aiguille sur le 33 tours. C'était là mon ultime utilité dans ce groupe, en dehors des répétitions. Je l'accomplissais humblement, consciencieusement. Ça restait une opération déli-

cate. Un geste brusque et l'aiguille pouvait égratigner la surface du disque et causer des dommages irréparables et sonores au fragile sillon : un *scriiitch* ! qui revenait chaque tour, ça pouvait être agaçant à la longue, pour un album qui tournait à 33 *scriiitch* la minute !

C'était le calme plat depuis l'enregistrement de nos deux chansons en studio. Notre gérant Jacques Gagné s'est chargé du pressage du 45 tours. Il y a eu un délai, principalement en raison de la petite quantité : une centaine. On n'avait pas le budget pour plus. D'ailleurs, on en a vendu à l'avance auprès de nos familles, de nos amis, bref, de nos fans. À 49 cents pièce, nous avons pu recueillir 15 \$, cela parce que ma mère, pour nous encourager, en a acheté cinq à elle seule, qu'elle distribuera à ses sœurs, Jocelyne, Raymonde, Gisèle et Jeannette.

Le reste de l'argent provenait d'un autre emprunt à la banque qui s'ajoutait au premier et au deuxième. Oui, mon père a fait beaucoup de travaux à sa maison, cette année-là... Le deuxième emprunt a été de 100 \$ pour l'achat de nos costumes, des vestes sans col, des chemises blanches avec cravate noire (j'aurais préféré un col roulé noir, parce que je suis incapable de nouer

une cravate) et des pantalons noirs ainsi que des bottillons – et pour une séance de photographies officielles du groupe.

À ce stade-ci, on ne pouvait constater qu'une chose : la célébrité avait un prix !

— Ce n'est pas une dépense, mais un placement, répétait chaque fois notre gérant, qui se gardait bien toutefois d'investir dans cette aventure.

Pour lui, le temps, c'était de l'argent, et voilà ce qu'il pouvait nous donner : du temps.

— Je l'ai !

Sans même cogner à la porte ou saluer mes parents dans la cuisine, Jacques Gagné s'est engouffré dans la maison, brandissant triomphalement une boîte.

Il nous a rejoints dans le salon, le manteau toujours sur le dos. Ma mère a hurlé d'effroi lorsqu'elle a découvert que notre gérant, dans l'énervement, avait oublié d'enlever ses bottes. Son beau plancher, qu'elle avait poli patiemment dans la matinée, était maintenant maculé de neige fondante laissée par les pas du visiteur.

— Tu aurais pu secouer tes bottes, Jacques Gagné ! a-t-elle dit.

— Euh... désolé !

Et Jacques, toujours au milieu du salon, a obéi à ma mère comme un bon petit gar-

çon et a secoué ses bottes, ce qui a engendré une autre poussée de fureur.

— Ah, maman ! Arrête avec tes futilités. Il y a des choses plus importantes dans la vie qu'un plancher sale ! ai-je dit, tout en regardant papa.

Notre gérant, avec emphase, a entrepris d'ouvrir la boîte.

— Tu la tiens à l'envers, l'a prévenu François.

— Mais non ! Occupe-toi de ta batterie et laisse le maître travailler, a riposté Jacques.

François avait raison. Le fond de la boîte a cédé et les cent 45 tours se sont répandus sur le plancher. Plusieurs se sont brisés sous le choc. La boîte était mal fermée.

Tenant d'en attraper quelques-uns au vol, Jacques a perdu l'équilibre et en a écrasé certains, en a projeté d'autres plus loin. Nous étions... tétanisés. C'était un bon mot pour décrire notre état. Pas sûr qu'on le retrouverait dans l'une de nos chansons, par contre.

— Sauvez les meubles ! a dit ma mère.

Vu notre lamentable état d'esprit, on a mis du temps à comprendre qu'elle parlait au figuré, pas des meubles du salon, mais des 45 tours restants.

Première constatation d'usage : il n'en restait aucun dans la boîte. Jacques s'est

penché sur les dégâts qu'il avait involontairement causés. Il a assemblé deux morceaux d'un même 45 tours.

— Quelqu'un est bon dans les casse-tête ? a-t-il demandé, ébranlé. Ou dans le bricolage ? Ça se recolle, du vinyle ?

Sur la centaine de 45 tours, nous sommes parvenus à en trouver un peu plus de la moitié intacts.

— On peut dire qu'on a été chanceux dans notre malchance, ai-je dit, après avoir mis la main sur six disques.

Chacun a pu ainsi en récupérer plusieurs.

— On en écoute un ? a suggéré mon frère Marc.

— Laissez faire le technicien, merci ! ai-je dit en m'approchant du tourne-disque.

Une fois le choc initial passé, j'ai compris que je m'apprêtais à faire jouer notre premier 45 tours. C'était un moment très excitant. J'ai eu une poussée d'adrénaline en lisant le titre *Avec toi*, sur la face A du 45 tours, avec le nom de notre groupe. Je l'ai montré à mon père avec une fierté bien légitime.

— *Les Tempêtes* ? a-t-il dit avec étonnement.

— Mais oui, qu'est-ce qu'il y a ?

— *Les Tempêtes*... Un accent grave sur le e !

— Pardon ?

Mon père m'a montré le disque, son index pointant le nom de notre groupe. J'ai soupiré.

— *Tempêtes...*, ai-je dit. Jacques, *Tempêtes*, ça prend un accent circonflexe sur le *e* !

— Tu t'arrêtes à des détails, a-t-il dit, haussant les épaules.

— *Tempêtes...* comme dans flatulence. Ce n'est pas un détail, ça !

— On le corrigera à la main, a déclaré Marc. On n'en a pas 2 000 copies ! Allez, mets le disque. On veut l'entendre, pas le lire !

C'était vrai, après tout. Mes parents se sont assis ensemble sur le divan, visiblement intéressés par ce qui était sur le point de se produire. Ça me touchait de les voir ainsi avec nous pour cette importante étape de la vie de leurs deux fils.

Papa a désigné la tête chevelue de Paul.

— Est-ce que tu as des sourcils ? lui a-t-il demandé.

Celui-ci a écarté les cheveux de son front en guise de réponse, avec un sourire en prime.

— Si tes cheveux sont coupés, est-ce tu risques de devenir aveugle, en plus ? Tu sais, comme les chiens barbettes ?

— Franchement, papa ! lui a répliqué Marc.

J'avais encore les mains moites. J'éprouvais de la difficulté à placer la rondelle de plastique jaune dans le trou au centre du 45 tours, pour le glisser sur la tige du tourne-disque. Cette démarche était essentielle sinon le disque ne tournerait pas à une vitesse constante et déformerait la musique et les mots. Ma confiance était trop fragile pour tenter l'expérience. Parfois, on le faisait avec des disques de Monique Leyrac et de Serge Laprade – ils appartenaient à ma mère –, pour rigoler, mais là, je n'étais pas d'humeur à rire. C'était du sérieux, cette histoire-là !

J'ai pris le bras du tourne-disque et j'ai déposé l'aiguille au début de la chanson.

— C'est parti les amis ! ai-je dit d'une voix chevrotante.

Ma mère avait les yeux pleins d'eau. Mon frère a passé son bras autour de mes épaules.

— On n'entend rien, a dit mon père. Je suis sourd ou c'est normal ? Il y a des silences dans votre chanson ?

— Dans une certaine mesure, a répondu Marc.

Le volume est à 1, a fait remarquer Paul par des gestes.

— Désolé ! On reprend, ai-je dit, augmentant le volume à 5.

Avec toi, je peux rêver...

Après nos voix, voilà la basse de Paul,
puis nos guitares et la batterie et le refrain :

Avec toi

Avec toi

Avec toi

Avec toi

— Le disque saute ! s'est emporté mon
frère Marc.

— Comme si c'était de ma faute, ai-je
protesté. Trouvez-en un autre !

— C'était bien parti, a signalé ma mère.

— C'est très accrocheur en tout cas.
C'est quoi déjà le titre de la chanson ? a
demandé mon père, réprimant un rire.

— Ha ! Ha ! Très drôle, papa, a approu-
vé Marc en me tendant un nouveau 45
tours.

J'ai vérifié soigneusement la surface
pour vérifier si le disque était endommagé.
Sans ménagement, j'ai retiré le 45 tours
défectueux pour le remplacer et reprendre
le tout depuis le début. Cette fois-ci, c'était
la bonne.

Et quand tu es là

Nous goûtons à nos vins...

À ce passage du premier couplet, ma
mère a soupiré d'irritation.

— Vous n'auriez pas pu trouver une
autre rime..

— Madame, a dit François, moi non plus, je n'aimais pas beaucoup cette phrase.

— Bon, je ne suis pas la seule, a signalé ma mère.

— J'ai suggéré *main* et *sein*, a poursuivi notre batteur, mais vos fils n'ont pas voulu...

Une fois la chanson terminée, nous avons attendu le verdict de mes parents. Ma mère a applaudi malgré ses réticences pour certaines de nos paroles alors que mon père a approuvé d'un signe de tête.

— C'est excellent ! ont-ils annoncé.

Ils se sont levés du divan. Quand je leur ai fait savoir qu'il y avait une face B, ils ont hésité et, d'un commun accord, ont repris leur place.

— Vous ne souffrirez pas trop longtemps, leur ai-je assuré avec un sourire. Juste un petit deux minutes 35 secondes.

Nous avons écouté *Oh, rock and roll* ! J'ai fermé les yeux et je me suis revu mentalement au studio, chantant et jouant de la guitare. Emporté par l'excitation et le rythme, notre gérant chantait le refrain, appuyant les *Yeah ! Yeah !* dont il revendiquait la paternité.

— Tu chanteras plus tard, a grondé François. On aimerait la découvrir ensemble, si tu le permets.

— Ah, je l'ai déjà entendue à la maison avant de venir ici, a révélé Jacques, pas le moins gêné du monde.

J'ai protesté :

— T'aurais pu nous attendre !

— J'avais trop hâte ! Vous ne pouvez pas me reprocher ça ! *Oh, rock and roll ! Yeah ! Yeah !*

— Je commence à comprendre pourquoi la boîte était mal fermée, m'a soufflé Marc à l'oreille.

Dans les circonstances, on pouvait difficilement lui en vouloir, même si quarante-six de nos cent 45 tours avaient été fracassés, que vingt-deux accrochaient à un moment ou à un autre. Il en restait trente-quatre que l'on pouvait utiliser et conserver. Chaque musicien en a pris sept.

Notre gérant en a réservé six, dont celui destiné à notre passage probable à *Bonsoir Copains*.

Tout le restant de la journée, nous avons écouté les deux côtés du 45 tours.

— Je veux l'apprendre par cœur, ai-je expliqué à mes parents qui faisaient preuve d'une infinie patience.

Et je ne mentais pas ! C'est en écoutant les paroles que je pouvais les mémoriser, pas en les lisant sur une feuille ou sur une boîte de céréales.

Alors que mon père s'apprêtait à jeter les disques endommagés à la corbeille, Jacques l'a interrompu :

— Non ! Je veux les garder ! Ce seront des pièces de collection. Plus tard, ça va valoir une fortune !

Chapitre 7

EN SA QUALITÉ DE GÉRANT DES *TEMPÊTES*, JACQUES GAGNÉ AVAIT UN ATOUT MAJEUR : IL POSSÉDAIT UNE CAMIONNETTE, une vieille Dodge Van 1957, au long nez, sans vitre sur les côtés. Lorsqu'il a appris que son fils s'occupait de nous, Gagné père lui a vendu la camionnette de son entreprise de réparation d'appareils électriques *Gagné et fils*. Jacques n'était pas le *fils* du nom de l'entreprise puisqu'il travaillait au magasin de musique ; ce rôle-là était joué par l'aîné, Georges.

Les deux Gagné se sont entendus sur un prix : 250 \$.

— Une bouchée de pain, a dit le père.

— Une méchante galette, a répliqué le fils.

Jacques remboursera son père à raison de 10 \$ par semaine pendant les vingt-six prochaines semaines. Le 10 \$ supplémentaire constituant l'intérêt sur ce prêt très personnel.

— C'est un domaine connexe, papa, lui a expliqué Jacques. Ils utilisent des guitares électriques, insistant sur ce dernier adjectif.

Il n'y a pas eu de confrontation. Heureusement, parce que quand Gagné et fils s'affrontaient, il y avait de l'électricité dans l'air.

Mon frère et moi avons accompagné Jacques Gagné dans ce premier périple hors de notre ville pour *Les Tempêtes*.

Pour l'émission *Bonsoir Copains*, à CHLT-TV, à Sherbrooke, nous devons rencontrer Esther Quelquechose – Jacques n'avait pas retenu son nom de famille.

J'étais assis à l'avant, sur le siège du passager. Mon frère était sur la banquette arrière avec, pour compagne de route, la boîte de 45 tours.

— N'oubliez pas, les gars : si on a un accident, pensez d'abord à sauver les disques ! a dit notre gérant, sans qu'on ose lui demander s'il plaisantait.

Nous devrions arriver à Sherbrooke dans un peu moins de trente minutes, soit vers les 10 heures. Gonflés à bloc, nous sommes déterminés à montrer à la recherchiste que nous pouvons et que nous devons même passer à *Bonsoir Copains*. Rien ne nous arrêtera sur notre route vers le succès.

À l'exception d'une crevaison...

Fallait-il s'en surprendre à ce moment-ci ? Pas vraiment. C'était à se demander

comment ce n'était pas survenu auparavant.

Heureusement pour lui, Jacques Gagné se débrouillait bien pour changer le pneu. Il lui a fallu tout de même quinze minutes avant que l'on puisse reprendre la route.

— C'est drôle comme une roue peut ressembler à un gros 45 tours, a remarqué Jacques. C'est rond, avec un trou... Ça tourne autour d'un axe...

Nous sommes arrivés à CHLT-TV, sur la rue Dufferin, vers 10 heures 20. Jacques a glissé dans une enveloppe le 45 tours et une photographie noir et blanc du groupe.

La réceptionniste nous a accueillis froidement. Visiblement, elle était sensible à la température extérieure hivernale.

— Oui ? Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— J'ai rendez-vous avec Esther. Quelque chose... Esther Cassette, je crois. Elle est recherchiste pour *Bonsoir Copains*. Je m'appelle Jacques Gagné, gérant du groupe *Les Tempêtes*.

— J'aurais dû m'en douter. Attendez un instant. Et c'est Esther Cossette, pas Cassette.

Elle a pris le combiné téléphonique, puis a raccroché au bout de quelques secondes.

— Je regrette, madame Cossette n'avait pas de rendez-vous prévu avec vous, mon-

sieur Gagné, a-t-elle annoncé avec un sourire sadique.

Notre gérant ne s'est pas laissé démonter pour autant.

— C'est vrai. Mais nous étions de passage dans cette belle ville. Leur grand-mère – en nous désignant – est sur son lit de mort à l'hôpital et nous lui avons rendu visite avant qu'elle ne pousse son dernier soupir. Avant de partir, elle pour un monde meilleur, nous pour Télé-7, elle m'a supplié de tout faire pour que ses deux petits-fils passent à son émission favorite *Bonsoir Copains*.

— Tiens donc... Et, elle a quel âge, la grand-maman ?

— Cinquante-trois, a répondu Jacques.

— Soixante-quatre, a dit en même temps Marc.

— Quatre-vingt-dix-neuf, ai-je bafouillé.

— C'est bien la première fois que cette émission-là attire quelqu'un de plus de 25 ans, a marmonné la réceptionniste. J'ai entendu toutes sortes de prétextes pour passer à l'émission, mais celui-là, jamais ! Laissez votre matériel et je le remettrai à Esther.

Elle a tendu la main vers Jacques qui a hésité à lui donner l'enveloppe.

— Promis ? a-t-il demandé.

— Qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour une grand-maman mourante ? a répliqué la réceptionniste.

Jacques Gagné a déposé l'enveloppe sur le bureau, non sans y avoir écrit son nom et son numéro de téléphone. Après avoir remercié la dame, nous avons quitté le bureau.

— Et la prochaine fois, prenez rendez-vous, a-t-elle dit d'une voix forte, pour être sûre que l'on comprenne.

— Quoi ? Tu n'avais même pas téléphoné avant de venir ? ai-je dit à Jacques.

— Pas besoin, voyons donc.

Maugréant et déçu, j'ai à peine remarqué les cinq gars dans l'entrée de la bâtisse.

— Eh ! Mais ce sont *Les Hou-Lops* ! a dit mon frère Marc, saisissant mon bras.

Jacques Gagné était déjà auprès d'eux. D'un geste, il nous a incités à le rejoindre pour nous présenter aux *Hou-Lops* comme les futurs *Beatles* du Québec, ce qui était horriblement gênant.

— Notre gérant a tendance à exagérer, leur ai-je dit.

— On sait ce que c'est. Le nôtre nous prend pour les prochains *Rolling Stones* ! a lancé le chanteur Gilles Rousseau.

— Vous devez nous excuser. On doit répéter pour l'émission, a signalé Jean-Claude Bernard, le bassiste.

— Justement, à ce propos, a dit Jacques, revenant à la charge, j'aimerais vous remettre notre premier 45 tours. Ce sont des compositions originales des deux côtés, de Steve et de Marc, en français en plus ! On a laissé notre matériel à la réceptionniste, mais c'est une vieille dame pas commode qui ne connaît rien à la musique.

— C'est ma mère, a signalé Gilles Rousseau, le visage fermé.

Le pied dans la bouche ! Un long silence a suivi. Nos chances s'étaient envolées pour *Bonsoir Copains*, si nous en avions. Nous allions être bannis à vie de CHLT.

— Non ! a corrigé Jacques, le visage rougeaud. Je parlais de l'autre dame à côté...

— C'est ma tante, a indiqué Jean-Claude Bernard.

Et *Les Hou-Lops* ont éclaté de rire. Nous avons marché à fond dans leur petite blague.

— On va l'écouter votre disque, a promis Gilles Rousseau. Si c'est bon, on vous invite. Bonne chance.

— Merci, avons-nous dit d'une même voix.

Des hurlements ont retenti dans le stationnement. Des filles bondissaient en nous

désignant. Quoi ? Nous sommes déjà connus ? Notre réputation nous a précédés ? Qu'est-ce que ce sera quand on sera passés à *Bonsoir Copains* ?

— Quelqu'un a pensé à apporter un stylo pour les autographes ? ai-je dit autour de moi.

— Désolé, les gars. On se sauve ! a décrété Gilles Rousseau qui s'est engouffré dans le studio, suivi des quatre autres membres des *Hou-Lops*. Les filles se sont élancées et elles ont couru vers nous. C'était ça le prix de la rançon de la gloire ? Des filles hystériques ? J'étais prêt à le payer !

— Hiiiiiiiiiiiiiii ! ont-elles crié. *Les Hou-Lops* !

Chapitre 8

IL NOUS A FALLU UNE TRENTAINE DE MINUTES POUR TROUVER LE POSTE DE RADIO QUI N'ÉTAIT POURTANT QU'À DEUX COINS DE RUE du poste de télé. À bout de patience et surtout d'essence, notre gérant a finalement décidé de demander le chemin à deux filles qui marchaient sur le trottoir. Pour les remercier, il a voulu leur remettre un disque autographié, mais elles ont refusé poliment en riant.

La réceptionniste de la station de radio était à peine plus chaleureuse qu'un iceberg. À nouveau, Jacques Gagné s'est chargé des préliminaires.

— Bonjour. Je suis le gérant du groupe *Les Tempêtes* et je veux rencontrer Simon Métivier.

— Vous avez rendez-vous ?

— Vous vous êtes donné le mot ? a répondu Jacques. Comme si on ne pouvait plus arriver à l'improviste chez les gens. Dans quelle société vivons-nous ?

Jacques s'est excusé et a repris son ton mielleux pour ressortir du placard l'histoire de notre grand-père sur le point de mourir.

— Grand-mère, a corrigé Marc.

La dame, qui en a certainement vu d'autres, ne s'est pas laissée attendrir.

— M. Métivier est occupé, a-t-elle répondu.

— Vous pourriez lui dire que ce sont *Les Hou-Lops* qui nous envoient. On vient de les croiser à la station de télé, a indiqué notre gérant.

La dame a eu un court moment d'hésitation. Le nom des *Hou-Lops* a suscité un changement dans son attitude. Elle s'est tortillée discrètement sur sa chaise.

— *Les Hou-Lops* ? Attendez...

Elle a décroché le combiné du téléphone et a parlé à voix basse.

— Oui, monsieur Métivier... Le gérant des *Tornades*...

— *Les Tempêtes*, a corrigé Marc.

La dame a raccroché.

— Si vous voulez vous asseoir, ça ne sera pas long.

Comme il n'y avait pas de chaise libre, nous sommes demeurés debout. Au bout d'un certain temps, un homme portant des verres fumés, la cigarette au bec, s'est avancé vers nous, la main tendue.

— Simon Métivier, a annoncé la réceptionniste comme si elle nous révélait une grande vérité.

Jacques, qui ne voulait s'en laisser imposer par personne, lui a serré fortement la main.

— Jacques Gagné, avons-nous annoncé à notre tour.

Relâchant son emprise, M. Métivier nous a demandé de le suivre à son bureau. Sans même nous attendre, il a grimpé le grand escalier menant au premier étage, avec nous sur ses talons pour ne pas le perdre de vue.

La porte de son bureau était capitonnée. Après l'avoir franchie, Simon Métivier s'est écrasé dans son fauteuil. Derrière lui, accrochés aux murs, des disques d'or, des numéros 1 de différents groupes.

Il n'y avait qu'une seule chaise devant son bureau et Jacques y a pris place, tout naturellement, encadré par nous.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous, les garçons ? a-t-il demandé sur un ton paternaliste plutôt agaçant.

Jacques lui a remis une enveloppe avec le 45 tours et une photographie.

— Vous voulez que je la passe en ondes ? a-t-il dit en montrant la photographie et en éclatant d'un rire grotesque.

Puis, il s'est attardé sur le disque.

— *Les Tempêtes... Avec toi...* a-t-il lu. C'est curieux, on dirait que l'accent cir-

conflexe sur le *e* de *Tempêtes* a été rajouté à la main...

— Et il y a une chanson de l'autre côté du disque, lui a indiqué Jacques, désireux de changer de sujet.

— Hein ? C'est un nouveau procédé ? a-t-il dit faussement surpris.

— On se demandait si c'était possible de passer le 45 tours à votre émission. On sait qu'elle est très écoutée et ça nous permettrait de nous faire connaître.

— Je n'ai pas l'habitude de jouer des inconnus sur mes ondes. Les *Beatles*, Les *Hou-Lops*, oui... Les *Tempêtes*, je ne sais pas.

— Vous pourriez écouter *Avec toi*... Le refrain est très accrocheur, a assuré Jacques, glissant discrètement un billet de cinq dollars sur son bureau.

— Hum... Peut-être. Vous avez de bons arguments, a répondu Simon Métivier, rangeant l'argent dans sa poche.

Son attitude m'exaspérait. Faudrait-il le supplier à genoux ?

— C'est du matériel original ? Parce que je ne joue que des versions françaises de succès anglais. Les groupes d'ici ne savent pas composer de bonnes pièces.

— C'est la version de *A night with you*, des *Stones*, a répliqué mon frère.

— Ah, bon... a répondu simplement Simon Métivier.

Il a laissé tomber le 45 tours sur son bureau et s'est attardé sur la photographie du groupe.

— De beaux bonshommes, hein ? a remarqué Jacques avec un clin d'œil. Ils vont plaire aux filles.

Simon Métivier a levé les yeux de la photo et nous a lancé un regard méprisant.

— Je comprends que les beaux bonshommes sont restés à la maison, a-t-il dit, désignant François et Paul.

J'ai serré les poings.

— C'est pour ça qu'on est là : on a des faces pour faire de la radio, lui a balancé mon frère à la figure.

Simon Métivier n'a pas saisi l'allusion rapidement. Au bout d'un moment, à notre grande surprise, il a éclaté de rire.

— Elle est bonne celle-là ! C'est ce que les gens n'arrêtent pas de me dire quand ils me croisent sur la rue !

Il nous a regardés longuement, sans mot dire, comme s'il nous étudiait.

— O.K. ! Prêts pour l'entrevue ? On passe en direct dans deux minutes.

Il a souri avec une étonnante bienveillance et nous a guidés jusqu'au studio. Il a placé le disque sur la table tournante et

nous a demandé de parler près du micro placé devant nous. Il a actionné un bouton. Derrière lui, le signal EN ONDES s'est illuminé. Simon Métivier a enfilé les écouteurs.

Tout allait tellement vite qu'on n'avait même pas le temps de s'énerver. Heureusement pour moi !

— C'étaient les *Beatles* et leur nouveau 45 tours *A hard day's night*. J'ai avec moi en studio deux beaux bonshommes, membres du groupe *Les Tempêtes*, c'est bien ça ?

Nous avons approuvé d'un signe de tête avant de comprendre que nous étions à la radio et que personne ne pouvait entendre un signe de tête...

— Oui, c'est ça ! a crié Marc dans le micro, ce qui a fait bondir l'animateur.

De la main, il nous a signalé qu'il n'était pas nécessaire de crier, que les gens comprendraient mieux si l'on parlait doucement. C'est fou ce que sa main était parlante !

— Vos noms, c'est quoi ?

— Marc et Steve Duguay, ai-je dit. On est les guitaristes et les chanteurs du groupe.

— Et les autres membres ?

— Ce sont François Archambault, le batteur, et Paul Théroux, le bassiste.

— Et vous êtes accompagnés de votre sympathique gérant qui se nomme...

— Jacques Gagné, a-t-il dit avec enthousiasme. Mais vous pouvez me surnommer Brian.

— Bien, Jacques. *Les Tempêtes* sont venus d'aussi loin que Victoriaville pour présenter en primeur, sur nos ondes, leur premier 45 tours intitulé *Avec toi*. Vous savez l'importance qu'on apporte aux groupes d'ici. Voici un extrait...

Avec toi, je peux rêver

L'idée de savoir que des milliers de personnes, dans leur maison, dans leur voiture, pouvaient entendre, au même moment, notre chanson, me donnait le vertige. J'en étais troublé, tout comme mon frère. J'espérais que les deux autres *Tempêtes* étaient à l'écoute.

Avec toi, je peux rêver aux plaisirs de la nuit.

Avec toi, je peux rêver tous les jours de ma vie.

Sans même attendre le premier couplet, Simon Métivier a mis un terme à la chanson et a repris le micro.

— Bravo, *Les Tempêtes* pour *Avec toi*. Je vous informe, mes chers amis, que sur la face B, on retrouve la pièce *Oh, rock and roll* ! On ne pourra pas en faire jouer un extrait pour le moment, car le temps file. J'aimerais remercier mes invités, Paul,

François et Jacques, d'être venus dans nos studios.

Notre gérant lui a remis une courte note qu'a lue Simon Métivier à son micro.

— Et j'aurais un 45 tours des *Tempêtes* à faire tirer à la première personne qui me téléphone à l'instant...

La ligne téléphonique du studio est devenue silencieuse.

— Je vous rappelle notre numéro de téléphone. Et n'oubliez pas notre spécial *Beatles*, ce soir, de 6 heures à 9 heures.

Toujours pas d'appel. Cette attente était insupportable et terriblement humiliante.

— N'appellez pas tous en même temps ! a lancé Simon Métivier avec un faux rire dont il avait le secret.

Le téléphone a sonné finalement à notre grand soulagement. Simon Métivier a pris l'appel.

— Nous avons une heureuse gagnante au bout du fil, a-t-il annoncé.

— Je suis tout heureuse d'être contente...

— On peut savoir votre nom, ma jolie ? a roucoulé l'animateur.

— Euh... Mimi Faucher, a dit la voix familière.

— Eh bien, chère Mimi, vous n'aurez qu'à passer à la station entre 9 heures et 5

heures pour chercher votre prix et venez me dire bonjour par la même occasion.

— Je n’y manquerai pas... Bonjour, les garçons !

Le sourire de Simon Métivier s’est effacé dès le moment où il a raccroché. Une nouvelle pièce des *Beatles* a démarré : *I saw her standing there*.

— Bonne chance dans votre carrière, mais ne vous faites pas d’illusion. Il y a beaucoup d’appelés et peu d’élus, a prévenu Simon Métivier.

L’entrevue a été de courte durée. On a tout juste pu dire nos noms. Et on n’a eu droit qu’à un très court extrait. Et ce tirage... Heureusement que maman était à l’écoute et qu’elle a téléphoné !

Chapitre 9

EXCITÉ PAR CETTE NOUVELLE AVENTURE, MON FRÈRE MARC A SAISI SA GUITARE À L'ARRIÈRE DE LA CAMIONNETTE, COMME s'il s'en était ennuyé, et il a entrepris d'écrire une nouvelle chanson.

Nous syntonisons le poste de radio. C'était *And I love her*, des *Beatles*, qui venait de se terminer.

— Ah, l'amour... Toujours l'amour. L'inspiration première des compositeurs, a dit l'animateur.

— L'amour, ai-je répété machinalement. L'amour...

— Qu'est-ce que tu as dit ? a crié mon frère de la banquette arrière.

— Euh, l'amour ? Toujours l'amour ? Mais tu le veux sans point d'interrogation ? Alors, j'ai dit : l'amour... l'amour.

— Oui, c'est ça ! C'est ça ! C'est ça ! a-t-il crié, inspiré.

Il a joué un accord de la majeur 7^e puis il est passé à un sol majeur 7^e. Et il chantait :

*L'amour... Lalalala... L'amour... Lalalala...
Faut s'aimer !*

— C'est le refrain ? lui ai-je dit aussi excité que Jacques. Mais ne perds pas le volant, toi !

— Oui, pour le compléter maintenant...

En arrivant dans la cour de notre maison, mon frère et moi avions terminé *L'Amour*. Comme de petits enfants le matin de Noël, nous sommes rentrés dans la maison et avons entouré notre mère, débordée par nos élans d'affection.

— Maman ! Marc et moi, on a fait *L'Amour* en descendant de Sherbrooke !

Son visage est devenu livide.

— Seigneur ! Que me dites-vous là ? Que vous avez... Attendez que votre père soit rentré !!!

Et elle s'est tournée rageusement vers notre gérant.

— C'est de ta faute, ça, Jacques Gagné. Espèce de pervers !

— Mais maman, c'est une sensation merveilleuse, ai-je dit en tentant de la calmer.

— Arrête ! Je ne veux plus rien entendre de vos perversions !

Marc, avec calme, lui a glissé à l'oreille que *L'Amour*, c'était une chanson, voyons, maman, à quoi pouvais-tu bien penser ?

Lorsqu'elle a saisi la portée de ses paroles, elle s'est caché le visage de ses mains,

honteuse d'avoir eu de telles pensées à notre endroit, et elle a éclaté de rire.

— Une chanson... C'est juste une chanson... a-t-elle répété, soulagée.

Et son visage s'est fermé une nouvelle fois.

— Et les paroles ? C'est encore une question de plaisirs de la nuit, je suppose ?

Je l'ai rassurée immédiatement.

— Mais non, petite maman chérie. C'est une chanson aux paroles innocentes, à notre image.

Marc, à son tour, l'a embrassée sur la joue.

— Alors, cette chanson ? a-t-elle dit. Je peux l'entendre ?

Nous nous sommes exécutés sans nous faire prier.

L'Amour

Refrain : *L'amour.*

Il faut vivre d'amour.

Il faut croire en l'amour.

Il faut s'aimer.

Toi et moi, enfin seuls

Et l'on pense à cet amour

Qui nous a réunis

Et c'est pourquoi je te dis.

Refrain

*Toi et moi, main dans la main,
Nous croirons en cet amour
Qui nous a réunis
Et c'est pourquoi je te dis.*

Refrain

*Toi et moi, c'est pour la vie
Nous vivrons de cet amour
Qui nous a réunis
Et c'est pourquoi je te dis.
Refrain (deux fois)*

— Bravo ! a applaudi ma mère. C'est ma préférée avec *Oh, rock and roll !* et *Avec toi...* Ah ! Jacques, avant que je l'oublie, ta mère a téléphoné. Elle veut te parler. Il paraît que c'est important.

— Elle veut s'assurer que nous sommes tous revenus sains et saufs, a-t-il dit.

Pendant qu'il composait le numéro de téléphone, j'ai expliqué à ma mère que *L'Amour* serait notre prochain 45 tours.

— Il nous reste seulement à écrire une nouvelle composition pour la face B. On devrait être capables de le faire, a dit Marc.

— On a écrit trois chansons en deux mois. C'est sûrement un autre record. Je

serais curieux de savoir à quel rythme Lennon et McCartney composent...

Jacques a raccroché le téléphone, l'air éberlué.

— Il y a un problème ? ai-je dit, inquiet.

— Ah, ben ça alors... a-t-il murmuré.

— Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ? a demandé Marc.

— Ah, ben ça alors... a murmuré Jacques à nouveau...

Il a regardé mon frère, puis moi, puis mon frère, puis moi, puis...

— On passe à *Bonsoir Copains* !!!

Chapitre 10

ESTHER COSSETTE, LA RECHERCHISTE DE L'ÉMISSION, A BIEN AIMÉ NOTRE 45 TOURS. ET COMME LE GROUPE QUI DEVAIT être invité vendredi soir venait de se séparer, elle a pensé à nous. Plutôt chouette, non ?

Pendant les répétitions au local, notre gérant s'est amusé à jouer le rôle de l'animateur de l'émission, Coco Tremblay.

— Et voici, mesdames et messieurs, les formidables *Tempêtes* !

Lorsqu'il nous pointait du doigt, c'était le signal et on commençait la chanson.

Ça se passait plutôt bien dans le confort et l'anonymat de notre local. J'espérais qu'il en serait de même dans le studio de télévision. Mais je n'en aurais pas gagé ma chemise blanche.

— C'est une chance inouïe, enfin ! a affirmé Jacques. Il faut la saisir et ne pas rater notre coup.

— On va leur montrer ce qu'on a dans le corps ! a dit mon frère.

— Pas trop, j'espère, ai-je dit, en me tenant l'estomac.

J'avais tellement peur d'être nerveux que je craignais de vomir devant les caméras.

Et Jacques qui en rajoutait...

— *Bonsoir Copains* sera pour *Les Tempêtes* ce qu'a été le *Ed Sullivan Show* pour les *Beatles* : un tremplin.

— Je ne pense pas qu'il y aura 75 millions de téléspectateurs, a remarqué mon frère.

— Bon... Enlevez-vous quelques zéros et vous serez près de la réalité. T'es bien blanc, Steve... Ça ne va pas ?

La pensée de jouer de la guitare et de chanter devant des milliers de personnes me donnait la nausée.

J'en faisais des cauchemars, c'était effrayant. Je rêvais que nous étions à l'émission et, au signal de Coco Tremblay, j'en oubliais non seulement les paroles de la chanson, mais aussi les accords à la guitare. Pire encore ! J'étais tout nu derrière mon instrument ! Pire, pire ! Je ne jouais plus de la guitare, mais du triangle !

C'était dément. Par contre, ça détendait les gars quand je leur racontais mes rêves.

Mon petit frère Marc, sûr de ses moyens, tentait de m'encourager.

— Si tu oublies les paroles, tasse-toi du micro et je vais les chanter. De toute façon, on sera proche l'un de l'autre. Allez, on est là pour s'amuser, quoi !

Il ne me rassurait qu'à moitié.



— Vous allez devenir connus du jour au lendemain, comme *Les Hou-Lops*, a dit notre gérant.

Nous roulions vers Sherbrooke, entassés sur la banquette arrière. Nous étions très près l'un de l'autre, comme tout bon groupe. Avec l'équipement derrière, un simple accrochage et nous risquions de recevoir un ampli derrière la tête.

Cette fois-ci, pas de crevaisson. Mais la porte arrière s'est ouverte toute seule pendant qu'on roulait à 60 milles à l'heure. Il s'en est fallu de peu pour que tout l'équipement se retrouve répandu, en mille morceaux, sur la route ou tout simplement dans le pare-brise du véhicule qui suivait à distance respectable.

Nous sommes arrivés dans le stationnement de CHLT-TV à l'heure convenue, soit à deux heures de l'après-midi. À notre grande déception, il n'y avait pas de fans qui nous attendaient avec des banderoles pour nous souhaiter la bienvenue ou pour nous clamer leur amour.

Marchant d'un pas rapide, notre gérant nous a devancés à l'entrée de la station de télévision. Théâtral, il a posé sa main sur la poignée de la porte et a clamé à qui voulait l'entendre :

— Les gars, vous entrez par la grande porte du show-business ! Roulement de tambour, François, s'il te plaît !

Il a tiré et tiré encore. La porte restait fermée.

Fin du roulement de tambour. Mon frère a lu une petite feuille de papier collée à l'intérieur de la vitre : FERMÉ POUR L'APRÈS-MIDI. PASSEZ PAR LA PORTE DE SERVICE.

Nous nous sommes rendus à la porte de service, et notre gérant a sonné à plusieurs reprises, même si c'était écrit : SONNEZ UNE FOIS.

La porte s'est ouverte violemment sous la poussée d'un colosse à la barbe drue, l'air mauvais.

— Vous ne savez pas lire, bande d'illettrés ?

Nullement intimidé, Jacques Gagné s'est présenté et nous a désignés.

— Bonjour, mon brave. Voici le groupe *Les Tempêtes*. Ces messieurs se produiront à *Bonsoir Copains*.

— Ah, oui, les remplaçants, a dit l'homme, s'amadouant. Vous êtes en retard de

quinze minutes. Reculez votre camionnette jusqu'ici pour décharger votre matériel.

Sans plus attendre, Jacques a procédé à la manœuvre. Le gorille, lui, a disparu. Il s'est dirigé vers l'arrière de sa camionnette, maintenant adossée au studio.

— Sésame, ouvre-toi, a-t-il dit en tirant sur la porte.

Elle est demeurée fermée... coincée serait plus juste. Quand elle s'était ouverte, tout à l'heure sur la route, Jacques l'avait peut-être refermée avec un peu trop d'ardeur.

Nous avons essayé à notre tour. Rien à faire. Nous étions incapables d'ouvrir cette satanée porte arrière.

L'orang-outang venu de nulle part a tiré sur la poignée d'un geste sec. Elle lui est restée entre les mains...

— Ah, c'est malin, ça ! s'est emporté Jacques.

— Sortez les équipements par la porte de côté, a ordonné le primate avant de retourner dans sa cage.

Il a fallu travailler fort pour la batterie et les amplis... Une chance, nous avons eu de l'aide.

— Hé ! les gars ! Besoin d'un coup de main ? a demandé Jean-Claude Bernard, des *Hou-Lops*.

— Ce n'est pas de refus, ai-je dit avec reconnaissance.

Tous les membres des deux groupes ont prêté leurs bras à l'entreprise. Cinq minutes plus tard, nous étions enfin à l'intérieur du studio avec l'équipement. C'était déjà là une première victoire pour nous.

Une dame toute menue, sans âge, est venue à notre rencontre. Il s'agissait d'Esther Cossette, la recherchiste de l'émission.

— Esther ! Tes invités sont arrivés, a annoncé Gilles Rousseau, le chanteur des *Hou-Lops*.

Nous avons fait les présentations d'usage et l'avons remerciée d'avoir fait appel à nos services musicaux.

— Vous remercirez ces messieurs, a-t-elle dit en parlant des *Hou-Lops*, partis pour la répétition. C'est sur leur recommandation que vous avez été choisis. Ils ont été impressionnés par le fait que, malgré votre jeune âge, vous créez vos propres oeuvres.

— Ils passeront à l'histoire comme étant ceux qui ont donné leur chance aux *Beatles* du Québec, a claironné Jacques Gagné.

— Ah bon ! a dit Esther, amusée par cette idée.

L'équipement a été placé sur un chariot roulant et amené par le colosse jusqu'au

studio où était présentée l'émission. Ça m'a papillonné dans l'estomac quand j'ai pénétré dans la vaste salle, aux couleurs rouge et jaune, qui serait bondée de jeunes ce soir.

— C'est en couleur ? s'est exclamé François.

— Mais oui. Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant ? a demandé Esther.

— Chez moi, dans mon téléviseur, le décor est noir et blanc, a-t-il expliqué.

Au moins, je me réjouissais à la pensée que mon teint verdâtre paraîtrait un peu gris sur le petit écran.

— Venez avec moi, je vais vous montrer votre loge, a dit Esther.

Nous avons quitté la pièce pour suivre la recherchiste dans d'étroits couloirs.

— C'est ici, a signalé Esther, ouvrant la porte de la loge où apparaissait encore le nom *Les Bonnes Marques*.

L'endroit n'était pas plus grand que ma chambre. Il n'y avait que deux chaises, un lavabo, une salle de bains et un grand miroir. La recherchiste a consulté sa montre et nous a informés qu'il était l'heure de retourner sur le plateau pour répéter la chanson, pour les caméras et la sono.

— Pas besoin de vous changer tout de suite. Vous ferez cela tout à l'heure après avoir mangé.

Mon estomac s'était noué encore une fois... Manger ? Moi ?

Chapitre 11

JE DEVRAI AVOIR PLUS CONFIANCE EN MES MOYENS. LA PRISE DE SON, DEVANT LES CAMÉRAS, A ÉTÉ UN CALVAIRE. J'ÉTAIS LIVIDE, paralysé. J'ai été pourri. J'avais la gorge sèche et ma voix ne cessait de se briser. Mes mains étaient tellement moites que j'en échappais mon *pic* de guitare. J'avais si peur de me tromper dans mes accords que j'effleurais seulement les cordes, ce qui n'a pas échappé au technicien du son.

— Est-ce que le volume de ton ampli pour la guitare rythmique est ouvert ? Je ne t'entends pas jouer du tout, a-t-il beuglé dans son micro.

Rien pour me mettre à l'aise.

— Approche-toi du micro quand tu chantes. Non, là, il faut que tu te recules, on ne comprend pas bien quand tu es trop près.

J'ai caressé l'espoir que, si je me trompais pendant l'émission – parce que je savais que les autres seraient parfaits – l'on pourrait recommencer notre numéro. Ça, pas question, m'a-t-on répondu, puisque c'est en direct.

Et, pour couronner le tout, je ne devais pas oublier de respirer !

Je suis rentré dans la loge, complètement vidé, abattu. J'ai même été malade. J'y serais encore aujourd'hui, la tête entre les jambes, si ce n'avait été du chanteur des *Hou-Lops*, Gilles Rousseau, qui avait assisté à ma pitoyable performance.

Trente minutes avant le début de l'émission, *Les Hou-Lops* avaient revêtu leurs habits de scène, tout de cuir, et nous avaient retrouvés à l'extérieur de la loge pour passer le temps. Parce que, à l'intérieur, on aurait été serrés comme des sardines. Si au moins ç'avait été Renée Martel ou Michèle Richard, je ne dis pas...

Alors que les autres discutaient et riaient, Gilles Rousseau est venu me voir.

— T'es nerveux ?

— Ça se voit, non ?

— C'est normal. J'étais mort de trouille la première fois qu'on a joué ici. Et moi, je ne fais que chanter, je ne joue d'aucun instrument.

— Comment y es-tu parvenu ? Qu'as-tu fait ?

— Rien ! Quand la musique a démarré, l'animateur nous a présentés, et les filles se sont mises à crier. Elles crient tout le

temps ! J'ai reçu une telle décharge d'adrénaline que toute ma peur s'est évanouie.

— Aussi simple que ça ? ai-je dit incrédule. Et si c'est moi qui m'évanouis ?

— Hé, l'ami ! Regarde-moi ! Vous avez une bonne chanson. Les jeunes vont l'aimer, c'est sûr. Vous êtes sur le point de vivre une expérience que vous vous rappellerez toute votre vie.

Je l'ai remercié pour sa sollicitude.

— Et les filles vont crier ?

— Les filles crient tout le temps, Steve, a-t-il répété avec un large sourire, avant de me quitter.

Mon frère Marc, François, Paul et notre gérant m'ont rejoint.

— Si tu aimes mieux qu'on laisse tomber, tu n'as qu'à le dire et on s'en va, a murmuré mon frère, inquiet de me voir en si piètre état.

— Vous seriez prêts à partir ?

— Mais non, a répondu Jacques. C'est juste pour faire la conversation. Bon concert, les gars !

— Ben oui, Steve. Ça sera plein de filles qui vont nous dévorer des yeux. On devient des vedettes ! Qui sait ce que je vais autographier ? a dit François, les yeux ronds.

Ses propos sont appuyés par un sourire de Paul.

J'ai soupiré. Il me semblait que je reprenais vie. Je devais chasser cette maudite nervosité.

— C'est vrai qu'on est *Les Tempêtes* ! ai-je dit.

Esther nous a avertis que l'émission débutait dans dix minutes. J'ai bondi de ma chaise, frappant dans mes mains, chantant le refrain d'*Avec toi*, repris par mon frère.

— Voilà ! C'est mieux. Maintenant, que soufflent *Les Tempêtes* ! a dit Esther, heureuse de me voir dans un meilleur état d'esprit qu'à la répétition.

— Quand allons-nous recevoir notre cachet ? a demandé Marc.

— Vous avez mal à la tête, maintenant ? a répondu Esther.

— Non, pas un cachet d'aspirine. Un cachet, vous savez, un salaire...

— Votre gérant ne vous l'a pas dit ? Mais vous n'êtes pas payés pour jouer, a dit la recherchiste comme s'il s'agissait d'une évidence.

— Et *Les Hou-Lops* ? a interrogé François, soupçonneux.

— Non plus, a dit Esther. Le salaire, c'est la visibilité que vous procure cette émission. Vous êtes prêts ? C'est l'heure.

Nous voilà donc bénévoles. Nous nous sommes réunis tous les quatre comme pour un caucus au football avant un jeu.

— Vous pouvez compter sur moi, les gars, leur ai-je dit d'une voix assurée.

Puis, nous avons joint les mains et, dans un grand cri de ralliement, nous les avons levées au ciel.

— *Leeeeeeeeeeeeeeeeeees Tempêtes !*

Nous nous sommes dirigés vers le studio. Surtout ne pas réfléchir aux conséquences. Ne penser qu'au moment présent.

L'animateur Coco Tremblay nous a accueillis chaleureusement.

— Bienvenue dans ma maison, les garçons. Vous êtes mes invités. Mon bar est ouvert, a-t-il dit en éclatant joyeusement de rire.

— Ils ne supportent pas l'alcool, mais moi, oui, lui a répondu Jacques Gagné.

Lorsqu'il m'a vu arriver, le chanteur des *Hou-Lops* m'a salué amicalement. Son geste a été accompagné de plusieurs cris de filles.

— Elles crient tout le temps, m'a-t-il dit tout à l'heure.

— Tout le monde en place. On débute dans 5-4...

Les cris des filles qui annonçaient le début de l'émission m'ont envoyé un choc électrique. *Les Hou-Lops* ont commencé

avec une chanson, *Le tjoelala*, qui paraissait sur leur premier 45 tours, sorti l'année dernière sur étiquette Météor.

Une fois la pièce terminée, Coco Tremblay a souhaité la bienvenue à son public dans le studio et à la maison, pointant l'index vers la caméra.

— On s'en va à la pause publicitaire et on vous revient dans deux minutes. Restez avec nous.

Nous nous sommes installés sur la scène. J'ai pris une bonne respiration. J'ai croisé le regard de mon frère. Oui, on allait s'amuser ! Tant pis pour le reste.

Dans la salle, les filles nous regardaient, rigolaient, nous saluaient de la main. Paul était très en demande.

— C'est quoi ton nom, beau brun ? lui a demandé une fille au sourire enjôleur.

— Paul ! a répondu Jacques près de la scène. Moi, je suis Jacques Gagné et je suis leur gérant et...

— Bonjour, Paul ! a hurlé la fille.

— Qui veut un autographe ? a crié François, debout derrière sa batterie, du haut de sa plate-forme.

— Nous sommes de retour, a annoncé Coco Tremblay à la caméra. Et maintenant, il me fait plaisir de vous présenter un nouveau groupe de jeunes musiciens avec une

chanson intitulée *Avec toi*. Voici, mesdames et messieurs, garçons et filles, *Les Bonnes Marques* !

J'ai vu Esther se précipiter vers l'animateur et lui remettre une nouvelle carte. Tant pis !

Comme l'avait prédit Gilles Rousseau, les filles se sont mises à crier dès qu'on a commencé à chanter. Leur réaction m'a fait frissonner. Je devais rester concentré sur les mots et la musique.

Avec toi, je peux rêver...

Tout au long de notre performance, les filles surtout et les gars ont dansé. Notre gérant Jacques jubilait. Les caméras n'arrêtaient pas de faire des gros plans. Une fois notre chanson terminée, nous avons salué le public à la manière des *Beatles*. Tout s'était bien passé, à mon grand soulagement. Ouf ! Coco Tremblay a repris le micro et a corrigé son erreur du début.

— Vous m'excuserez... Ce n'est pas le groupe *Les Bonnes Marques*. Applaudissons à nouveau *Les Tempêtes* ! avec Steve et Marc Duguay aux guitares, Paul Thérroux à la basse, et François Archambault à la batterie. Merci, *Les Tempêtes* !

Mais il n'y aurait pas de rappel. Nous avons été submergés par une mer de mains et de bras tendus vers nous pour obtenir

des autographes. Qui avait un stylo ? Esther, la recherchiste !

François ne pouvait cacher sa déception chaque fois qu'une fille s'approchait avec un calepin en main. Ce n'était pas sur du papier qu'il voulait apposer sa signature.

Il y avait tellement de filles que je ne savais plus ce que je signalais, encore moins pour qui je le faisais. J'avais déjà pensé écrire *À Marianne... Merci d'être venue nous encourager à Bonsoir Copains. Au plaisir de te rencontrer à nouveau. Steve, Les Tempêtes.*

Dans cette frénésie, je parvenais à peine à griffonner mon prénom.

— Ça recommence ! a crié une fille.

Dix secondes plus tard, elles étaient toutes disparues, leur cœur ne battant plus, à nouveau, que pour *Les Hou-Lops*.

Chapitre 12

LUNDI MATIN. LE TÉLÉPHONE A SONNÉ SOUVENT CHEZ NOUS. LES SŒURS DE MA MÈRE NOUS ONT DIT QU'ELLES ÉTAIENT très fières de nous, malgré nos cheveux longs qui empêchent les filles de voir nos beaux yeux.

Hors du cercle familial, on a très peu parlé de notre performance à *Bonsoir Copains*, sinon pour savoir si le chanteur des *Hou-Lops* était gentil. Oui, j'étais à même d'en témoigner !

Les gens avaient-ils regardé l'émission au moins ? Ou étaient-ils jaloux ? À moins qu'ils n'aient été gênés de nous approcher parce que nous étions désormais des vedettes ?

Il y avait bien cette belle inconnue, une femme en bleu, qui m'a salué de la main de l'autre côté du trottoir. Je lui ai rendu son salut amical, puis, quand j'ai retiré mes verres fumés, elle a constaté qu'elle s'était trompée de personne.

Cette indifférence n'enlevait pas l'incroyable plaisir que nous avons éprouvé au cours de ces brèves deux minutes et

demie. Gilles Rousseau avait bien raison : nous allions nous en souvenir toute notre vie.

Mon frère a profité de l'élan pour écrire une nouvelle chanson, paroles et musique : *C'est quand je pense à toi*, une mignonne ballade pop à notre image, qui serait la face B de *L'Amour*.

C'est quand je pense à toi

*C'est quand je pense à toi
Que je compose mes plus belles chansons,
Car tu es mon inspiration.
C'est quand je pense à toi
Que mon cœur bat plus vite en moi,
Car j'ai besoin de ton amour, mon amour,
Crois-moi.*

*Refrain : J'ai besoin d'amour,
car je ne peux m'en passer
Je te donne, mon amour,
pour toute l'éternité.
Je ne peux passer ma vie sans toi.
Je ne pourrai aimer quelqu'un
d'autre que toi.*

*C'est quand je pense à toi
Que j'ai vraiment des instants de joie.
Si tu veux pour la vie suis-moi.*

*Oui, quand je pense à toi,
J'espère que jamais on n'se quittera,
Car j'ai besoin de ton amour, mon amour
Crois-moi.*

Refrain

*Oui quand je pense à toi
J'aimerais te garder près de moi.
Pouvoir te serrer dans mes bras.
C'est quand je pense à toi
Que je te sens tout au fond de moi,
Car j'ai besoin de ton amour, mon amour,
Mon amour.
Crois-moi.*

— Et si tu la chantaïs ? ai-je suggéré à Marc. Il me semble qu'elle est parfaite pour ta voix.

— Pourquoi pas ? m'a-t-il répondu, en haussant les épaules. Mais pas trop souvent. Je préfère quand c'est toi qui chantes. Par contre, on va écrire nos deux noms quand même, en tant qu'auteur et compositeur, comme Lennon et McCartney.

Mon frère pensait que l'un et l'autre des *Beatles* pouvaient écrire parfois des chansons chacun de leur côté, mais que les deux noms apparaissaient sur le disque comme une création Lennon/McCartney.

En attendant d'éventuelles retombées et de lucratifs contrats, il aura fallu déboursier des sous de nos poches pour passer à l'émission. L'essence et l'huile utilisées pour la camionnette ont coûté cinq dollars. Idem pour le repas au restaurant. La réparation de la porte arrière nous a été facturée dix dollars.

Jacques Gagné, qui se réjouissait à l'avance de sa part de 20 % des revenus, en a été quitte pour une bonne douche froide lorsqu'il a appris ce bilan financier pas trop glorieux. Il souhaitait faire un premier paiement sur l'achat prochain d'une camionnette neuve.

J'espérais que nos prochaines sorties ne se solderaient pas de la même façon, sinon nous courrions à la faillite, tête baissée ! Et comment rembourser le prêt pour l'achat des instruments et des costumes et des photographies ?

J'étais en train de ruminer sur l'état lamentable de nos finances personnelles lorsque ma mère est venue au local pour me dire que j'étais demandé au téléphone.

À l'autre bout du fil, un monsieur Roger, des Disques Suzor, prétendait nous avoir vus à *Bonsoir Copains*. Il parlait d'une voix enrouée – j'avais de la difficulté à bien saisir ce qu'il racontait ; ma mère faisait la vais-

selle dans la cuisine – de la possibilité de le rencontrer et de signer un contrat de disques.

Et là, j'ai compris. Je me suis fâché au téléphone. J'ai crié dans le combiné :

— Espèce d'ordure ! Je t'ai reconnu, Jacques Gagné. Fais-nous pas des mauvaises blagues comme ça. T'es même pas drôle, maudit niaiseux !

J'ai raccroché violemment, toujours en furie.

Ma mère m'a regardé, effarée.

— Depuis quand tu dis maudit, toi ? C'est à cause de la musique ? Non, c'est sûrement Jacques Gagné ! T'es même pas allé à la messe, hier. Tu iras te confesser cette semaine !

Pour mes parents, la pratique de la religion, c'était sacré, peu importe qu'on soit ou non une vedette du monde de la musique pop. J'ai protesté :

— Mais maman, c'est Jacques Gagné qui voulait me jouer un tour au téléphone. Ça m'a échappé dans l'énervement. Je m'excuse. Je n'emploierai plus ce mmm... mot !

Le téléphone a sonné à nouveau. J'ai pris le combiné.

— Steve ? Je ne sais pas ce qui s'est passé tout à l'heure, ça a raccroché. Je t'assure

que je suis monsieur Roger et que je dirige une maison de disques à Sherbrooke et que...

— Au fait, comment avez-vous eu mon numéro de téléphone ? ai-je demandé comme s'il s'agissait d'une évidence.

— C'est la mère de votre gérant, Jacques Gagné, qui me l'a donné et...

— Ouais. Cause toujours ! Bla-bla-bla ! Tu peux courir. Tu ne me feras pas marcher avec tes combines. Tu ne me vois pas là, mais je te tire la langue, Jacques Gagné !

— Mais si, je te vois. À qui parles-tu comme ça ?

Jacques Gagné, le gérant des *Tempêtes*, se tenait dans l'embrasure de la porte.

J'ai échappé le combiné du téléphone, comprenant que j'étais l'imbécile des imbéciles dans le monde de la musique.

Chapitre 13

A NOTRE ARRIVÉE DANS LE BUREAU DE MONSIEUR ROGER, SUR LA RUE KING À SHERBROOKE, NOUS AVONS DÛ PATIENTER quelques minutes dans un long couloir. À dix heures pile, la porte s'est ouverte. Cinq gars aux cheveux longs ont quitté les lieux, escortés par un petit homme au tour de taille imposant. Ils lui ont serré la main à tour de rôle, le gratifiant chaque fois d'innombrables mercis.

Une fois les gars partis, monsieur Roger, puisque c'est bien de lui qu'il s'agissait, nous a souri. D'un geste théâtral accompagné d'une tirade qui l'était tout autant, il nous a invités à entrer dans son bureau :

— Ah, mes futurs *Beatles* !

La fumée du cigare de monsieur Roger empestait la petite pièce où il nous a reçus. La fenêtre demeurait fermée malgré nos fréquents toussotements. Le pire, c'était son offre de l'accompagner à fumer...

— Habituez-vous tout de suite à la fumée. Comme ça, vous ne serez pas incommodés quand vous irez jouer dans les bars, nous a-t-il dit.

Ce à quoi je lui ai répondu qu'il n'était pas dans nos intentions de jouer dans des bars enfumés, encore moins de fumer le cigare.

Seul Jacques a accepté pour se donner de la prestance, lui qui ne fumait que des *Gitanes*. Il l'a fait pour ne pas contrarier l'homme d'affaires. Il a eu recours à tout son pouvoir de persuasion pour convaincre monsieur Roger de ma bonne volonté, parce que je me croyais victime d'un canular au téléphone.

Monsieur Roger a trouvé des chaises pour pouvoir asseoir tout son monde. On se serait cru à l'école devant le maître. Mais cette fois-ci, nous étions très attentifs à la leçon.

Comme il avait tenté de me l'expliquer au téléphone, il avait bien aimé ce qu'il avait vu et entendu à *Bonsoir Copains*.

Monsieur Roger, tirant une bouffée de son infect cigare, nous a alors affirmé que *Les Tempêtes* avaient beaucoup de potentiel, que peu de groupes écrivaient leur propre matériel et qu'il voulait miser sur nous.

Puis, il nous a présenté son plan de match : signature d'un contrat pour au moins deux 45 tours, passage à l'émission *Jeunesse d'aujourd'hui* à CFTM-TV, tournée de spectacles, entrevues à la télévision, à

la radio, dans les journaux. Chacune des étapes mentionnées engendrait un nouveau degré d'excitation et de fierté.

— Les garçons que vous avez vus sortir tout à l'heure n'ont pas le quart de votre talent. Et je sais ce dont je parle : je gère plus d'une dizaine de groupes. Ça fait plusieurs années que je suis dans le milieu et j'ai le flair pour reconnaître le talent quand je le vois. Et c'est ce que je vois, a-t-il dit en nous désignant.

Monsieur Roger nous a remis des papiers avec beaucoup de textes.

— Ce sont les contrats pour les deux 45 tours.

Nous nous sommes précipités sans gêne pour en commencer la lecture.

— En clair, a résumé monsieur Roger avec douceur, je m'engage à produire vos deux premiers disques, des compositions originales, il va de soi, et à les mettre sur le marché. Vous devrez retourner en studio, toutefois, pour enregistrer vos chansons, parce que la qualité sonore de votre premier 45 tours laisse à désirer. C'est important si vous voulez passer à la radio.

— Le contrat a cinq pages, a remarqué mon frère Marc.

— C'est un contrat standard, que je fais signer à mes vedettes et à mes recrues. Vous

pouvez l'apporter chez vous, le lire à tête reposée, même le montrer à vos parents, si vous le jugez nécessaire. Si vous êtes d'accord, vous le signez et vous me le retournez par la poste.

J'ai consulté les autres du regard. On n'aurait pas à discuter longtemps. Vainards comme on l'était, le contrat pouvait tout aussi bien se perdre dans le courrier ou être annulé au cas où monsieur Roger changerait d'idée dès notre sortie de son bureau.

Perspicace, il a lu notre réponse dans notre visage. On ne pouvait pas bluffer au poker avec lui. Il m'a tendu un stylo.

— Si vous voulez signer en bas de la dernière feuille, vis-à-vis votre nom dactylographié...

Avant d'apposer ma signature, j'ai risqué tout de même une question, malgré le regard suppliant de Jacques.

— Est-ce que ça va nous coûter quelque chose ?

— Pas un sou, je vous l'assure ! a répondu monsieur Roger, amusé. C'est le gérant d'artistes qui paie !

Il a ajouté qu'il couvrirait ses frais avec la vente des 10 000 premiers exemplaires – une formalité, selon lui – tel que spécifié dans le contrat. Par la suite, nous recevrons

notre part de 10% du prix vendu pour chaque 45 tours.

— Combien pensez-vous que *Les Tempêtes* vendront de disques ? a demandé Marc.

Monsieur Roger a réfléchi quelques instants, puis a annoncé :

— Vingt, peut-être trente si l'on est chanceux...

— Trente 45 tours ? Ouf ! Mais il faudra vraiment être chanceux, s'est moqué François.

— Non, vous m'avez mal compris. C'est trente mille 45 tours.

Un long silence a suivi.

— En... en combien de temps ? Deux ou trois ans ? est parvenu à balbutier Jacques Gagné.

— Euh, non. D'ici la fin de l'été, même peut-être avant. Le disque sortira en mai et le deuxième, si tout va bien, vers la mi-juin. À ce moment-là, on sera en mesure de discuter pour la création d'un premier album.

Comme de parfaits imbéciles heureux, nous avons éclaté de rire, ivres de ces chiffres monstrueux. Les prochains mois s'annonçaient très intéressants pour *Les Tempêtes*.

— Pincez-moi quelqu'un ! ai-je dit. Aïe ! Pas si fort, Marc !

Empressés, nous avons signé le contrat tous les quatre, sans même le lire. J'étais tellement excité que j'avais de la difficulté à reconnaître ma signature.

— Si je vous avais découverts il y a un mois, j'aurais pu vous dénicher une place pour la tournée québécoise du premier grand music-hall 1964 de Jean Grimaldi, a ajouté monsieur Roger.

Puis, il a signé les contrats à son tour.

— Bienvenue dans mon écurie ! Maintenant, excusez-moi, car j'ai un autre rendez-vous.

Au moment de sortir de la pièce, j'ai compris la situation. Jacques Gagné, notre gérant de la première heure, n'était pas concerné par cette entente.

Notre ami a deviné mes pensées et m'a entraîné par le bras.

— C'est juste un détail, m'a-t-il murmuré à l'oreille.

Dans le couloir, quatre gars, eux aussi avec la coupe *Beatles*, se sont levés à notre passage. Ils ont franchi la porte du bureau de monsieur Roger. Celui-ci leur a adressé un chaleureux mot de bienvenue :

— Ah, mes futurs *Beatles* !

Chapitre 14

AVEC LA SIGNATURE DES CONTRATS POUR LES DEUX 45 TOURS, NOTRE CARRIÈRE VENAIT DE PASSER DE LA VITESSE PLUTÔT lente de la camionnette de Jacques Gagné à celle du son, à bord de l'express de monsieur Roger.

Celui-ci était devenu, en quelque sorte, notre vrai gérant. Jacques Gagné l'a compris rapidement dans le bureau de monsieur Roger. Il a lui-même abordé le sujet à la fin de la répétition de nos quatre chansons.

Entouré des quatre membres des *Tempêtes*, Jacques s'est planté au milieu du local, l'air solennel.

— Les gars, je pense que le temps est venu pour moi de céder ma place maintenant que monsieur Roger est dans le portrait.

Alors que je voulais intervenir, il m'a interrompu d'un geste de la main.

— Non, ne me suppliez pas de rester. Ça rend les choses encore plus difficiles. Mais arrêtez-moi si je dis des niaiseries.

Nous avons promis de garder le silence et d'attendre qu'il ait terminé son discours.

— Je sais que je vous ai rendu d'inestimables services depuis le début de notre association. Je pourrai me vanter d'avoir contribué à trouver le nom de votre groupe. Je vous ai conduits à la limite de mes possibilités. Je n'ai pas les contacts de monsieur Roger. Je sais que ce n'est pas facile pour vous, mais nos routes doivent se séparer ici. Vous serez les prochains *Beatles*, mais je ne serai pas votre Brian Epstein. Je vous laisse entre les mains d'un nouveau papa.

Sa voix a craqué légèrement à ces derniers mots. J'étais soulagé, par contre, qu'il ait pris la décision de se mettre dehors lui-même, parce que nous, on était sur le point de le congédier. On n'avait pas vraiment le choix. On se disait, tous les quatre, que si on voulait réellement que ça fonctionne, il fallait travailler uniquement avec monsieur Roger.

J'avais été désigné volontaire et porte-parole du groupe, encore une fois parce que j'étais l'aîné, ce que je n'ai jamais demandé !

L'air mélancolique, Jacques Gagné a repris place, prostré, sur le tabouret qui lui était réservé pour qu'il puisse assister aux répétitions, dans le local.

— Vous permettez que j'apporte le tabouret à la maison en guise de souvenir ? Aucun autre derrière ne va s'asseoir dessus.

Malgré des allures mélodramatiques, qui donnaient davantage envie de sourire que de soupirer de tristesse, les paroles de notre désormais ex-gérant nous ont touchés. Je me suis approché de lui, après avoir posé ma guitare sur son trépied.

— Nous acceptons ta démission comme gérant, lui ai-je dit d'une voix faible.

— Mais vous avez le droit de refuser... un peu, quoi ! a-t-il protesté pour la forme.

— Si tu n'es plus notre gérant, nous aurons tout de même besoin d'un chauffeur, d'une camionnette, de quelqu'un pour faire le lien avec monsieur Roger, mais surtout...nous avons besoin de toi, notre ami !

C'était comme s'il venait de décrocher le contrat de gérant des *Beatles*. Il ne savait pas trop s'il devait rire ou pleurer.

— C'est vrai que vous êtes incapables de vous passer de moi OU de ma camionnette !

Je lui ai annoncé que son travail ne serait pas bénévole puisque nous le considérons comme un membre du groupe et que nous partagerions les revenus, quand il y en aurait, en cinq parts égales.

— Jacques Gagné, tu es notre cinquième *Tempête* !

— Est-ce que mon nom apparaîtra sur les albums ? Je serai sur les photographies du groupe ? Je...

— Laisse-moi t'arrêter, a lancé Marc. Tu dis des niaiseries !

Chapitre 15

AVEC MONSIEUR ROGER, NOUS AVIONS L'IMPRESSION D'ÊTRE À BORD D'UN TRAIN QUI FILAIT À VIVE ALLURE ET DUQUEL IL était impossible et impensable de débarquer pour l'instant. Il connaissait tout le monde dans le milieu de la musique. Il savait tirer les bonnes ficelles. C'était important quand on comprenait que tout était une question de contacts. Nous avions été très naïfs, au début, de penser que nous pouvions percer sans aide extérieure.

Notre première destination a été le studio *StéréoSound* à Montréal pour une séance d'enregistrement, un samedi d'avril. Nous sommes arrivés en début de soirée, vers les six heures. Le studio était immense, comparé à celui de l'ami de Jacques Gagné. Le technicien à l'enregistrement, Réjean Doyon, n'a pas perdu de temps en notre compagnie.

— Vous avez jusqu'à minuit pour enregistrer vos quatre chansons, a-t-il expliqué, en plaçant les micros pour nos amplificateurs, la batterie et nos voix.

— On commence par la chanson *Avec toi*, lui a dit mon frère Marc.

— Monsieur Roger m'a souligné qu'il s'agissait de compositions originales. Tant mieux, ça me changera des versions anglaises des autres, a indiqué Réjean Doyon.

Nous avons joué *Avec toi* d'un bout à l'autre sans faire une seule erreur. J'étais étonné de ma performance. Wow ! Du premier coup ! Avec un tel rythme, nous allions sortir du studio en moins d'une heure.

— Le son est bon... On y va pour de vrai, cette fois-ci, a averti Réjean Doyon.

— Ça ne comptait pas ? lui ai-je demandé, déçu.

— Non. C'était comme une générale pour équilibrer le son de vos instruments et de vos voix. Maintenant, ça compte. Quand vous serez prêts...

Par ma faute, par ma faute, par ma très grande faute... Nous... en fait, je n'ai pas réussi à répéter mon exploit. Péniblement, nous avons pu terminer à temps, à 11 heures 59 – il était moins une ! S'il y a eu tant de reprises, c'était purement et simplement à cause de moi. Je flanchais dans les dernières mesures, tantôt à la guitare, tantôt dans les paroles des chansons. Il fallait donc tout reprendre depuis le début. Et plus je me trompais, plus mon degré de nervosité augmentait. Les trois autres musiciens ont fait preuve d'une infinie patience

à mon égard. Le technicien Réjean Doyon a bien soupiré à quelques occasions, il a levé les yeux au plafond plus d'une fois, mais il ne s'est jamais fâché ouvertement. Une chance, sinon nous y serions encore.

Nous avons écouté le résultat final, mais nous étions tellement épuisés par cette séance intensive que nous avions de la difficulté à l'apprécier.

— Ça va donner deux 45 tours très intéressants, a conclu le technicien avant de nous donner congé.

Trois semaines après notre passage au studio *StéréoSound*, le premier de nos deux 45 tours était lancé sur le marché, le vendredi 8 mai 1964, une date mémorable pour *Les Tempêtes*. Le nom de notre groupe apparaissait sur la pochette photo de nous quatre en grosses lettres noires, comme celles tracées sur la peau de la grosse caisse de la batterie de François, ainsi que les titres des deux chansons, *Avec toi* sur la face A et *Oh, rock and roll !* sur la face B.

Notre ancien gérant et désormais chauffeur, Jacques Gagné, n'a pas reçu les disques chez lui. Ils ont été envoyés chez moi. Avec précaution, nous n'avons ouvert la boîte qu'une fois l'avoir bien placée sur la table de la cuisine. Il devait y avoir cent 45 tours, vingt pour chacun des musiciens, y

compris Jacques bien sûr. Celui-ci, toujours aussi excité, s'est emparé du premier 45 tours, avec notre permission, et l'a brandi fièrement dans les airs.

Il faisait chaud en ce début du mois de mai. Mon père, pour nous procurer un peu d'air frais, a démarré le ventilateur de la cuisine. L'une des pales a heurté le disque tenu bien haut par Jacques et l'a fracassé...

Comme il n'en restait plus que 99, nous avons interdit à Jacques de les manipuler, tant que nous n'aurions pas pris nos propres copies pour les mettre en sécurité.

C'était bizarre. Je pensais qu'on serait plus excités que ça. Pourtant, il s'agissait d'un moment important. Nous avions en main notre premier vrai 45 tours, pour lequel nous n'avions pas eu à déboursier un seul sou et qui allait même nous rapporter des masses et des masses d'argent.

Visiblement, l'excitation initiale était passée. À l'exception de l'étiquette, le disque était presque identique au premier. La qualité sonore certes était meilleure, selon les oreilles qualifiées de mon frère Marc. Par contre, moi, je n'entendais pas vraiment cette différence.

— C'est comme quand ta guitare est accordée, a-t-il répliqué, étonné de ma réaction.

La seule différence notable était son solo de guitare dans les deux pièces, nettement plus solide, plus percutant. Mon jeu à la guitare rythmique n'avait guère évolué au cours des derniers mois. J'étais, je suis, je serai un cas désespéré, pas selon mon frère, mais selon mes critères. C'était souvent laborieux.

Mon frère me trouvait bien sévère avec moi-même. J'étais un perfectionniste et j'avais toujours l'impression de ne pas être à ma place, comme si j'étais un imposteur et que je craignais d'être démasqué.

Le soir même, après avoir reçu notre disque, nous l'avons entendu pour la première fois à la radio. Monsieur Roger nous avait téléphoné pour avoir notre opinion sur le produit, puis, sans même attendre ou entendre notre réponse, il nous avait avertis que *Avec toi* passerait à la radio en soirée. En terminant notre conversation, il nous avait rappelé que nous étions les prochains *Beatles* du Québec et que vous alliez voir ce que vous alliez voir.

Le temps de raccrocher et le téléphone sonnait à nouveau. Monsieur Roger, la voix éclatante à l'autre bout du fil, voulait parler à un représentant des *Copains*, les prochains *Beatles* du Québec. Il s'est excusé du mauvais numéro. Nous n'étions pas le seul groupe dans la course à la gloire.

Nous avons annulé la répétition prévue et nous avons cramponné nos oreilles au poste de radio, à la maison, anticipant chaque introduction de l'animateur, guettant l'apparition des premières notes de nos voix. Chaque fois nous étions déçus.

Notre état d'énervement était tel que mon frère s'est fâché parce que je mangeais des croustilles et que ça faisait du bruit et que j'enterrais la radio.

Notre degré de nervosité a augmenté d'un cran lorsque l'animateur a déclaré que, au retour de la pause, son public allait découvrir les prochains *Beatles* du Québec, parole de leur gérant, monsieur Roger.

La table était mise. J'avais encore les mains moites. Fichu problème. J'avais aussi la gorge sèche, mais c'était plus en raison de ma consommation excessive de croustilles.

— Monte le volume ! a crié François alors que l'animateur revenait en ondes.

Marc a démarré du coup son petit magnétophone à bobines pour immortaliser le moment. Nous étions assis sur le bout de notre chaise. Il n'y avait pas un bruit dans la maison.

— Et maintenant, jeunes et moins jeunes, prêtez bien l'oreille, car voici Les...

La sonnerie du téléphone s'est mise à hurler dans le salon, noyant la présentation des... *Copains*.

Ce n'était pas encore la bonne fois. Le téléphone ? La mère de Jacques voulait savoir à quelle heure il rentrerait.

Le temps a passé, mais pas de *Tempêtes* à l'horizon. Mes parents sont allés se coucher.

— C'est à croire que monsieur Roger s'est trompé de soir, ai-je dit.

— ... de semaine, a corrigé Marc.

— Ou de mois, ont ajouté François et Jacques d'une même voix.

Ou d'année, voulait dire Paul, en montrant le calendrier.

Et un grand rire libérateur a explosé dans la pièce. Pendant de longs moments, nous étions incapables de nous arrêter. J'en avais mal aux côtes et à la mâchoire. De grosses larmes coulaient le long de mes joues. C'était fou, fou, fou...

— Mais c'est nous ! a hoqueté Marc en pointant la radio.

Et quand tu es là (tu es là)

Nous goûtons à nos vins (à nos vins)

— Plus fort ! ai-je crié, mon corps trop paralysé pour seulement étirer le bras.

Marc a pris un temps avant de décider s'il devait démarrer son magnétophone ou augmenter le volume de la radio.

Jacques Gagné, toujours fidèle au poste, a choisi pour mon frère : il s'est jeté sur le bouton de la radio. Toutefois, en voulant faire trop vite, il a tourné le mauvais bouton. Plutôt que d'entendre *Avec toi, je peux rêver*, nous avons ragé sur des griiiiitch !

— Tasse-toi, lui a dit durement mon frère, qui a enregistré les grichements sur son magnétophone.

Fébrile, il a essayé de retrouver l'émission.

— Reviens ! C'était là ! lui ai-je dit en désignant le chiffre 1380.

Juste à temps pour le dernier refrain et le solo de guitare de Marc. L'agitation a réveillé mes parents. Mon père en a même laissé son dentier dans un récipient, sur sa table de nuit. Il n'en a pas perdu son sourire pour autant.

— Merci, *Les Tempêtes* ! a conclu l'animateur sans pour autant nous décrire comme les prochains *Beatles* du Québec.

— C'est tout ? ai-je dit, espérant un concert de compliments radiophoniques.

Tell me why, des *Beatles*, a pris la relève de notre *Avec toi*. Le moment était idéal pour lui de faire le lien entre eux, de Liverpool, et nous, de Victoriaville. Ç'aurait été logique, non ?

— Notez l'heure quelqu'un, a recommandé Jacques. C'est pour les archives du groupe.

— Il est disse heures disse, a répondu mon père édenté, consultant l'horloge de la cuisine, lui qui aurait sûrement préféré qu'il soit huit heures trente...

— Bonne nuit, les quatre garçons dans le vent ! a dit ma mère en bâillant.

— Bonne idée, a annoncé François en s'étirant, imité par les autres.

Ça me faisait tout drôle de penser qu'ailleurs des tas de gens avaient entendu notre chanson à la radio. Il y avait sûrement des fans qui venaient de découvrir la chanson et le groupe. Peut-être allaient-ils téléphoner pour une demande spéciale :

— Je voudrais entendre *Avec toi*, des *Tempêtes*.

Presque à la blague, j'en ai fait part à mes amis.

Un moment plus tard, nous retrouvions nos chaises dans le salon, luttant contre le sommeil, pendant la nuit, l'oreille tendue vers le poste de radio au cas où...

Chapitre 15

C'ÉTAIT GRISANT D'ENTENDRE SA CHANSON À LA RADIO, DE VOIR SON NOM DANS LES JOURNAUX. C'EN FUT UNE TOUT autre de constater la présence de notre disque dans le palmarès.

Deux semaines à peine après sa sortie officielle, *Avec toi, des Tempêtes*, se retrouvait en vingtième position du palmarès des Succès du Dis-Q-Ton, du mois de mai 1964.

J'avais le magazine en main. Savourant le moment, j'ai pris une grande respiration. Un jour, pas trop lointain, je serai habitué à cette situation. Que nos disques se hissent dans le palmarès deviendra alors une simple routine. Mais là, j'étais très excité, le cœur battant au rythme des *Tempêtes*.

Une fois, deux fois, trois fois, j'ai feuilleté la publication d'une couverture à l'autre, en vain. J'en étais presque à penser que monsieur Roger, qui nous avait envoyé le magazine par la poste, par courrier prioritaire, à nos frais, s'était trompé de mois.

Et puis, soudainement, le palmarès est apparu.

Les Succès du Dis-Q-Ton Mai 1964

Position	Titre	Artiste	Étiquette
1	<i>Le fruit de notre amour</i>	Moira	CIBC
2	<i>Demain tu te maries</i>	Ginette Ravel	RCA
3	<i>Le bonheur</i>	Rosita Salvador	Tans-Canada
4	<i>Folle de t'aimer</i>	Michèle Richard	Trans-Canada
5	<i>Adviennne que pourra</i>	Michel Meunier	Vénus
6	<i>La montagne des amoureux</i>	Fernand Gignac	Trans-Canada
7	<i>Gisèle</i>	Dominic	London
8	<i>Pour toi</i>	Robert Demontigny	Trans-Canada
9	<i>Ma biche</i>	Jean-Marc Bertrand	London
10	<i>Je</i>	Joël Denis	RCA
11	<i>Tu m'as voulue</i>	Annie Cordy	Pathé
12	<i>Tous les jeunes</i>	Joël Denis	RCA
13	<i>Ciel de lit</i>	Los Machucambos	London
14	<i>Tu n'es plus là</i>	Dick Rivers	Pathé
15	<i>Pardonnez-moi, Seigneur</i>	Robbie Martin	Météor
16	<i>Entre nous, il est fou</i>	Pétula Clark	Vogue
17	<i>La Mamma</i>	Charles Aznavour	Barry
18	<i>Vous permettez, monsieur ?</i>	Adamo	Pathé
19	<i>Si j'avais un marteau</i>	Michel Caron	Météor
20	<i>Avec toi</i>	Les Tempêtes	Suzor

Au cours des semaines suivantes, notre chanson a continué de grimper au palmarès. C'était quasi miraculeux.

— Quand vous trônerez parmi les dix premiers succès de Dis-Q-Ton, vous pourrez passer à *Jeunesse d'aujourd'hui*, nous a annoncé monsieur Roger au téléphone.

Jeunesse d'aujourd'hui, une émission animée par Joël Denis et Pierre Lalonde, représentait la consécration de tout artiste qui débutait, l'émission préférée des jeunes ainsi qu'une formidable vitrine provinciale.

Le palmarès s'inscrivait tel un baromètre hebdomadaire des ventes de 45 tours. Lorsque nous avons compris le concept, il est passé par l'idée de Jacques de faire des achats massifs de 45 tours des *Tempêtes*. Un rapide calcul d'arithmétique a mis un terme à son projet. Ce n'était pas avec l'imposant salaire que nous ne lui versions... pas qu'il pouvait acheter ne serait-ce que dix 45 tours, à 49 cents chacun.

Ce n'était pas encore le Pérou pour nous quatre, nous cinq, en fait. Mon père continuait de rembourser les prêts à la banque, attendant une pluie de millions de dollars pour ses fils.

Nous avons bien donné quelques spectacles, dont certains dans des salles de danse réputées de notre coin, comme la

salle de la Plage Hamel, la salle Dupré et la salle Windsor, mais rien pour écrire à sa mère... que nous voyions tous les jours de toute façon. Quand un spectacle était prévu dans un théâtre ou un aréna, toute l'écurie de monsieur Roger y participait. Et ça, ça signifiait pas mal de monde.

Lors d'une récente sortie au Théâtre Royal, à Drummondville, nous étions six groupes, deux chanteurs solos et un duo à nous suivre sur scène au cours de cette interminable soirée. Nous étions les deuxièmes à jouer, pour réchauffer une foule de plus de mille personnes. Selon monsieur Roger, nous étions taillés sur mesure pour ce rôle.

Nous avons présenté nos quatre chansons. Les filles ont crié – elles crient tout le temps, comme le disait Gilles Rousseau – et nous avons salué avant de céder notre place. Bonsoir, la visite. Exit *Les Tempêtes*, voici maintenant *Les Copains*. Et les filles ont recommencé à crier. Pas étonnant : on leur préparait le terrain et eux arrivaient en conquérants.

Pour notre prestation de quinze minutes, nous avons reçu 35 \$, à partager en cinq, car nous n'oublions pas notre éternel complice et camionneur, Jacques Gagné.

Il nous restait assez d'argent, après les dépenses incontournables, pour un repas au restaurant et l'achat de cordes de gui-

tare. Marc a cassé sa corde de mi lors de son solo de guitare pour *Avec toi*. Cela a bien sûr considérablement modifié son jeu, puisqu'il était impossible pour lui de prendre le temps de la remplacer. Heureusement, Ronald Beaulieu, des *Copains*, a été assez sympathique pour lui prêter sa guitare entre deux morceaux.

En descendant de la scène, après un spectacle à Saint-Hyacinthe, le pays des *Hou-Lops*, notre gérant nous a remis un carton de six bouteilles de Coca-Cola.

— C'est notre paie ? ai-je ironisé.

— Tenez, les garçons. On fête ce soir !

— Mais pourquoi ? a demandé Marc, encore irrité par la réception tiède de la foule.

Il nous a tendu le palmarès Dis-Q-Ton du mois de juin.

— C'est là, les garçons. En toutes lettres : Le numéro 9... *Avec toi*... *Les Tempêtes*.

Chapitre 17

NOTRE DETTE ENVERS NOS PARENTS NE SERAIT PAS ÉTERNELLE. MONSIEUR ROGER A TÉLÉPHONÉ POUR NOUS DIRE qu' *Avec toi* venait de passer le cap des 20 000 exemplaires vendus et que *L'Amour* serait lancé le 12 juin, mais qu'il n'y aurait pas de pochette avec notre photo cette fois-ci, car ça coûtait décidément trop cher.

— *Les Tempêtes* sont parmi les meilleurs vendeurs de 45 tours cette semaine, a-t-il claironné, avant de nous surnommer encore une fois les *Beatles* du Québec. Et profitez-en pendant que ça dure !

On ne pouvait pas vraiment en profiter pour le moment, puisque les redevances sur les ventes du disque ne nous seraient versées que dans quelques semaines. Cela ne nous a pas empêchés de rêver à tout ce que nous ferions de ces millions de dollars dans nos poches.

François voulait s'acheter un château, Paul un bateau, Marc un studio, et moi une auto. Pour commencer... Une fois tout ça payé, il devait en rester suffisamment pour rembourser nos parents, même leur prêter

un peu d'argent pour qu'ils puissent se gâter à leur tour.

D'ici à l'arrivée de l'imposant chèque de redevances, j'avais d'autres soucis en tête. *Jeunesse d'aujourd'hui*, par exemple. J'espérais être capable de mieux contrôler ma nervosité. Pas sûr qu'il y aurait un Gilles Rousseau sur place pour me redonner confiance.

— Pensez-y, les gars, nous a dit Jacques, votre premier 45 tours a mieux fait que *Love me Do*, des *Beatles*, qui n'avait atteint que la 17^e position à sa parution initiale.

— Mais ils ont suivi avec *Please, Please me*, qui s'est retrouvé en première position, lui a fait remarquer mon frère, Marc.

— *L'Amour* prendra le même chemin..., a répondu l'optimiste Jacques.

Nous sommes partis tôt le matin pour nous rendre au Canal 10, à Montréal, à bord de la camionnette chargée de nos instruments.

Nous avons éprouvé un petit frisson lorsque l'animateur de la radio, Michel Desrochers, a annoncé que *Les Tempêtes* figuraient parmi les invités de ce soir à *Jeunesse d'aujourd'hui*, avant d'enchaîner avec le numéro 9 de cette semaine, *Avec toi*.

En entendant la chanson, notre chauffeur était tellement excité qu'il en a oublié la vitesse permise et a filé à plus de 100 milles

à l'heure sur l'autoroute. Une chance que ce n'était pas *Oh, rock and roll* ! il aurait bien fait du 150 !

Si notre arrivée était annoncée, il y aurait sûrement des fans à l'entrée du Canal 10. Les filles vont crier à notre sortie de la camionnette – car elles crient tout le temps – nous demander des autographes, prendre des photographies et, peut-être, à la vue de leurs idoles, dans un accès d'hystérie, déchirer nos vêtements...

J'ai fait part de mon inquiétude à mon entourage. Mes propos nous ont plongés dans un lourd silence, accompagné d'un large sourire.

— Pourvu qu'elles soient là, a soupiré mon frère.

Le Canal 10 était situé sur la rue Alexandre-De Sève, à Montréal, près de la sortie du pont Jacques-Cartier. Jacques Gagné, avec l'assurance d'un chauffeur vétéran, a manœuvré habilement parmi la dense circulation du centre-ville. Mais nous avons emprunté la mauvaise rue.

Nous avons dû demander notre route à un policier en moto. Celui-ci, après nous avoir sermonnés sur la longueur de nos cheveux, nous a offert d'aller nous conduire jusqu'à la station de télévision pour arriver à temps.

L'homme en uniforme nous a menés à bon port et au bon endroit.

— Pouvez-vous rester près de nous ? lui ai-je dit par la fenêtre, pas trop rassuré à l'idée de sortir du véhicule. Si jamais on était attaqués par la foule...

— C'est parce qu'on est très populaires, nous *Les Tempêtes*, a ajouté François.

— Euh... je veux bien, a répondu le policier, intrigué par notre demande. C'est quoi déjà votre nom de groupe ? *Les Ouragans* ?

— *Les Tempêtes*, a corrigé Marc avec un soupir.

Nous sommes sortis de la camionnette, escortés par le policier qui venait de garer sa moto.

— Préparez-vous à appeler du renfort, lui a signalé Jacques Gagné. Ce sont les *Beatles* du Québec, après tout.

Dès qu'elles nous ont vus, les cinq jeunes filles, à la barrière de sécurité, ont bondi d'excitation et ont crié... car elles crient toujours.

— C'est ça, votre foule ? a demandé le policier.

— On avait hâte de vous voir, enfin, a dit la plus grande au visage constellé de taches de rousseur.

— Nous aussi ! a dit François, dont les yeux fixaient la poitrine généreuse qui vaga-

bondait dans tous les sens au rythme de joyeux bonds.

— Vous êtes notre groupe préféré, a dit sa voisine, plus ronde.

— Nous aussi, lui ai-je dit, jetant un coup d'œil vers le policier, étonné de ces réactions.

Comme si elles l'avaient prévu, chacune des filles a choisi un garçon pour lui demander un autographe. Même Jacques Gagné a eu droit à son moment d'attention.

— C'est moi leur gérant. C'est grâce à moi si ces gars sont devenus *Les Tempêtes*, a-t-il fanfaronné.

Tous les visages au féminin se sont tournés vers lui.

— Les quoi ? ont demandé les filles.

— *Les... Tempêtes*, quoi ! avons-nous répondu à notre tour.

— On aime mieux *Les Copains*, a dit la grande fille aux formes maintenant immobiles.

— Ils sont là ! a hurlé celle aux lunettes noires.

Sans ménagement, la grande fille a arraché le stylo de ma main et son calepin d'autographes. Afin d'éviter de me faire bousculer, je me suis écarté de son chemin pour lui permettre de rejoindre ses amies qui entouraient déjà les obscurs musiciens des *Copains*.

Le policier qui nous accompagnait s'est élancé vers sa moto et a empoigné son appareil radio :

— J'ai besoin de renfort à l'extérieur du Canal 10... Oui, *Les Copains* viennent d'arriver.

— Non, revenez ! s'est lamenté Jacques Gagné. Eux, ce sont *Les Tempêtes* ! C'est nous, *Les Copains* !!!

Chapitre 18

NOUS AVONS RETROUVÉ AVEC PLAISIR ESTHER COSSETTE, LA RECHERCHISTE QUE NOUS AVIONS CONNUE À L'ÉMISSION *Bonsoir Copains*. Elle pouvait cumuler les deux boulots, sans problème. En fait, elle le devait pour en tirer un revenu décent. Pas facile la vie d'artiste !

Elle nous a accueillis à l'entrée du studio du Canal 10.

Jacques Gagné est allé garer la camionnette dans le stationnement et il est venu nous rejoindre. Nous traînions nos guitares et notre basse, par crainte d'un vol.

— Vous n'aurez pas besoin de vos instruments, a signalé Esther alors qu'elle nous conduisait à notre loge.

— *Jeunesse d'aujourd'hui* nous les prête ? ai-je dit.

— Euh !... non. Monsieur Roger ne vous en a pas parlé ? Vous chantez sur votre enregistrement, en *play-back*.

— Vous savez ce que ça veut dire ? a marmonné Marc, agacé par l'idée.

— Qu'on ne peut pas se tromper ! ai-je dit ravi.

— Arrête donc ! a-t-il coupé sur un ton bourru. Ça veut dire qu'on s'est tapé deux heures de voiture pour jouer à faire semblant !

— Non, on fait semblant de jouer, a corrigé François.

— Wow ! Tout un défi, ça ! a ironisé Marc. Son comportement était à l'opposé du mien, car j'étais franchement soulagé. Pas de risque de me tromper dans mes accords ou de rater une note. Il s'agissait de sourire à la caméra et de me concentrer pour que mes lèvres articulent les mêmes mots que moi sur le disque. C'était plutôt simple, non ?

— J'imagine qu'il n'y a pas de prise de son, a déclaré Marc sur un ton moqueur.

— Tu as raison, a dit Esther. Seulement une répétition pour les caméras. Ne fais pas cette tête-là ! Inspire-toi de ton grand frère. Pense aux milliers de jeunes filles qui vous découvriront dans le confort de leur maison.

— Amusez-vous donc les gars ! Profitez-en pendant que ça passe, a remarqué Jacques Gagné.

— On croirait entendre monsieur Roger, a sifflé Marc.

— J'ai été à la bonne école, a répliqué Jacques.

La loge, notre loge, celle des *Tempêtes*, était de la taille de notre salon. Sur la petite table, cinq exemplaires du palmarès Dis-Q-Ton, celui du mois de juillet, avaient été disposés.

Nous l'avons consulté et une très mauvaise surprise nous y attendait. Avec toi n'occupait plus la 9^e position. Nous avions dégringolé en 15^e position. Pire, notre rang était désormais occupé par *Petite fille*, des *Copains*.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé ? ai-je dit d'une voix blanche.

Nous qui pensions arriver en rois et maîtres à *Jeunesse d'aujourd'hui*, poussés par notre chanson au *Top-10* du palmarès, voilà que notre ballon se dégonflait.

Furieux, Marc a jeté le journal par terre.

Quelqu'un a frappé à la porte. Brisant le silence, les animateurs Pierre Lalonde et Joël Denis se sont présentés et nous ont salués.

— Vous en faites une drôle de tête, a remarqué le premier.

— On se croirait à un enterrement, a ajouté le deuxième. Vous êtes à *Jeunesse d'aujourd'hui*, pas dans un salon mortuaire !

Jacques Gagné leur a expliqué la situation et il leur a remis le palmarès.

— T'as vu ça ? s'est offusqué Joël Denis. Ils n'ont pas pris mon bon profil ! ÇA, c'est

grave ! Un jour, je te le jure, je vais leur montrer mes fesses !

Pierre Lalonde a redonné la publication à Jacques.

— On ne peut pas rester indéfiniment au sommet, a-t-il rétorqué, philosophe.

— La répétition, pour les caméras, débute dans dix minutes, a annoncé Esther, arrivée sur ces entrefaites.

Les deux animateurs ont quitté les lieux et nous ont donné rendez-vous sur le plateau. Avant de refermer la porte derrière lui, Pierre Lalonde nous a lancé :

— Certains descendent pour que d'autres puissent monter...

— Ouais, on le sait... *Les Copains*, a bougonné Marc, que j'ai déjà vu plus enthousiaste.

Quelque chose a toutefois accroché le regard de Jacques Gagné. Excité, il a pointé du doigt le journal.

— Certains descendent pour que d'autres puissent monter, a-t-il répété. Les gars ! *L'Amour* est en 20^e position !



Déjà que Marc avait difficilement accepté l'idée qu'il devait faire semblant de jouer,

il bouillait quand la question des instruments a été soulevée.

— Ben, on a nos guitares, a-t-il dit à l'assistant réalisateur, un homme en chemise blanche, aux manches retroussées jusqu'aux coudes, et portant d'épaisses lunettes noires.

— Nous aussi, et ce sont nos instruments que vous allez utiliser, a insisté l'homme.

Un assistant de l'assistant réalisateur a tiré sur des cartons, coincés entre deux caisses de bois, et nous les a remis.

— Les voilà, vos instruments...

Avec stupeur, nous avons compris que nous avions dans les mains nos guitares, notre basse et notre batterie... dessinés sur un épais morceau de carton ! De loin, de très loin même, l'illusion devait opérer. Mais de notre point de vue, et nous avions le nez collé dessus, c'était tellement grotesque que ça frisait l'insulte et le ridicule.

— C'est comme ça depuis le début de l'émission et ce ne sont pas des pouilleux de la campagne qui vont y changer quoi que ce soit, a craché l'assistant réalisateur. Et si ça ne fait pas votre affaire, rentrez chez vous. Il y a des dizaines de groupes qui tueraient pour être à votre place !

— C'est plutôt mince comme argument ! a riposté mon frère Marc, les yeux mauvais.

— Justement, il n'y a pas de quoi en faire un plat ! a répondu l'assistant réalisateur en haussant le ton.

Esther Cossette, la recherchiste, est intervenue.

— Je suis sûre qu'ils comprennent la situation, monsieur. C'est simplement la surprise, lui a-t-elle dit avec calme.

— Je l'espère, a maugréé l'assistant réalisateur, de mauvais poil, en tournant les talons.

Si mon frère était le plus affecté de nous quatre par la tournure que prenait l'événement, François semblait s'amuser ferme, assis derrière sa fausse batterie, plutôt chambranlante, et qu'un rien pouvait faire tomber.

— Faut que je fasse attention. Ça a l'air fragile, a-t-il dit en rigolant. Si ça tombait pendant l'émission...

Il a mimé un solo de batterie, ses baguettes frappant l'air, comme s'il essayait de tuer des mouches.

À ce moment, le côté absurde de toute la situation a atteint Marc. Ses traits se sont détendus. Il s'est convaincu que, finalement, il allait essayer d'en tirer le meilleur parti.

Émettant un étrange gloussement, il a regardé sa guitare et me l'a tendue :

— Peux-tu me l'accorder pour ce soir ?

Histoire de s'amuser un peu, Paul a troqué sa basse à quatre cordes pour la guitare de Marc.

La scène sur laquelle nous nous produisions étant éloignée de la foule, les spectateurs ne devraient pas se rendre compte de la supercherie.

À la répétition, on a constaté que le travail des caméras servait bien notre cause : plans d'ensemble du groupe en train de jouer et gros plans de nos visages et du haut du corps. Nous devions aussi respecter les repères, sur le plancher, pour faciliter le travail des caméramans.

—Soyez beaux joueurs. Pensez à vos fans ! a demandé Esther Cossette, décidée à nous motiver contre vents et marées.

Les filles ont crié – elles crient tout le temps – lorsque Pierre Lalonde et Joël Denis se sont présentés devant les caméras. Ils ont distribué généreusement, et de loin, des clins d'œil, des baisers soufflés.

Nous avons été le premier groupe à faire semblant. On a discuté brièvement le coup avec les gars des *Copains*, qui ne voyaient pas de mal à jouer le jeu. Monsieur Roger leur a suggéré qu'ils se teignent les cheveux en jaune et qu'ils portent d'affreux habits roses, pour plus d'effet sur le public. Quelqu'un leur avait-il seulement

expliqué que l'émission était diffusée en noir et blanc ?

La présentation a été faite par Pierre Lalonde.

— Voici un groupe extraordinaire dont la chanson occupait la neuvième position au palmarès de la semaine dernière. Applaudissez très fort *Les Tempêtes* avec leur premier grand succès, *Avec toi* !

Il a fallu écouter le début de la pièce pour savoir quand commencer. Marc et moi, la bouche grande ouverte sur un même micro, pour un meilleur coup d'œil, nous étions prêts à lancer *Aaaaaaaaaaaaaavec toi, je peux rêver...*

À la répétition, la chanson démarrait sur les derniers mots de Pierre Lalonde. L'assistant réalisateur, pour nous punir de notre audace sans doute, a retardé de quelques secondes le début de notre pièce. Délibérément ? On ne le saura jamais.

J'ai pensé à ce que nous devions ressembler, au petit écran, avec nos deux bouches ouvertes comme des poissons hors de l'eau. Une mouche aurait eu le temps d'y aller et de venir sans danger tellement cela a pris du temps.

Aaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaavec toi, je peux rêver...

Marc et moi n'avons pas réagi en même temps. Tant pis pour le synchronisme. Paul,

à la basse, a amorcé l'intro et nous avons mimé les paroles.

Et quand tu es là

J'ai été déconcentré. J'ai chanté :

Et ce n'est qu'à toi

Devant mon erreur, j'ai ajouté un Oups ! qui n'apparaissait pas sur la version originale de la chanson.

Autour de nous, des danseuses aux courbes étonnantes, à faire saliver notre batteur François, se déhanchaient sur des cubes étroits, au son de la musique.

Au solo, la caméra s'est braquée sur mon frère Marc. Plutôt que de calquer chaque note, il a continué à jouer les accords. D'un signe de tête en ma direction, il m'a transmis la tâche. Le caméraman a suivi le mouvement et me voilà en train d'exécuter maladroitement mon premier solo de guitare de carton.

Les filles ont continué à battre des mains et à taper du pied. Notre plaisir ne s'est pas arrêté là. Paul, saisissant l'opportunité au vol, a mimé des voix pour le dernier refrain, à notre micro.

Emporté par la réaction de la foule et par notre cabotinage, François, qui était parvenu malgré tout à maintenir le rythme tout en faisant du vent, a voulu conclure la pièce avec un retentissant coup de cymbales.

Mais il y est allé avec un peu trop d'enthousiasme et d'énergie, et son bâton a touché la batterie de carton.

Tandis que nous effectuions notre salut à la *Beatles* aux cris et aux applaudissements des filles, et que la caméra s'attardait à un plan d'ensemble du groupe, le panneau qui tenait lieu de batterie est tombé par terre, comme au ralenti, laissant François en état de choc.

— J'y ai pas touché ! J'y ai pas touché ! a-t-il plaidé les baguettes en l'air.

Un fou rire s'est répandu dans tout le studio. Joël Denis gisait par terre, hurlant de rire. Pierre Lalonde, qui devait annoncer la pause, était incapable de parler, le visage caché dans ses mains.

Je pouvais imaginer la fureur de l'assistant réalisateur dans sa cabine de travail. Même le caméraman, qui a immortalisé la scène, n'en finissait plus de se tordre, tellement il riait à gorge déployée.

Sur le moniteur du plateau, nous avons compris que nous n'étions plus en ondes, mais à la pause. Esther, essuyant une larme de rire, s'est avancée vers nous pour nous suggérer d'aller vite chercher nos affaires dans les loges avant que l'autre groupe ne débarque dans le studio.

— Quelle idée, aussi, de prêter des instruments dessinés sur du carton, a lancé mon frère Marc, qui jouissait pleinement du spectacle.

François le batteur, l'air piteux, fixant le plancher, était arrivé à sa hauteur.

— Ce n'est pas le genre d'incident qui doit arriver aux *Hou-Lops*, a-t-il marmonné.

— Vous venez de faire la démonstration qu'il faudrait rappeler à certaines personnes que l'on est en 1964, a souligné Esther, qui reprenait son souffle.

— On peut les conserver en souvenirs ? a demandé Jacques Gagné, accouru sur les lieux, une fois notre prestation terminée.

— Désolé... Il faut les garder pour *Les Copains*, a répondu Esther.

Avec un large sourire, nous avons remis les armes.

— Vous allez faire un carton, les gars ! a dit mon frère au chanteur et guitariste, qui a souri, sans trop comprendre.

— Je m'excuse les gars ! a répété François jusqu'à la maison, prenant sa tête pour une cymbale avec ses bâtons.

Et chaque fois, nous éclatons de rire.

Chapitre 19

ON N'A PLUS LES *BEATLES* DU QUÉBEC QU'ON AVAIT. J'AI D'AILLEURS DEMANDÉ À JACQUES GAGNÉ D'ARRÊTER DE NOUS surnommer ainsi. Si ça pouvait nous flatter dans les premiers moments du groupe, ça ne faisait plus rire personne avec les derniers événements.

Nos instruments sont demeurés muets durant plusieurs jours. D'abord, il faisait trop beau et trop chaud pour s'enfermer dans le local. Et puis une petite pause musicale après six mois intensifs de travail était la bienvenue. Les *Beatles* pouvaient-ils soutenir un tel rythme ?

J'ai fait le bilan depuis nos débuts : nous avons enregistré deux 45 tours, sommes passés à deux importantes émissions de télévision et avons donné une dizaine de spectacles. Ouf ! Pas pour rien qu'on était si fatigués.

Lorsque *Les Tempêtes* s'étaient formés, l'hiver dernier, je rêvais que, six mois plus tard, les chansons de notre album seraient sur toutes les lèvres et que, pour chaque mois de l'année, nous dominerions le pal-

marès ; que des artistes d'ici, comme Donald Lautrec, Pierre Lalonde, Jenny Rock, Michèle Richard nous approcheraient pour qu'on leur écrive des chansons ; que nous serions en haut de l'affiche de tous les spectacles ; que les fans camperaient devant notre maison ; que nous aurions changé de numéro de téléphone à plus d'une reprise ; que nous aurions notre propre fan-club avec des milliers de membres ; que nos quatre visages orneraient des affiches, des gilets et des casquettes, des assiettes, des cartes dans les paquets de gomme, des macarons que les filles épingleraient près de leur cœur, des poupées, des bandes dessinées, des cahiers à colorier, des boîtes à lunch, des tasses et des verres, des coussins, des foulards ; que nous serions les invités de toutes les émissions de variétés à la télévision ; que nous aurions notre propre équipe pour transporter le matériel d'une ville à l'autre ; que nous ferions venir d'Angleterre des amplis Vox de 60 watts pour nos spectacles dans de grandes salles ; que nous passerions des heures et des heures à signer des autographes ; que les redevances de nos disques seraient telles que nous ne saurions quoi faire de cet argent ; que nos fans seraient si nombreux que les policiers devraient former un cordon pour nous permettre d'en-

trer et de sortir des salles. Bref, j'étais persuadé, en février, que nous deviendrions les prochains *Beatles* du Québec avant que les feuilles ne passent au rouge.

Visiblement, nous n'avions pas avancé au rythme prévu. Peut-être avais-je mis la barre un peu trop haut ? Il nous faudrait sûrement plus de chansons. Voilà pourquoi mon frère et moi travaillions sur une nouvelle composition, à l'air frais, dans le sous-sol de notre maison. Comme il l'a fait si souvent depuis quelque temps, Jacques Gagné a descendu en catastrophe les escaliers, brandissant un journal.

— Vous avez encore réussi ! Non, ne m'empêchez surtout pas de vous appeler les *Beatles* du Québec ! Vous frappez pour une moyenne de mille : vous êtes deux en deux !

Il nous a remis le palmarès *Les Succès* du Dis-Q-Ton avec une digne révérence à notre endroit.

— On a réussi ? a demandé Marc à Jacques. Pour une deuxième fois ? Quoi ? On s'est classés au *Top-10* ?

Une nouvelle décharge électrique m'a parcouru le corps. *L'Amour* apparaissait en 10^e place pour le mois d'août 1964.

Les Succès du Dis-Q-Ton Août 1964

Position	Titre	Artiste	Étiquette
1	<i>C'est fou mais c'est tout</i>	Les Baronets	Franco
2	<i>Avant de te dire adieu</i>	Les Classels	Jeunesse
3	<i>Ce soir</i>	Gilles Brown	Jeunesse
4	<i>Le train des amoureux</i>	Fernand Gignac	Trans- Canada
5	<i>Marie-toi</i>	Aglaé	Dinamic
6	<i>Toi l'ami</i>	Donald Lautrec	Apex
7	<i>Ma souris danse</i>	Gilbert Bécaud	Pathé
8	<i>Ne sois pas si bête</i>	France Gall	Phi
9	<i>Je te cherche</i>	Jean-Pierre Ferland	Sélect
10	<i>L'amour</i>	Les Tempêtes	Suzor
11	<i>Petite fille</i>	Les Copains	Suzor
12	<i>À toi de choisir</i>	Richard Anthony	Pathé
13	<i>Près de moi</i>	André Sylvain	Rus
14	<i>Canot d'écorce</i>	Les Cailloux	Pathé
15	<i>Hé ! Vive les vacances</i>	Ginette Reno	Apex
16	<i>Quand les roses</i>	Adamo	Adamo
17	<i>Prends garde à toi</i>	Pétula Clark	Vogue
18	<i>Océano</i>	Gloria Lasso	Pathé
19	<i>Vous permettez, monsieur ?</i>	Adamo	Pathé
20	<i>Tu n'es plus là</i>	Dick Rivers	Pathé

J'ai signalé aux autres, avec un plaisir non feint, que *Petite fille*, des *Copains*, se trouvait maintenant en 11^e place, derrière nous.

— Certains descendent pour que d'autres remontent, a rappelé mon frère Marc.

— *Vous permettez, monsieur Adamo*, que nous vous devancions au palmarès ? a lancé François.

— Et, toi, mon cher Dick Rivers, au 20^e rang, *tu n'es plus là*, au sommet ! ai-je renchéri.

Mais ce n'était pas tout. Le Dis-Q-Ton nous consacrait un court article avec une photo en noir et blanc, sous le titre :

Les Tempêtes font la pluie et le beau temps

Depuis quelques semaines, Les Tempêtes, un nouveau groupe originaire de Victoriaville, fait la pluie et le beau temps dans notre palmarès. Formée de quatre excellents musiciens, les frères, guitaristes et chanteurs, Steve et Marc Duguay, le bassiste Paul Thérout et le batteur François Archambault, cette formation est parvenue à hisser ses deux premiers 45 tours parmi notre prestigieux Top-10. Il s'agit de Avec toi et de leur plus récent succès, L'Amour. Un détail qu'il importe de souligner : ces deux chansons sont des compositions originales des frères Duguay.

Les Tempêtes font partie de l'écurie du gérant, monsieur Roger, de Sherbrooke.

— On téléphone à François et à Paul pour célébrer ça ! ai-je dit à Jacques.

Marc et moi, nous nous sommes regardés, heureux. On aurait pu parler d'un coup de chance pour *Avec toi*, mais *L'Amour* venait confirmer le contraire. Ce n'était pas encore *Please, Please me*, mais peu importe. Nous riions tous les deux, béatement.

François et Paul nous ont retrouvés ainsi que ma mère, alertée par nos cris de joie. Elle s'est empressée de consulter le palmarès pour partager notre bonheur. Elle a lu également notre court article et apprécié notre petite photo, et nous a signalé que, sur la page suivante, une page complète racontait l'histoire des *Copains*, mise en valeur par une belle photo, et les présentait comme le groupe à surveiller au Québec pendant les prochains mois. Ce qui n'a en rien terni notre bonheur. Elle a conclu sa lecture avec cette annonce que les *Beatles* se produiraient au Forum de Montréal le 8 septembre et qu'il restait des places pour le spectacle en soirée.

— On va acheter des billets, Yeah ! Yeah ! Yeah ! avons-nous chanté, Marc et moi.

Ma mère nous a tendu une enveloppe.

— Il y a peut-être ici une autre raison de faire la fête, a-t-elle dit.

Elle provenait du bureau de monsieur Roger à Sherbrooke. Je l'ai décachetée rapidement et j'ai lu la lettre :

Bonjour, les Tempêtes

Félicitations pour vos beaux succès. Vous trouverez ci-inclus le versement de vos redevances pour les ventes du 45 tours Avec toi. Le chèque est émis au nom du groupe. Celui pour L'Amour vous sera envoyé cet automne.

Cordialement

*Monsieur Roger, imprésario
Sherbrooke*

— Où est le chèque ? a hurlé Marc.

— Dans l'enveloppe, assurément, ai-je répondu.

Sans même jeter un coup d'œil au chiffre inscrit, j'ai sorti le chèque et je l'ai appuyé contre mon cœur battant.

— Celui qui est le plus près du montant aura le privilège de déposer le chèque à la banque. On doit deviner...

— 50 000 \$, a dit François.

— 25 000 \$, a opté Marc.

75 000 \$, a écrit Paul sur une feuille.

— 40 000 \$, ai-je estimé. Et toi, Jacques ?

Il a réfléchi, les yeux au plafond, puis a décidé :

— Je n'accepterai rien en bas de 100 000 \$!

— N'oubliez pas que vous devez le diviser en cinq parts égales, a précisé ma mère avec sagesse.

— Nous n'y manquerons pas, ai-je dit en jetant un coup d'œil à Jacques.

— On devrait en avoir assez pour acheter des billets pour le concert des *Beatles*, a signalé François.

— On devrait en avoir assez pour acheter les *Beatles* ! a fait remarquer Jacques, excité. Allez, regarde !

J'ai eu un choc quand j'ai vu le chiffre la première fois. On était dans l'erreur. C'est beaucoup plus que je ne le croyais au départ. En quelques secondes, je me voyais acheter une nouvelle maison à mes parents, avec une piscine creusée et même un tremplin, une spacieuse camionnette à Jacques, un studio pour pouvoir enregistrer nos pièces. Et s'il en restait, on rembourserait le prêt... Puis, j'ai regardé le chèque avec plus d'attention, prêt à répandre la bonne nouvelle de... notre...

— Affaissement des épaules. Lueur éteinte dans les yeux. Ça ne ment pas, a analysé François.

Au coup d'œil initial, je n'avais pas remarqué la présence sournoise d'un tout petit point, entre les 4^e et 5^e chiffres...

Marc m'a arraché le chèque des mains.

— Comment ça, 1 080.15 \$? Où sont nos millions de dollars ?

— Pourquoi le 15 sous ? a questionné Jacques.

Il n'y avait pas d'autre chèque dans l'enveloppe.

— Vingt mille disques vendus et ça nous donne 200 \$ par personne, ai-je dit, abattu.

— C'est monsieur Roger, le coupable, s'est fâché Jacques Gagné. Il s'emplit les poches, il profite de votre naïveté.

Nos regards désapprobateurs se sont fixés sur lui.

— Euh ! de notre naïveté, bien sûr. Attendez que je le voie, celui-là !

Le téléphone a sonné au même moment. Comme nous étions tous figés, ma mère a grimpé l'escalier pour aller répondre, malgréant qu'un deuxième téléphone dans cette maison serait bien utile.

— Steve ! C'est monsieur Roger ! a-t-elle crié de la cuisine.

— J'espère que tu vas lui parler dans le nez ! m'a dit Jacques en furie.

— Dans l'oreille, pour ton information. Veux-tu prendre l'appel ?

— Euh ! non, c'est toi qu'il a demandé après tout. Vas-y. On est derrière toi !

Effectivement, ils étaient tous derrière moi, montant les marches de l'escalier à

ma suite, et suspendus à mes lèvres lorsque j'ai pris le combiné, dans la cuisine.

— Monsieur Roger ! C'est un curieux hasard, on parlait justement de vous...

— En bien, j'espère ! a-t-il répondu, d'une voix joyeuse.

— Oui, en bien... bien sûr, ai-je dit dans un pieux mensonge.

Ma mère, pas trop heureuse, devait se promettre intérieurement de m'envoyer à la confesse dimanche prochain pour ce péché véniel.

— On a reçu le chèque pour les royautés de la chanson *Avec toi*. Il y a sûrement une erreur, parce que...

— Vous l'avez eu ? Vous avez raison : il y a une erreur !

J'ai répété l'information aux autres.

— C'est une erreur de ma secrétaire. Il faut l'excuser : elle est nouvelle. Le chèque a été envoyé un mois trop tôt. Vous ne pourrez pas l'encaisser avant le 15 août.

— Non, monsieur, ce n'est pas une question de date, mais de montant. *Les Tempêtes* ont vendu 20 000 disques et le chèque est de 1 080 \$...

— Et 15 sous, a rajouté Jacques.

— C'est tout ce qu'on reçoit ?

Monsieur Roger a rigolé à l'autre bout du fil et a entrepris une longue explication

à propos de droits, de redevances, de frais de studio, de frais de production, de droit de gérance, de pourcentage...

— Vous lirez votre contrat. Tout y est écrit noir sur blanc, m'a-t-il dit, sûr de lui-même.

— Ah, bon... C'est écrit dans le contrat, ai-je répété aux autres dans un soupir.

— C'est écrit en chinois son maudit contrat, s'est emporté Marc, ce qui lui a valu un regard sévère de ma mère, qui ne supportait pas ces gros mots qu'on ne pouvait dire devant elle sous aucun prétexte.

— Mais je ne t'appelais pas pour des détails aussi futiles que l'argent, a poursuivi monsieur Roger. J'ai une bonne nouvelle pour toi et tes copains *Les Tempêtes*. Avez-vous lu le journal, aujourd'hui ?

— Oui, on le sait qu'on est en dixième position avec *L'Amour*, ai-je dit d'un ton las. Je présume que notre exploit signifie un chèque encore plus imposant.

— Ah, ça non ! a répondu monsieur Roger. Vous n'en avez vendu qu'à peine 15 000 ! Le chèque ne dépassera pas les 800 \$.

— Eh ! Vous n'aviez pas une bonne nouvelle pour nous ? lui ai-je dit d'une voix dure, agacé par son attitude.

— J'y arrive, si tu cesses de m'interrompre. Vous savez que les *Beatles* se produiront au Forum le 8 septembre.

— Vous ne nous apprenez rien, mon cher monsieur Roger. On va même s'acheter des billets pour aller les voir, lui ai-je annoncé.

— Ce ne sera pas nécessaire puisque vous travaillez ce soir-là, a-t-il tranché.

Alors, là, je me suis emporté :

— Impossible ? On ne pourra pas aller voir les *Beatles* ? Ça, c'est la meilleure. Et si on ne voulait pas travailler ce soir-là ? J'imagine que c'est écrit dans le contrat...

— Mais non, que vas-tu chercher là ? Laisse-moi terminer.

Le téléphone m'a glissé des mains. Puis j'ai raccroché, en état de choc.

— Quoi ? Quoi ? Quoi ? a demandé Marc, incapable de suivre ce qui se passait dans ma tête.

Je suis parvenu à balbutier :

— Les *Beatles*... Le 8 septembre...

— Je sais : monsieur Roger a des billets pour le concert des *Beatles*, a avancé Jacques Gagné.

Peu importe que le chèque espéré s'était avéré si loin de nos attentes, puisque nous venions de frapper le gros lot.

— Non, on travaille le 8 septembre, ai-je murmuré aux autres.

— Comment ça ? De quoi il se mêle, monsieur Roger ? Si j'ai envie d'aller voir les *Beatles*, ce n'est pas lui qui va m'en empêcher ! a juré François avec l'appui tacite de Paul.

— Je vous répète, les gars, qu'il faut travailler...

Et j'ai crié aussi fort que j'ai pu :

— PARCE QUE *LES TEMPÊTES* VONT JOUER EN PREMIÈRE PARTIE DES *BEATLES* !!!

Chapitre 20

LE 8 SEPTEMBRE 1964. UNE DATE GRAVÉE À JAMAIS DANS MA MÉMOIRE. JE SERAI ÉTERNELLEMENT RECONNAISSANT À monsieur Roger pour cela. Ça s'est passé au Forum de Montréal.

Monsieur Roger, par on ne sait toujours pas quel tour de magie ou pour quelle raison, a réussi à nous décrocher ce contrat fabuleux de jouer en première partie des *Beatles*. Je n'ai pas eu à lui dire que nous l'aurions fait pour rien, puisque c'était exactement ce que nous allions recevoir pour notre travail : rien.

Des artistes locaux ont été embauchés pour réchauffer la foule. C'était davantage pour meubler le temps, puisque les *Beatles* ne chantaient qu'une demi-heure environ et puis s'en allaient, et pour contenter les parents qui payaient les billets entre 4 \$ et 5,50 \$ et qui se plaindraient assurément du prix excessif pour trente minutes de spectacle. Avec la première partie, le concert allait durer presque une heure trente, de quoi faire taire les plus plaignards.

Pour notre part, nous commençons à nous spécialiser dans ces apparitions éclair, le temps de balancer nos quatre compositions, et bonsoir la visite, merci et à la prochaine.

Monsieur Roger nous a avertis qu'il n'était pas à la portée de tout groupe de pouvoir assumer une première partie comme celle-là compte tenu des circonstances. Comme *Les Copains* étaient déjà en tournée à cette période de l'année, il a pensé à nous, persuadé que nous serions libres.

L'Amour n'a pas pris racine dans le palmarès Dis-Q-Ton. Pour l'édition de septembre 1964, livrée à la fin du mois d'août, notre titre était disparu de la liste des vingt premières positions. Il croupissait en 26^e position, tout juste devant *Laisse-le donc*, des *Garçons de minuit*. Nous avons tous consciemment oublié le lien entre *L'Amour* et *Please, Please me*, qui avait été le premier numéro 1 des *Beatles*... Plus personne n'y a fait allusion.

Nous avons talonné monsieur Roger pour un nouveau contrat de disques, pour un album notamment, mais il nous a répondu qu'il verrait ça, en temps et lieu, à l'automne.

Il nous a déniché un contrat pour un mois, au Club Indien de l'Hôtel Huron,

dans une ville voisine, pour assurer la première partie de Robert Kirouac et de ses musiciens, du mardi au samedi, chaque soir à compter de 9 heures. Notre prestation devait durer une trentaine de minutes, puis Robert Kirouac et sa bande de quatre prenaient la relève musicale vers les 10 heures, jusqu'à la fin de la soirée.

Au début, à notre grande surprise, nous avons joué devant de bonnes foules. Celles-ci étaient constituées en très forte majorité d'adultes, des habitués de la place. Il ne s'agissait pas du public visé par nos chansons, le nôtre oscillant plutôt entre 10 et 16 ans. Mais monsieur Roger estimait que cet engagement nous procurerait une expérience utile de la scène, ce qui, pour reprendre son expression, nous manquait cruellement.

Cela s'est relativement bien passé, à une exception près : la police, un vendredi soir, a fait une descente au Club Indien pour mettre la main au collet des moins de 21 ans. Les policiers ont arrêté une vingtaine de jeunes... dont les quatre musiciens des *Tempêtes*. Pendant que Jacques Gagné s'assurait que personne ne volerait notre équipement, sur la scène, nous avons été conduits dans le panier à salade au poste de police. Nos parents sont venus nous cher-

cher un peu plus tard dans la soirée, davantage contrariés que furieux.

Le propriétaire a été mis à l'amende et notre contrat s'est terminé abruptement. L'expérience n'a pas été très enrichissante... Monsieur Roger, lorsqu'il a appris la nouvelle – le propriétaire a exigé qu'il paie l'amende pour nous quatre, car c'est sur sa recommandation qu'il avait embauché un orchestre composé de mineurs –, monsieur Roger, donc, a paru surpris de constater que nous étions si jeunes.

Il fallait oublier les clubs et les cabarets ; pour l'automne, il nous décrocherait des contrats pour des salles de danse, sans permis d'alcool.

Quand septembre est arrivé, avec la rentrée scolaire, mes parents ont insisté pour que mon frère et moi, nous nous inscrivions au collège. Sans vouloir nous décourager d'une possible carrière en musique, ils nous ont rappelé, sans rire, que les millions de dollars annoncés n'étaient pas encore tombés du ciel, pas plus que les légions d'admiratrices qui devaient embrasser les poignées de portes de notre maison parce que nos mains les avaient touchées.

Mes parents ont ajouté qu'il était possible pour nous de poursuivre des études tout en jouant de la musique, et que, de

toute façon, nos concerts se tenaient le soir ou les fins de semaine.

À aucun moment, ils n'ont donné de coup de poing sur la table de la cuisine pour imposer leurs vues... puisque nous étions dans le salon. Le bon sens parlait. Notre plan de nous consacrer totalement à la musique pour la prochaine année ne s'appuyait plus sur grand-chose. Je caressais cette folle idée que les *Beatles*, enchantés par notre performance, nous demanderaient de les accompagner dans leur tour du monde. Je m'étais bien gardé, cependant, d'en glisser un seul mot à mes parents, juste aux autres *Tempêtes*.

Nous avons opté pour un compromis. Nous allions nous inscrire au collège : Marc en musique, moi en journalisme. Cependant, si notre carrière progressait de façon spectaculaire, nous pouvions laisser l'école et tenter notre chance.

Parce que de la chance, c'était en plein ce dont on avait besoin. « Beaucoup, beaucoup, beaucoup de chance », a rappelé mon père.

Chapitre 21

JE N'AI JAMAIS EU DE BLONDE, EN FAIT DE VRAIE BLONDE, UNE FILLE AVEC QUI JE ME PROMÈNERAIS EN LUI TENANT LA MAIN OU à qui je donnerais des baisers pas juste sur les joues comme pour Martine Hébert. Elle m'avait dit qu'il était défendu de viser la bouche, parce qu'on aurait des bébés. J'avais juste neuf ans à l'époque.

À 14 ans, j'ai commencé à fréquenter Linda Beaudoin. Je la trouvais plutôt mignonne malgré ses cheveux roux bouclés. Après deux semaines, notre histoire d'amourlette était déjà terminée. Elle m'a annoncé qu'elle préférait les hommes plus matures et elle m'a abandonné comme une vieille chaussette pour Denis Poliquin, 15 ans. Je n'avais pas encore eu l'occasion de l'embrasser sur les lèvres. J'avais compris, entre elle et Martine Hébert, que les filles ne tombent pas enceintes après un bisou, fût-il administré sur la bouche, même avec la langue.

Quand l'aventure des *Tempêtes* a débuté, nous pensions, mon frère et moi, qu'il s'agirait là d'un bon moyen pour rencontrer des filles. Mais pas plus l'un que l'autre

nous n'avions pu atteindre notre but. La plupart des filles qui pouvaient s'intéresser à nous n'étaient âgées que de 12 ans !

Le 8 septembre, dans le tourbillon entourant notre concert avec les *Beatles* à Montréal, j'ai failli ne pas *la voir*.

Déjà, aux alentours du Forum, l'agitation régnait avec des hordes de filles criant leur amour pour leurs idoles : On veut les *Beatles* ! On veut les *Beatles* ! Tant pis pour la rentrée scolaire prévue aujourd'hui.

L'une des fans brandissait une banderole sur laquelle elle avait écrit *Beatles 4 Ever*. Celle-là, elle m'a laissé perplexe.

— Pourquoi *Beatles Quatre Ever*? ai-je demandé à la ronde.

— Parce qu'ils sont quatre, a suggéré François.

— Mais non ! a précisé Marc. Il faut la lire en anglais : *Beatles For Ever*. *Beatles* pour toujours, quoi !

La rue Sainte-Catherine était totalement bloquée par les fans. Sur la marquise du Forum, en grosses lettres noires, le spectacle des *Beatles* était annoncé pour huit heures p.m. En plus petites lettres, les mots suivants apparaissaient :

*Également en vedette : Les Frenchmen,
Les Exciters, Jackie De Shannon
et une surprise !*

— *Une surprise... ai-je bougonné. Nous sommes une surprise !*

— Toute une surprise ! Ce n'était pas plus long d'écrire *Les Tempêtes* ! C'est le même nombre de lettres que *une surprise*, a renchéri mon frère sur le même ton.

Au volant de sa camionnette, Jacques Gagné a eu toutes les difficultés du monde à trouver la bonne entrée pour les musiciens et leur équipement.

En ouvrant sa fenêtre, Jacques a demandé de l'aide à un petit groupe qui déambulait sur le trottoir. Ceux-ci, en majorité des gars, nous ont aimablement répondu. Quand ils ont appris que nous allions jouer en première partie des *Beatles*, ils se sont mis à nous injurier, maudissant l'impérialisme britannique et tous les pouilleux de la terre qui nous envahissaient avec leur musique satanique. L'un d'eux a déchiré devant nous la pochette de l'album *Meet the Beatles*, son voisin écrasant le microsillon avec un plaisir sadique.

— Sacrilège ! a hurlé Marc, que François et Paul ont dû retenir pour l'empêcher de sortir du véhicule et de s'en prendre à ces fanatiques.

Rapidement, la camionnette a été encerclée de manifestants qui se sont mis à la secouer violemment. Il n'en aurait pas fallu

beaucoup pour la renverser avec nous à l'intérieur, sans oublier nos instruments.

Marc a eu l'heureuse idée de sortir la tête par la fenêtre et de crier :

— *Yeah ! Yeah ! Yeah !*

Des filles l'ayant entendu se sont amenées en courant et en hurlant.

— *Les Beatles !*

Leur nombre a fait fuir les anti-*Beatles*, à notre grand soulagement.

Mais nous nous retrouvions avec un autre problème sur les bras : des fans déchaînés qui croyaient qu'on était *Les Beatles*.

Jacques Gagné a eu le réflexe de klaxonner trois longs coups, trois petits coups et trois longs coups encore.

— C'est un S.O.S., a expliqué cet ancien scout, toujours prêt.

Un policier, qui en connaissait un bout sur les signaux de détresse, est venu à notre secours et a demandé à Jacques d'arrêter de faire du bruit pour rien. S'adressant aux fans dans un mégaphone, il leur a ordonné de circuler.

— Vous voyez bien que ce ne sont pas les *Beatles*, leur a-t-il. Vous hurlez pour d'illustres inconnus.

Au débarcadère du Forum, un homme nous adressait de grands signes des bras.

— C'est par ici ! a-t-il crié.

En approchant, nous avons reconnu... monsieur Roger coiffé d'une perruque *Beatles* ! Le ridicule ne tue pas, heureusement. C'était bien la première fois qu'on ne voyait plus son crâne.

Pour que monsieur Roger se soit déplacé, il fallait des circonstances exceptionnelles, comme la présence des *Beatles* !

Jacques a reculé sa camionnette à l'endroit désiré.

— Ils ont failli nous mettre en pièces, a-t-il raconté en parlant du groupe de manifestants de retour sur le trottoir.

— Ah, ça nous aurait fait une belle publicité, a répondu monsieur Roger.

— Ça VOUS aurait fait une publicité, ai-je corrigé.

Il a éclaté de rire, ajustant ses faux cheveux comme on le ferait pour un chapeau. Il a sorti des enveloppes de la poche intérieure de son veston.

— Une fille m'a écrit. Elle avait appris que Georges avait mal à la gorge et que, si on lui enlevait les amygdales à Montréal, elle était intéressée à les avoir. Un garçon, lui, voulait acheter un gallon de l'eau du bain des *Beatles*. Tous des cinglés !

Jacques Gagné m'a murmuré à l'oreille :

— Une chance qu'il n'a pas reconnu mon écriture...

Un type est venu nous voir et nous a signalé qu'il fallait décharger rapidement l'équipement pour les premiers tests de son.

Surgis de nulle part, quatre hommes costauds se sont emparés de nos instruments, des amplis et de la batterie, sans trop de ménagement.

Tandis que notre attirail prenait la direction de la scène, monsieur Roger nous a annoncé que nous allions être conduits à notre loge par sa nièce, Michelle.

— J'espère qu'elle n'a pas besoin de porter une perruque *Beatles* pour avoir des cheveux sur la tête, m'a glissé Marc à l'oreille.

— C'est sûrement une petite grosse à lunettes, a ajouté François.

— Tenez, la voici, mon adorable nièce, Michelle, a clamé monsieur Roger, fier comme un paon.

Mon frère et François s'étaient royalement trompés...

Michelle était la plus belle fille que j'aie jamais vue de ma vie !



Michelle était âgée de 17 ans. Elle avait un petit nez retroussé, les yeux bleus, un

visage rond, des cheveux blonds qui lui tombaient sur les épaules. Mais surtout, elle avait un sourire parfait. Un vrai sourire *Pepsodent*, comme le disait la publicité d'une pâte dentifrice. C'était pour moi que ce visage magnifique s'illuminait en me tendant la main d'une douceur infinie, main que j'ai serrée longuement.

J'étais... troublé, incapable de prononcer un seul mot à l'exception de...

— 'Jour...

— Ça veut dire bonjour, a traduit mon frère qui s'est présenté à son tour, imité de Paul, François et Jacques.

— Michelle s'occupe de vous quatre aujourd'hui, a dit monsieur Roger. Moi, j'ai des choses plus importantes à faire. Elle a vos billets pour le spectacle des *Beatles*, alors ne la perdez pas de vue.

— C'est hors de question, ai-je assuré, mon regard soudé sur sa fine silhouette.

— Tant mieux, m'a-t-elle répondu, le rose teintant ses joues.

Nous sommes arrivés dans la loge, que l'on connaissait comme le vestiaire des visiteurs dans le Temple du Canadien. Un coin avait été réservé aux *Tempêtes*. Autour de nous, les autres artistes, qui assuraient la première partie, s'activaient, entourés de

leurs courtisans. Moi, je préférais, de loin, ma courtisane.

Michelle connaissait bien *Les Tempêtes*. Son oncle, monsieur Roger, lui avait donné nos deux 45 tours. Elle appréciait particulièrement *C'est quand je pense à toi*, sa balade préférée.

Je n'ai pas jugé bon de lui signaler que Marc avait écrit la chanson et que c'était lui qui la chantait... Je lui ai fait remarquer simplement que le choix n'était pas difficile à faire quand il n'y avait que quatre chansons.

Là-dessus, elle a répliqué que c'était la chanson qu'elle aimait le plus en français.

— Ouais, mais *Petite fille*, des *Copains*, nous a devancés dans le palmarès, ai-je fait valoir.

— Mais je ne suis pas une petite fille, Steve, m'a-t-elle dit.

À mon tour de rougir. La température a monté de plusieurs degrés dans la pièce. Pour impressionner Michelle, pendant qu'on se déguisait en *Tempêtes*, j'ai tenté de nouer ma cravate. Mais c'était peine perdue. J'en étais incapable. Malgré les cours de mon père, je restais un cas désespéré ! Mon frère Marc, d'ordinaire, se chargeait de cette tâche. Mais il était occupé à accorder ma guitare.

— Eh ! Je ne peux pas tout faire pour toi, m'a-t-il dit, concentré sur la corde de sol,

qui lui donnait du fil à retordre. Demande à Michelle.

Ouf ! Je n'ai pas eu à le faire puisqu'elle a devancé mes désirs. Elle a pris délicatement les deux bouts de la cravate qui pendait à mon cou.

— C'est moi qui noue les cravates de mon père depuis que j'ai 12 ans, m'a-t-elle expliqué.

Sans jeter un seul coup d'œil au mouvement de ses mains agiles qui se croisaient et se décroisaient sous mon menton, elle a plongé son regard dans le mien. Mon cœur battait tellement fort qu'on aurait dit la grosse caisse de François.

J'essayais de lui rendre son sourire naissant, mais mes muscles faciaux étaient si tendus que je ne devais produire qu'un ridicule rictus.

Et elle sentait si bon... Son haleine était d'une fraîcheur que l'on ne pouvait attribuer qu'à la *Juicy Fruit*, ma gomme à mâcher préférée !

Tous mes sens étaient en éveil. J'ai bien dit, tous mes sens... Comment demeurer indifférent à tant de charme ?

— Moi aussi, je n'y arrive pas, s'est plaint Jacques Gagné, devant le miroir, la cravate à la main.

— Donne-moi ça ! a ordonné mon frère Marc qui, ayant terminé d'accorder ma guitare, était surtout soucieux – et je lui en étais reconnaissant – de ne pas interrompre ce moment de bonheur.

— Mmmmerci, Michelle, lui ai-je dit.

Les mains sur mes épaules, elle a alors approché son beau visage du mien. Ça y est ! C'est LE moment ! Le grand baiser. J'ai fermé les yeux et j'ai tendu les lèvres. Sa joue s'est collée contre la mienne.

— Je serai dans la première rangée pour votre concert, m'a-t-elle glissé à l'oreille.

Pour quiconque regardait, et les autres se délectaient de mon embarras, la scène devait être plutôt cocasse. Même mon frère Marc ne pouvait cacher un sourire.

Michelle a salué tout le monde et a quitté la pièce. Je ne l'ai laissée des yeux qu'une fois la porte du vestiaire refermée derrière elle. Soudainement, je me suis rendu compte que je me trouvais au Forum de Montréal ! Nous allions donner un concert dans quelques minutes devant des milliers de personnes.

Mais je ne pouvais plus penser qu'à une seule d'entre elles !

Chapitre 22

JOHN, PAUL, GEORGES ET RINGO NE PARTAGEAIENT PAS LA MÊME LOGE QUE NOUS, ÉVIDEMMENT. MONSIEUR ROGER NOUS A avisés sévèrement qu'il était hors de question pour nous de les approcher avant ou pendant le spectacle.

Les *Beatles*, à ce que nous a raconté monsieur Roger, n'assistaient à aucun des concerts avant eux. Mais j'ai lu quelque part que l'un de leurs grands plaisirs était de se déguiser et de se fondre dans la foule pour regarder le spectacle. Peut-être le feraient-ils ce soir ? Et si Brian Epstein se joignait à eux ? On pouvait bien rêver encore un peu !

Si les *Beatles* étaient emprisonnés ainsi, littéralement, c'était pour leur sécurité, afin de les protéger de leurs nombreuses admiratrices et aussi de leurs détracteurs qui, s'ils n'étaient pas des milliers, pouvaient être dangereux. Des rumeurs de menaces de mort contre Ringo avaient circulé depuis notre arrivée. Un illuminé voulait faire un exemple de ce juif anglais. Mais Ringo n'était pas juif, seulement anglais. Les mesures de sécurité ont été doublées afin de prévenir

tout attentat contre l'un des musiciens les plus populaires de la planète.

J'ai frémi à la pensée qu'une telle tragédie puisse se produire à Montréal.

— Une belle publicité, répondrait certes monsieur Roger.

Une fois Michelle sortie du vestiaire, les trois autres membres des *Tempêtes* m'ont taquiné amicalement, même Paul, dont le regard était très bavard.

J'avais beau nier l'évidence devant eux, ma gêne me trahissait. Et la transpiration sous mes bras. Et la sueur sur mon front. Et la moiteur de mes mains. Dire que je n'ai pas encore joué une seule note de musique. Michelle m'a mis dans cet état-là !



Nous étions derrière la scène, prêts à bondir dès que notre nom serait annoncé.

— C'est plutôt tranquille jusqu'à maintenant, ai-je dit aux autres musiciens.

— C'est le calme avant *Les Tempêtes*, a remarqué François, l'œil espiègle.

— Je suis certain que tu attendais depuis longtemps pour pouvoir la glisser, celle-là, a noté mon frère avec un sourire.

Puis, les lumières du Forum de Montréal se sont éteintes, à 8 heures 30, engendrant du coup une clameur stridente. Nous avons tous sursauté. Les cris étaient d'une telle puissance sonore qu'ils auraient enterré le bruit d'un avion à réaction au décollage.

Le maître de cérémonie, Michel Desrochers, celui-là même qui a fait jouer notre chanson à la radio lors de notre dernier passage à Montréal pour *Jeunesse d'aujourd'hui*, s'est avancé sur la scène sous le faisceau lumineux d'un puissant projecteur. À peine plus âgé que nous, il a salué la foule en délire.

— Bonsoir les filles, salut les garçons, mesdames et messieurs. Bienvenue à ce spectacle mettant en vedette les *Beatles* ! a-t-il crié au micro.

Un barrage de cris suraigus a explosé dans le Forum.

— Mais pour commencer, je vous demande d'accueillir chaleureusement un groupe de chez nous, *Les Tempêtes* !

C'était à nous. J'en tremblais d'énervement. Mon frère Marc m'a poussé légèrement dans le dos. Trop tard pour reculer !

Grimpant sur la scène, nous avons été accueillis par des applaudissements polis et quelques cris, mais principalement par des exclamations de déception.

— On aime mieux les *Beatles* ! a crié une fille dans les premières rangées.

— Nous aussi ! lui a répondu Marc.

— Ce n'est pas le moment de s'attarder ici, ai-je dit aux autres. Allez ! 1-2-3-4 !

Avec toi, je peux rêver

Alors que Paul exécutait les premières mesures à la basse, j'ai cherché Michelle parmi les filles de la première rangée. Nerveux, je ne parvenais pas à la repérer. Peut-être n'a-t-elle pu trouver son siège ? À moins qu'elle n'ait été retardée à l'arrière par... Merde ! Je n'y avais pas pensé...

Aux plaisirs de la nuit

Avec toi, je peux rêver

Tous les jours de ma vie.

Et si Michelle avait un petit ami ? Et si je m'étais mépris sur ses intentions ? Elle a été gentille avec moi comme elle l'a été avec les autres, non ? Michelle occupait tellement mes pensées que je ne me rendais pas compte qu'au-delà des trois premières rangées de spectatrices, que l'on pouvait distinguer sous les aveuglantes lumières, il y avait des milliers de personnes dans le Forum.

Je devais me concentrer davantage. J'ai manqué l'accord de si bémol dans le couplet. Mais personne, dans la foule, n'y a prêté attention.

Avec toi terminée, nous avons enchaîné immédiatement avec L'Amour.

Marc s'est approché de moi et m'a crié à l'oreille :

— Amusons-nous pendant que ça passe ! On est au Forum après tout !

Il était capable de jouer le solo de guitare dans l'introduction de la chanson tout en me parlant. On n'était vraiment pas de la même classe.

Il faut vivre d'amour.

Il faut croire en l'amour.

Il faut s'aimer.

Nos harmonies vocales se mariaient bien. Tant pis. J'allais profiter du moment présent. J'ai esquissé un sourire à Marc, entre deux changements d'accords. J'étais content de vivre cette expérience avec lui. Il avait tellement travaillé. C'était lui, la vraie locomotive des *Tempêtes* !

D'un signe de tête, mon frère adoré m'a désigné quelqu'un qui venait de prendre place à l'avant. Michelle était là ! Je lui ai envoyé un bref salut de la main, en ratant l'accord de ré mineur dans le couplet.

Appuyée sur la barrière de sécurité, elle m'a souri à son tour et a frappé dans ses mains tout en se balançant les hanches au son de la musique. J'avais l'impression de ne chanter que pour elle. J'en ai oublié les

conseils élémentaires de monsieur Roger qui nous demandait de regarder partout dans le Forum.

En cet amour qui nous a réunis

Et c'est pourquoi je te dis

Ah, l'amour

Charmeuse et charmante, Michelle a cessé de frapper dans ses mains pour jouer délicatement avec une mèche de ses cheveux.

Monsieur Roger nous avait dit aussi de ne pas jaser entre les chansons, parce que les fans pourraient profiter de cette pause du *bruit* – c'est le mot qu'il a employé pour décrire notre musique – et crier leur amour des *Beatles*.

Après *L'Amour*, et notre petit salut d'usage, j'ai fait signe aux autres d'attendre et de se tenir prêts. Je me suis avancé près du micro.

— On veut les *Beatles* ! On veut les *Beatles* !

— Oui, oui ! Nous aussi, on veut les *Beatles*. Mais en attendant, j'aimerais dédier notre prochaine chanson à l'une de nos plus fidèles admiratrices, Michelle. *C'est quand je pense à toi...*

Un cri a retenti à l'avant : c'était le sien !

Nous avons commencé l'introduction. Je l'ai vue me dire merci, les mains jointes.

Et mon frère, mon cher frère, d'un signe de tête, m'a incité à prendre le micro pour la chanter. Ah, celui-là ! Qu'est-ce que je ferais s'il n'était pas là !

C'est quand je pense à toi

Que je compose mes plus belles chansons

Je n'avais jamais ressenti une telle sensation. J'étais euphorique et ça devait se sentir dans ma voix. Peu importe, je ne l'ai chantée que pour elle, avec la complicité des *Tempêtes*. Jacques Gagné, sur le côté de la scène, levait son pouce, en signe de victoire.

Dans les dernières mesures de la chanson, emporté par l'enthousiasme, envoûté par ce sentiment d'amour naissant, j'ai fait un clin d'œil à Michelle, tout en plaquant un accord de sol.

Marc a amorcé à la guitare notre dernière chanson, *Oh, rock and roll !*

Quand j'ai retrouvé mon micro pour chanter, Michelle avait disparu.

— Elle n'est sûrement pas loin ! a crié mon frère.

J'ai tourné la tête et Marc avait raison : elle était près de Jacques Gagné.

Au son de la musique, on se met à chanter.

On frappe dans nos mains et l'on tape du pied.

Encouragée par Jacques, Michelle a imité les paroles de la chanson. Et toujours

ce sourire impossible à oublier. Elle m'a envoyé un baiser soufflé. Je l'ai attrapé pour ne pas que mon frère le reçoive. Ce que l'on peut être idiot, parfois, quand on est amoureux.

Nos dernières notes ont été saluées par des cris, non pas d'excitation, mais d'espoir que les *Beatles* soient les prochains à monter sur scène, ce qui n'était pas encore le cas.

Mais ça demeurerait le dernier de mes soucis. Ce qui m'importait, c'était de retrouver Michelle.

Chapitre 23

UNE FOIS NOTRE NUMÉRO TERMINÉ, NOUS AVONS ÉTÉ ESCORTÉS JUSQU'À NOTRE LOGE PAR UN POLICIER, CE QUI ÉTAIT bien agréable, mais totalement inutile. Aucune fille ne s'était aventurée jusqu'à nous pour un autographe, encore moins pour nous arracher nos vêtements. La seule qui ait osé s'adresser à nous voulait savoir où se trouvaient les toilettes les plus près, parce que c'était plutôt urgent, merci !

Nous avons ainsi réintégré le vestiaire sans être inquiétés, croisant sur notre route *Les Frenchmen*, le prochain numéro annoncé par Michel Desrochers. Jacques Gagné était sans doute le plus excité de nous cinq. Il bondissait au lieu de marcher rapidement comme nous. Une fois dans notre loge, il nous a félicités avec de retentissantes claques dans le dos et sur les épaules.

— Vous rendez-vous compte de ce que vous venez d'accomplir ? a-t-il dit, les yeux écarquillés. Vous étiez la première partie des *Beatles* !

— On a fait la première partie des *Frenchmen*, ai-je corrigé.

Car on ne pouvait pas qualifier notre expérience de transcendante. Tout ce que nous avions réussi, c'était de tuer le temps pour 12 000 spectateurs, comme les autres qui nous suivraient, en attendant la venue des *Beatles*.

C'était pour ça que je partageais difficilement l'état d'excitation suprême de Jacques Gagné. N'importe qui aurait exécuté le même travail que nous. Peut-être que dans vingt, trente, quarante ans, je pourrai davantage comprendre la portée de tout cela. Mais, à ce moment-là, on aura sûrement oublié notre nom et celui des *Beatles*.

Et puis, ce n'était pas comme si on avait partagé la scène avec les *Beatles*, comme si on les avait côtoyés toute la soirée. Et puis... Et puis... Et puis, Michelle n'était pas là.

La porte s'est ouverte et *elle* est apparue, portant des boîtes de nourriture du restaurant ainsi qu'un carton de six petites bouteilles de Coca-Cola.

— Voilà le repas bien mérité des *Tempêtes* ! J'espère que vous aimez le poulet !

— Peu importe, pourvu que ça se mange, a dit François.

— Et que c'est monsieur Roger qui paie ! a ajouté Marc.

— Hum..., a dit Michelle. Je ne parierais pas trop là-dessus, connaissant mon oncle.

— Bientôt, il faudra payer pour jouer, ai-je dit en dévorant une cuisse.

J'ai compris à quel point j'étais affamé. La tension nerveuse d'avant le concert et la rencontre avec Michelle avaient monopolisé toutes mes fonctions vitales. Avec le spectacle derrière nous, et Michelle devant moi, j'étais revenu dans le monde merveilleux de la vie normale.

— Merci pour la chanson, m'a-t-elle murmuré, partageant une salade avec nous.

Nous étions assis autour d'une même table. Nos genoux se touchaient. Quelle sensation extraordinaire !

— Dépêchons-nous ! Sinon, on va manquer les *Beatles*, a lancé Jacques Gagné en désignant l'horloge.

— Une fois le spectacle des *Beatles* terminé, vous devez absolument revenir au vestiaire, a averti Michelle, sans donner d'explications supplémentaires.

Nous avons quitté le vestiaire à la file indienne. Jacques a ouvert la route. Il savait où se trouvaient nos sièges, à mi-chemin dans les gradins, du côté gauche.

Michelle marchait derrière moi.

— Il faudra faire attention pour ne pas se perdre de vue, lui ai-je dit.

Elle m'a pris la main.

— Comme ça, ça ne risque pas d'arriver, m'a-t-elle dit, les yeux dans les miens.

Nous restions là, plantés dans l'allée. Mon frère Marc m'a tapé doucement sur l'épaule.

— Hé, Roméo, ça commence dans deux minutes !

Sans permettre à nos mains de se laisser, nous avons grimpé les escaliers menant à nos places. Nous avons les six sièges consécutifs dans la même rangée. Les quatre sièges du centre étaient déjà occupés par Paul, François, Marc et Jacques, ce qui signifiait que Michelle et moi aurions été aux extrémités, séparés...

J'ai demandé à Jacques de bien vouloir prendre le siège du fond, merci beaucoup et je te revaudrai ça, c'est sûr !

À peine assis, les lumières se sont éteintes – il est plus de dix heures – et les cris se sont élevés dans le Forum. Ils ont redoublé lorsque quelqu'un s'est avancé sur la scène, mais ce n'était pas les *Beatles*. L'homme apportait les deux guitares de John et de George et la basse de Paul. Il a déposé les instruments aux endroits appropriés puis s'est retiré par la droite de la scène.

Le maître de cérémonie Michel Desrochers s'est alors approché du micro :

— Mesdames, messieurs...

C'est tout ce que l'on a entendu. Les hurlements couvraient sa voix. Sa main droite a pointé le rideau derrière la scène qui, au bout de quelques secondes, s'est ouvert. Et les quatre garçons dans le vent sont arrivés, saluant les fans devenus hystériques. J'en ai frissonné d'excitation.

Tandis que Ringo s'installait à sa batterie, John, Paul et George branchaient leurs instruments. L'heure B. sonnait. Paul s'est approché du micro :

— *We will sing a song. The song we will sing is Twist and Shout !*

Les premières notes ont été noyées dans le vacarme produit par la foule. Les *Beatles* pouvaient-ils s'entendre jouer ? J'avais des doutes. De toute façon, le public était venu pour voir davantage que pour écouter.

Marc avait apporté ses jumelles. Dans les premières rangées régnait une folie furieuse. Les policiers, absents de l'avant de la scène pour notre performance, étaient débordés au-delà de la barrière de sécurité. Les filles ne faisaient pas que crier : les yeux exorbités, elles pleuraient à chaudes larmes, elles s'arrachaient les cheveux, elles s'extasiaient.

En un sens, c'était amusant à voir parce que certains des policiers, tout en voulant retenir l'ardeur des fans, tentaient de se boucher les oreilles, tant à cause des cris que de la musique.

Marc a passé les jumelles à notre Paul et lui a crié :

— Regarde devant la scène ! Une de tes fans !

Une fille montrait au-dessus de sa tête une banderole sur laquelle elle avait écrit en lettres rouges : *I Love You Paul* ! En désignant notre ami, j'ai crié :

— Il est ici, Paul ! Il est ici !

Et Paul, les yeux toujours rivés sur les jumelles, avec un large sourire, saluait de la main cette fille qui ne devait même pas soupçonner son existence.

François a remarqué que les cymbales de Ringo ne se trouvaient pas à leur position habituelle. Il a aussi signalé que le batteur jouait plus penché que d'ordinaire. Marc a désigné un homme au physique imposant assis près de la scène.

— Un garde du corps ? a-t-il cru.

— Si un fou tire sur Ringo, il va sûrement se lever pour arrêter la balle, lui ai-je indiqué à la blague.

En raison du bruit assourdissant de la foule surexcitée, on entendait à peine les

chansons. Dès que l'un de nous six en reconnaissait une, il la signalait aux autres.

Jacques Gagné les a notées dans son calepin.

Twist and Shout, All my loving, She loves you, Boys, Things we said today, Roll over Beethoven, You can't do that, A Hard day's night, If I fell et Long Tall Sally.

Jacques a demandé les jumelles à son tour. Quelque chose avait attiré son regard parmi la foule. Il en bafouillait de surprise.

— Hé ! Y'a... Y'a... Y'a une fille qui se déshabille ! Au centre, sur la patinoire !

François a voulu lui arracher les jumelles, mais Jacques a tenu bon et il a poursuivi sa description.

— Elle vient d'enlever sa blouse ! Hou ! Hou ! Il y a un jeune garçon à ses côtés, qui ne regarde plus les *Beatles* !

D'où nous étions, sans les jumelles, on ne pouvait qu'imaginer ce qui se passait, tellement nous étions éloignés. Avec Michelle à mes côtés, j'ai fait mine de me concentrer sur le spectacle des *Beatles*.

— Elle agit sûrement ainsi parce qu'il fait chaud dans l'aréna, lui ai-je dit.

Mais mon ouïe demeurait monopolisée par la voix de Jacques Gagné.

— Oh, elle est bien tournée, celle-là. Hé, les gars. Elle a enlevé sa jupe ! Elle a enlevé

sa jupe ! Tenez-vous bien, elle s'apprête à retirer son soutien-gorge ! Vas-y, ma chérie... Et...

Nous étions suspendus à ses lèvres quand Jacques a rabattu ses jumelles, avec une moue de déception.

— Un gardien l'a empêchée de continuer et l'a emmenée à l'arrière.

Il n'y a pratiquement pas eu de moment d'accalmie. Il suffisait à George de bouger les jambes ou à John de grimacer pour que renaissent les cris.

Puis, aussi abruptement qu'ils avaient commencé, les *Beatles* ont quitté la scène, non sans avoir exécuté le salut que nous connaissions bien. Il n'y aurait pas de rappel.

Les lumières se sont rallumées dans le Forum avec l'espoir de calmer un peu les fans. Pour la première fois, nous pouvions mesurer l'importance de la foule. Nous en avions le souffle coupé. Quoi ? Nous avions joué devant tout ce monde-là ?

Débordés par la tâche, les policiers n'en avaient pas terminé avec les fans, dont certaines, excitées, étaient montées sur la scène pour embrasser le plancher que leurs idoles avaient foulé.

— On se grouille ! a dit Jacques Gagné. Il faut retourner au vestiaire, notre soirée n'est pas terminée.

Chapitre 24

JE ME SENTAIS COMME UN SAUMON QUI DOIT NAGER À CONTRE-COURANT. NOUS FENDIONS PÉNIBLEMENT LA FOULE QUI, COMPACTE, circulait dans les allées du Forum de Montréal pour sortir. De notre côté, nous devions réintégrer notre loge à la demande de monsieur Roger, sans savoir pourquoi. Pas une seule fois, dans cette masse de monde, quelqu'un a crié : *Les Tempêtes* !

C'était désolant ! À croire que personne ne nous connaissait ou ne nous reconnaissait.

J'ai senti la douce main de Michelle se glisser dans la mienne, comme pour me rappeler qu'elle était là... et pour que l'on ne s'éloigne pas trop l'un de l'autre. Jacques Gagné, notre saumon de tête, essayait d'ouvrir la voie contre vents et marées.

Nos oreilles ont continué de bourdonner en raison du bruit de la foule et de la musique des *Beatles*. Nous en aurions sûrement encore pour quelques heures à être incommodés de la sorte.

Un attroupement s'est formé devant nous.

— Cette gomme a été mâchée par Paul pendant le concert ! a crié l'homme, montrant l'objet rose à la petite foule de fans hurlants. Vous pouvez apercevoir ici, bien en évidence, la marque laissée par sa canine. La canine d'un Beatle, mesdames, messieurs ! Qui m'en donne 2 \$?

Au bout d'un interminable dix minutes, qui nous a laissés en sueur, nous avons atteint notre destination.

Des policiers nous ont barré la route pour interdire l'accès au vestiaire.

— On est des musiciens, a plaidé Jacques Gagné, sans rappeler que le *on* exclut la personne qui parle.

— C'est ça, et moi, je suis la reine d'Angleterre. Circulez ! a répondu durement un policier, en agitant un pouce recouvert d'un pansement.

Et comme nos yeux ne pouvaient quitter ce doigt blessé, il s'est emporté :

— J'ai été mordu au pouce par une folle qui voulait voir ses *Beatles* ! Allez ! Poussez-vous !

— Mais on a joué tout à l'heure sur la scène, avant les *Beatles* ! avons-nous protesté d'une même voix, notre *on* étant inclusif.

— Pas tous en même temps ! a ordonné le policier.

De son redoutable gourdin, il a désigné notre bassiste Paul.

— Toi, le bavard aux cheveux longs. Je peux détecter les grandes gueules dans ton genre à cent milles à la ronde. Explique-moi ce que vous voulez faire ! Rencontrer les *Beatles* ? Vous voulez embrasser la poignée de porte de leur vestiaire ? Hé ! je ne suis pas né de la dernière pluie.

Paul nous a consultés du regard et a haussé les épaules en guise de réponse.

— C'est bien ce que je croyais, a clamé le policier. Allez donc acheter une cannette d'air respiré par les *Beatles*, ça vous calmera...

Au même moment, monsieur Roger s'est interposé. Il n'avait plus sa perruque. Une fille la lui avait volée pendant qu'il regardait ailleurs.

— Mais où étiez-vous ? On vous attend depuis vingt minutes ! Qu'est-ce qui vous a mis en retard ?

— C'est la reine Élisabeth ! ai-je répondu en saluant sa majesté le policier.

Celui-ci nous a laissés passer sans abandonner pour autant son air méprisant.

— Bande de pouilleux, a-t-il marmonné.

Le visage de monsieur Roger s'est illuminé lorsqu'il a aperçu sa nièce.

— Ah, tu étais là, trésor ! As-tu aimé le spectacle ?

— Oui, mon oncle. *Les Tempêtes* étaient formidables !

— Non, Michelle. Je te parle du *vrai* spectacle, celui des *Beatles* !

Son regard est devenu soupçonneux lorsqu'il a surpris nos mains toujours enlacées. Instinctivement, j'ai voulu relâcher celle de Michelle, mais elle a serré la mienne avec encore plus de fermeté. Je lui ai souri avec bienveillance.

— Merci quand même ! a bougonné mon frère, insulté par la remarque de mon oncle Roger.

— Ne le prenez pas personnel, les garçons. Je dois d'ailleurs vous parler à ce sujet. J'ai remarqué certains détails...

Le reste s'est perdu dans le brouhaha de gens massés dans le couloir menant au vestiaire. Toutefois, monsieur Roger nous a entraînés plus loin, vers une autre porte, gardée par un seul policier.

— Ce n'est pas notre vestiaire, a signalé Jacques Gagné.

— Je sais, a répondu monsieur Roger. Mes amis ont besoin de votre aide.

Avant de pouvoir comprendre de quels amis il s'agissait, monsieur Roger a ouvert la porte sur... John, Paul, George et Ringo !

Paralysés.

Nous étions figés sur place, les yeux écarquillés, la bouche ouverte, incapables de produire le moindre son.

Ces quatre musiciens populaires que nous adorions, et que nous imitions même, que nous avions applaudis à tout rompre, il y a de ça quelques minutes à peine, les idoles de millions de jeunes à travers le monde se trouvaient à quelques pieds de nous, l'air décontracté. Ils semblaient discuter avec un autre type, qui devait être la version anglaise de notre Jacques Gagné.

Monsieur Roger nous a poussés à l'intérieur.

— Vous allez attirer l'attention si vous restez plantés là.

J'en ai oublié presque la présence de Michelle à mes côtés. Monsieur Roger a fait les présentations d'usage, en anglais.

— Il faut leur pardonner, ils sont nerveux, a expliqué monsieur Roger aux *Beatles*.

— Est-ce que vous leur donnez votre autographe ? a murmuré Jacques Gagné à mon oreille.

— Seulement s'ils insistent..., suis-je parvenu à répondre.

Puis monsieur Roger s'est adressé à nous en français :

— Quelqu'un, parmi vous, comprend-il l'anglais ? Il pourrait faire l'interprète pour les autres.

Paul Thérout a levé la main.

Tel un automate, je me suis avancé vers John. Je lui ai tendu la main et ce que je lui ai dit demeurera un des grands moments de gêne de ma vie.

— *My name is John. John is a boy, Mary is a girl...*

Arrêtez-moi quelqu'un, je vous en prie ! Mais non, j'ai continué de plus belle, comme un parfait crétin.

— *She goes to school by bus...*

Alors que j'avais mille et une choses à lui dire, j'ai récité à John Lennon la seule phrase complète en anglais que je connaissais. Je voudrais m'enfoncer dans le plancher quand j'y pense.

John m'a rendu ma poignée de main, plus amusé qu'inquiet par mon attitude. Avec un petit sourire, il m'a dit en français :

— La plume du chapeau de ma tante est pointue...

Et autour de moi ont résonné des éclats de rire. La glace était brisée. Mes épaules ont été libérées d'une tonne de pression. J'ai repris le contrôle des muscles de mon corps et surtout de ce que j'allais dire.

— Désolé... Euh, *sorry* ! ai-je dit, me cachant le visage dans les mains.

Mon frère Steve, impressionné mais non intimidé, s'est dirigé vers George. Notre bassiste Paul est allé rencontrer son vis-à-vis des *Beatles*. François le batteur a discuté, pour sa part, avec Ringo. Jacques Gagné, lui, a baragouiné des salutations à Neil, un grand type d'apparence très calme, qui est le *road manager* des *Beatles*.

Monsieur Roger, désireux que sa nièce ne soit pas mise de côté, l'a présentée aux visiteurs. C'est Paul McCartney qui semblait le plus sensible à son charme. Je le comprenais. Comment résister ? Il lui a pris la main et a déposé un bisou sur sa joue. Hé ! Il aurait pu faire un petit effort... Hum, je devenais jaloux !

Je me suis approché et je lui ai dit en la désignant :

— C'est Michelle, MA belle...

Son sourire radieux m'a confirmé qu'elle était parfaitement d'accord.

— *What did you say ? What did you say ?* a demandé Paul.

— Euh... Michelle, ma belle, lui ai-je répondu.

Me tournant vers elle, j'ai rajouté :

— Michelle, ma belle, sont des mots qui vont très bien ensemble...

— Très bien ensemble, a répété McCartney. Neil ! Neil ! *Get a pencil and a paper !*

Comme s'il avait prévu le coup, Neil lui a remis un crayon et une feuille et le *Beatle* bassiste a écrit les premiers mots de l'ébauche d'une nouvelle chanson. La scène n'a pas échappé à mon frère Marc.

— En voilà un qui a été plus vite que toi cette fois-ci, lui ai-je dit.

Satisfait, McCartney a plié la feuille et l'a donnée au grand Neil.

— *Keep that in your pocket !* lui a-t-il demandé.

— *O.K., lads. It's time to go !* a crié Neil à la ronde. *Quick ! Move it !*

Sans plus attendre, les *Beatles* ont enfilé de longs manteaux et des casquettes de policiers.

— Une photo avant de partir ! a supplié Jacques Gagné. *Euh, can I take a picture, please ?*

Rapidement, nous nous sommes retrouvés bras dessus, bras dessous avec nos idoles, prêts à poser pour la postérité.

— Ne nous coupe pas la tête ! lui ai-je demandé.

— *Hurry up !* lui a dit Neil, qui jetait des regards répétés sur sa montre.

— *Nickels !* a dit Paul au moment de la photo.

— *Cheese !* ont dit *Les Tempêtes*.

Le crépitement du flash a donné le signal du départ des *Beatles*. Il m'a semblé que l'objectif de la caméra de Jacques était plutôt bas...

— *Where are you going ?* a demandé Marc à George.

— *Jacksonville, Florida*, a répondu l'autre.
To meet Dora...

Les *Beatles*, selon ce qu'on a découvert plus tard, devaient demeurer au moins une nuit à Montréal. Mais, dans la journée, ils ont appris la nouvelle des menaces de mort pesant sur Ringo. Ils ont décidé de quitter la ville une fois le concert terminé.

Dora, ce n'était pas une fille, mais le nom de l'ouragan qui dévastait la Floride.

— Emmenez-moi dans vos *luggages !* a demandé Jacques, ce qui a fait sourire Ringo.

Même pas le temps de leur demander s'ils ont assisté à notre spectacle ou de se dire au revoir et à la prochaine, *it's been nice meeting you* ou quelque chose du genre. Dommage, parce que McCartney vient de comprendre que l'autre Paul est muet.

— *Thank you, guys !* ont dit John, Paul et George. *And good luck !* ajouta Ringo

Un bref salut de la main et ils avaient quitté la pièce par la porte arrière. Pourquoi nous ont-ils souhaité bonne chance ?

Monsieur Roger nous a ordonné d'enfiler à notre tour de longs manteaux et des chapeaux de policiers.

— Eh ! On ressemble aux *Beatles* ! a remarqué François, ravi.

— C'est exactement ça, les garçons ! a répondu monsieur Roger.

Pour permettre aux *Beatles* de sortir du Forum sans trop de casse, nous allions jouer les appâts et créer une diversion. Les fans n'y verraient que du feu, paraît-il. Pendant ce temps-là, alors que nous tenterions d'échapper à la foule hystérique et dangereuse, les *Beatles* en profiteraient pour filer à l'anglaise... C'était là la mission que nous confiait monsieur Roger.

— C'est pour ça que vous avez été choisis, parce que vous leur ressemblez physiquement, a-t-il dit. Et avec ces folles fureieuses, je ne voulais pas courir le risque que *Les Copains* soient blessés.

— C'est gentil de nous l'avoir dit, a lancé durement mon frère Marc.

— Qu'est-ce que ça aurait changé ? Vous auriez refusé de faire la première partie ?

— Oui, mais Ringo a été menacé de mort. Quelqu'un pourrait le tuer à la sortie, a murmuré François, la voix blanche. Et là, c'est moi... Ringo !

— Vous voyez à quel point vous êtes utiles pour le monde de la musique ? Grâce à vous, cela n'arrivera pas à Montréal.

Monsieur Roger, qui a pratiquement toujours le dernier mot dans cette histoire, nous a ouvert la porte, celle par laquelle on est venus. Cette fois-ci, un cordon de policiers nous attendait. Déjà, des cris parvenaient à nos oreilles.

— Surtout, ne regardez pas les fans ! Saluez de la main, ça suffira, a recommandé monsieur Roger. Fixez le plancher, baissez la tête, si c'est possible.

D'un air solennel, j'ai levé le bras pour le saluer :

— *Ave Roger, morituri te salutant.* (Ceux qui vont mourir te saluent.)

J'ai adressé un dernier regard à Michelle.

— Je n'ai pas ton numéro de téléphone...

— Appelle mon oncle, il l'a...

Elle a déposé un baiser sur mes lèvres. Si je perds la vie aujourd'hui, je mourrai heureux. Le croque-mort devra travailler fort pour retirer ce sourire de mon visage.

Avec cette sordide impression de plonger dans une mer démontée par un ouragan, nous avons surgi du vestiaire.

— Les *Beatles* !!!

Comme un frêle esquif, soumis à la furie de vagues déchaînées, nous avons vécu pendant de longues minutes en plein cœur de la *Beatlemania*. Une trentaine de policiers tentaient de nous protéger des fans, des filles surtout, qui criaient – elles crient tout le temps. Les mains tendues, elles voulaient nous toucher, s’agripper à nos manteaux et à nos cheveux. François a eu la joue égratignée. Paul, ce pauvre Paul, a été saisi à deux bras par une fan qui l’étouffait littéralement de bonheur. Un policier a éprouvé toutes les difficultés du monde à briser l’étreinte.

Au bout d’une éternité, les policiers nous ont poussés à l’intérieur d’une limousine noire, aux vitres teintées, stationnée près de la porte de service. Elle était déjà entourée de centaines de fans. C’était dément.

Assis sur les vastes banquettes, nous regardions avec un mélange de peur et d’excitation toutes ces filles qui hurlaient, qui frappaient sur le véhicule ou, pire, qui l’embrassaient !

L’une d’elles nous a dévoilé sa poitrine nue qu’elle a appuyée sur la vitre teintée. Haletant, nous ne pouvions détacher nos regards de cette généreuse contribution à notre bonheur.

— Prends une photo, Jacques ! a fini par dire Marc.

Nous nous sommes rendu compte à ce moment-là que nous avions perdu Jacques dans la mêlée.

François a saisi l'occasion sur le vif. Il a tiré de la poche de son veston un crayon feutre noir et a écrit rapidement son nom sur la vitre où se pressait le sein gauche de cette fan des *Beatles*.

— Je ne passerai jamais aussi près de réaliser mon rêve, a dit notre Ringo. Comment on dit sein en anglais ?

— C'est... *poatryne*, je crois, ai-je répondu.

Un rire nerveux s'est emparé de nous.

François a désigné sa signature et, les yeux brillants, nous a dit :

— Les gars... Il reste de la place pour écrire vos noms.

— Et nos adresses, a renchéri Marc.

Notre limousine a démarré très lentement pour n'écraser personne. Tout près, une légion d'ambulanciers s'affairaient auprès de filles évanouies, leur faisant respirer des sels pour les réanimer, en transportant d'autres sur des brancards vers les ambulances pour les conduire à l'hôpital.

Des policiers venus en renfort ont éloigné les jeunes et ont permis ainsi à la limo

de se libérer de tous ces bras, ces jambes et ces seins...

Derrière la voiture, des adolescentes récalcitrantes couraient dans l'espoir fou de nous rattraper.

Et dire que les *Beatles* devaient vivre ça au quotidien...

Quelle belle vie !

Chapitre 25

LES LENDEMAINS DU 8 SEPTEMBRE 1964 ONT DÉCHANTÉ, UNE EXPRESSION TRÈS APPROPRIÉE POUR UN MUSICIEN SUR LE DÉCLIN.

Il n'y a pas eu de suite à notre spectacle au Forum de Montréal, en première partie des *Beatles*, à l'exception d'un incessant bourdonnement d'oreilles qui a duré deux jours. Dans les journaux du 9 septembre, il n'était question que des Beatles, des évanouissements, de l'hystérie. Pas une seule photo, pas une seule ligne sur la *surprise* de la soirée. Nous n'avions été que des fantômes.

Dans le journal des adolescents *François*, on a parlé de nous, mais sans nous nommer :

« ... un groupe de musiciens et chanteurs ; une batterie, deux guitares, une basse, deux micros. Numéro court. Applaudi. »

Le journaliste a enchaîné avec le numéro suivant, *Les Frenchmen*.

« Cette fois, l'assistance suit le rythme de la musique, entre dans le jeu... »

Cette fois...

Ce constat n'avait rien de réjouissant.

Dans la même semaine, nous avons reçu par la poste le chèque pour les ventes de notre deuxième 45 tours, *L'Amour*, écoulé à 17 000 exemplaires, soit environ 8 000 de moins que notre essai initial, *Avec toi*. Le chèque ne dépassait même pas les 900 \$, à se partager en cinq. Une fois les dépenses et l'emprunt remboursé – parce qu'il fallait bien s'y mettre un jour –, il ne restait que des miettes.

Enfin, le coup fatal est venu d'en haut. Monsieur Roger nous a convoqués à son bureau pour discuter de l'avenir du groupe et des améliorations à apporter. Cette rencontre allait être déterminante pour nous quatre. Peut-être lui avait-on fait des offres pour accompagner les *Beatles* et ouvrir les spectacles lorsqu'ils se produiraient en terres francophones ? Et s'il avait reçu des commandes à l'avance pour notre troisième 45 tours ? À moins qu'il n'ait accepté l'idée d'un premier album.

J'ai eu tort sur toute la ligne. J'ai eu droit au pot, sans les fleurs ! En un mot, monsieur Roger a démasqué l'imposteur que j'étais. Ça devait arriver tôt ou tard.

Monsieur Roger nous a fait asseoir autour d'une table, à ce même bureau où, cinq mois plus tôt, nous signions notre premier contrat de disques.

Je lui ai fait la remarque que nos disques n'étaient pas dans des cadres, sur son mur, comme celui des *Copains*.

— S'il fallait que j'accroche tous les disques produits par mon étiquette Suzor, je devrais en placer au plafond. Je mets à la vue seulement ceux qui ont atteint le sommet du palmarès. Moins que ça, un Top 10, par exemple, c'est juste un petit succès sympathique ou un coup de chance.

Le ton était lancé. Grillant son éternel cigare, malgré une respiration pour le moins difficile, monsieur Roger, fidèle à lui-même, a donné son opinion, sans enfiler de gants blancs, sur *Les Tempêtes*.

— Soyons honnêtes pour une fois et regardons les choses bien en face. Vous êtes un bon petit groupe, mignon, comme des dizaines d'autres au Québec. Vous n'êtes pas dans la même ligue que *Les Copains*. Vous n'avez pas de gadget pour vous distinguer, pas de cheveux roses ou d'habits extravagants, pas même de petits pas de danse terminés par un saut...

Mon frère se tortillait de mécontentement sur sa chaise.

— Mais ne prenez pas ça trop personnel. Si je vous dis vos quatre vérités, c'est uniquement pour le bien du groupe.

— C'est gentil de montrer tant de com-

passion à notre égard, lui ai-je répliqué sèchement, en soutenant son regard.

Il a consulté ses notes et a poursuivi en désignant François.

— J’aime ta façon de jouer à la batterie. Tu tiens le rythme, sans accélérer, ce qui est déjà pas mal pour un batteur de ta catégorie.

— Merci, a bafouillé François, sans trop savoir de quelle catégorie il faisait partie.

À Paul, il a vanté la présence effacée, mais efficace sur scène.

— Les filles aiment ça les garçons ténébreux, discrets, qui préfèrent laisser parler leur instrument.

En guise de réponse, Paul a incliné la tête.

De mon frère Marc, il a rappelé qu’il était la tête musicale du groupe.

— On te sent en contrôle, à la guitare. Tu es comme le chef d’orchestre des euh...

Il a dû regarder ses notes pour se souvenir du nom du groupe !

— Des *Tempêtes*, a-t-il repris. Tu as une belle voix. J’aime quand tu chantes « *C’est quand tu penses à moi* »... Et je ne serais pas surpris d’apprendre que c’est toi qui as écrit les chansons du groupe.

— Moi et mon frère, a corrigé Marc, sans sourire.

— Ah oui... Ton frère.

Il aurait pu tout aussi bien dire *l'autre* que son visage n'en aurait été pas plus expressif.

Monsieur Roger a soupiré et a ouvert le feu.

— Ouais... Steve, tu seras d'accord avec moi... Euh, Steve, c'est bien ton nom ?

— Oui, je suis d'accord : Steve, c'est mon nom.

— Mon ami Steve... Je sais que tu sais que je sais... que ton jeu de guitare rythmique est pour le moins défaillant. Et je ne parle pas de ta voix... Si au moins tu étais beau comme Bruce des *Sultans*, ça pourrait être à l'avantage du groupe, mais on ne peut pas dire que tu aies été gâté par la nature.

— Vous ne vous êtes sûrement pas regardé pour dire ça, a murmuré mon frère.

Monsieur Roger n'en a pas été décontenancé pour autant.

— C'est vrai, mais vous ne me voyez pas non plus sur une scène !

Il a pointé Paul de son cigare.

— Je pense que vous devriez donner plus de chansons à votre bassiste. Paul McCartney chante la moitié des pièces des *Beatles*. Votre Paul à vous devrait faire de même.

Et il a affirmé ça le plus sérieusement du monde. Tout comme Paul, nous sommes demeurés muets devant ses propos hallucinants. Monsieur Roger n'en avait pas pour autant terminé avec moi.

— Pour le bien du groupe, tu devrais suivre des cours de chant et de guitare. Pour ce qui est de ton visage, je ne connais pas malheureusement de cours qui pourrait l'améliorer... Mais en travaillant très, très fort... qui sait ce qui pourrait arriver ? Le vilain petit canard pourrait devenir un cygne magnifique. Dans le cas contraire, ce ne serait pas un désastre si tu ne faisais pas carrière dans le domaine. En fait, ça en serait un si tu persévérais, Steve... Tes notes sont sûrement meilleures à l'école, dans un cahier, que sur une guitare devant des gens. Ce n'est pas facile pour moi de te dire tout ça. Je me sens comme un père qui doit briser le rêve de son fils.

Je cherchais une réplique intelligente à lui balancer à la figure, mais rien ne venait dans ma petite tête. Et j'ai compris pourquoi je ne pouvais trouver aucun argument valable pour le contredire.

— Vous avez raison, monsieur Roger, lui ai-je dit d'une voix tremblante, à la stupéfaction des trois autres *Tempêtes*.

J'ai beau reconnaître mes défauts musi-

caux et vocaux, ce n'est pas de gaieté de cœur que j'ai reçu ses commentaires. Mon orgueil venait d'en prendre un sale coup.

— J'ai toujours raison, a-t-il dit, tout de même visiblement surpris de ma réaction.

Il devait s'attendre à une confrontation sur chaque point. Mais c'était inutile. Il n'y aurait pas d'affrontement. Que riposter à la vérité ? J'étais nul comme guitariste et je n'étais qu'un minable chanteur. J'étais le boulet du groupe, le maillon faible de la chaîne. *Les Tempêtes* pouvaient arriver à quelque chose sans moi pour les ralentir.

— Et je suppose que Steve devrait vous remercier, monsieur Roger, a ironisé mon frère Marc, troublé. Vous avez du toupet !

— Du culot, plutôt, crâne monsieur Roger. Ce ne sera pas nécessaire de me témoigner votre reconnaissance, les garçons. Je préfère que ces choses-là soient révélées entre nous, plutôt qu'écrites par un journaliste ou un critique et qu'elles soient lues par tout le monde. Ça, ça, c'est plus dur à avaler. Steve, ici, est une cible idéale.

— Mais on devait être les prochains *Beatles* du Québec, a plaidé Marc.

— Contentez-vous d'être *Les Tempêtes*... un bon petit orchestre de salle de danse, a répondu d'une voix douce monsieur Roger. C'est davantage à votre portée pour l'ins-

tant. Des *Beatles* au Québec, j'ai bien l'impression que je ne verrai pas ça de mon vivant. Beau Dommage...

— Je suis un *Beatle* raté, ai-je dit à mon frère avec un faible sourire.

— *Les Tempêtes* ne sont pas morts pour autant, a enchaîné monsieur Roger sans perdre une seconde. Mon neveu est âgé de 17 ans et il joue de la guitare, il chante très bien et il est beau gosse. Il cherche présentement un groupe pour se mettre en valeur. L'émission *Bonsoir Copains* organise un *super-jamboree* d'orchestres au Centre civique de Drummondville, la semaine prochaine. C'est pour remplacer *Les Hou-Lops* ou *Les Têtes Blanches*, si vous préférez. Ils sont trop occupés pour continuer à jouer à l'émission. Ça vous ferait une belle vitrine, ça, *Bonsoir Copains*, tous les vendredis soir, même si vous ne recevez pas de salaire...

François s'est levé de sa chaise.

— C'est terminé, monsieur Roger. Merci de vos bons services.

Il a tourné les talons et a quitté la pièce.

— *Les Tempêtes* sans Steve, ce n'est plus un groupe. C'est comme les *Beatles* sans John, lui a dit Marc, en se levant promptement, imité par Paul.

Celui-ci, avec le doigté qu'on lui connaît, a dit tout haut ce que tout le monde pensait tout bas : il a montré son majeur à monsieur Roger, qui a éclaté de rire !

— Je l'aime ce Paul-là ! Il n'a pas la langue dans sa poche ! Quand il parle, vous devez l'écouter, j'en suis sûr !

Sans rien répliquer, les deux musiciens ont claqué la porte.

— Tu pourrais leur faire entendre raison, m'a suggéré monsieur Roger. *Les Tempêtes* sont sous contrat pour les cinq prochaines années. Je peux renouveler l'entente à ma guise. Si *Les Tempêtes* se produisent quelque part ou enregistrent des disques, je reçois ma part, 20%, peu importe qui vous engagera. C'est écrit noir sur blanc dans le contrat.

— Je pense que l'aventure se termine ici. Nous allons passer à autre chose.

Je lui ai tendu la main. Notre poignée a été franche, même que j'ai serré un peu plus fort que d'habitude, lui aussi, si j'en crois sa mâchoire crispée.

— Garde la tête haute, Steve. *Les Tempêtes* ont fait leurs marques, malgré tout... peut-être... enfin... je ne suis plus sûr.

Comme j'allais refermer la porte derrière moi, il a crié mon nom et est venu me remettre une enveloppe.

— Un chèque ?

— Mais non, pourquoi ferais-je ça ? C'est un numéro de téléphone.

Je n'ai pas saisi immédiatement.

— Ma nièce, Michelle... Quand elle a appris notre rendez-vous d'aujourd'hui, elle n'a pas cessé de me harceler pour que je te donne son numéro de téléphone. Tu auras du temps libre au cours des prochains mois. J'espère que tu seras gentil avec elle. C'est la fille de mon frère et c'est moi le plus doux de la famille. Il lui a interdit de sortir avec un musicien. Il sera rassuré avec toi...

Michelle, ma belle, sont des mots qui vont très bien ensemble, très bien ensemble...

Épilogue

LE 8 SEPTEMBRE 1964 EST DEMEURÉ L'UN DES MOMENTS LES PLUS IMPORTANTS DE MA VIE.

Les *Beatles*, avec le temps, sont devenus légendaires, même une fois séparés, ce qui rendait notre rencontre encore plus mémorable, voire historique. Chacun des membres des *Tempêtes* a fait encadrer la photographie prise avec eux, dans le vestiaire du Forum, avant la grande fuite, même si on ne voit aucun de nos visages, mais seulement huit corps masculins. J'avais eu raison : Jacques, dans son énervement, et bien involontairement, a coupé nos têtes au moment de prendre la photographie.

Cette date marquait aussi la dernière apparition publique des *Tempêtes*, mais nous étions bien les seuls à nous la rappeler. La réunion avec monsieur Roger a sonné le glas pour le groupe. Il était hors de question, du moins pour moi, que je poursuive. J'ai expliqué aux autres que de jouer de la musique devait être une expérience agréable, mais que c'était devenu une corvée pour moi. Le peu de confiance que j'avais

en mes moyens a fondu comme neige au soleil de juillet dans le bureau de monsieur Roger.

Comme je l'avais prévu, les trois autres membres des *Tempêtes* ont refusé l'offre d'accepter dans leurs rangs le neveu du patron. Et ce, d'autant plus qu'il fallait compter avec les subtilités contractuelles qui nous avaient échappé et qui liaient le groupe à monsieur Roger pour plusieurs années.

Je suis retourné à l'école pour étudier le journalisme. Une fois mes études terminées, j'ai travaillé pour un hebdo régional. J'étais responsable de la section culturelle. Je me trouvais plus à l'aise pour mettre en évidence des artistes que d'être sous les projecteurs. Cette situation convenait mieux à ma grande timidité.

Mon frère Marc a, lui aussi, repris ses études musicales tout en continuant à jouer les fins de semaine dans différents groupes. Il a trouvé un terrain d'entente avec monsieur Roger et il s'est joint aux *Copains* pour l'enregistrement d'un album et leur tournée d'adieu, en 1966. Il a enseigné la musique au collège Wilfrid-Laurier.

Paul, le bassiste, a laissé le milieu artistique pour devenir fonctionnaire au gouvernement provincial. Il a été représentant syndical pendant plusieurs années.

Quant à François, le batteur, il a ouvert son magasin d'instruments de musique au centre-ville. Il s'est aussi spécialisé dans la sonorisation de spectacles. Comme tous les grands noms de la chanson passaient par chez nous – je réalisais chaque fois des entrevues avec eux – François a établi un important réseau de contacts. Il a ainsi pu mettre sur pied un festival de musique rétro. Il en a confié l'organisation à son associé, Jacques Gagné.

Pour la programmation de la première édition, François et Jacques ont réuni les nouveaux *Hou-Lops*, Gilles Girard et *Les Classels*, et pour ouvrir le bal... *Les Tempêtes* !

Mes deux amis ont dû me tordre le bras pour y arriver. Je me sentais ridicule, à presque soixante ans, à l'idée de chanter des chansons écrites alors que nous n'étions encore que des adolescents. Ils ont alors appelé à la rescousse mon petit-fils, Alex, qui a découvert, par leur intermédiaire, le très court passé musical de son grand-père.

Des cheveux en moins, du poil dans les oreilles en plus, sans oublier ce ventre – il était impossible de reprendre nos habits de cette époque –, on s'est ainsi retrouvés presque quarante ans après notre *séparation*, qui n'a pas trop fait de vagues comme

celle des *Beatles*. On ne pourra pas dire que ce fut fait à la demande générale, mais bien à celle du président du Festival rétro et de son associé, deux hommes qui nageaient en plein conflit d'intérêts pour faire revivre ce péché de jeunesse.

J'ai suggéré de changer le nom du groupe. Si *Les Hou-Lops* avaient déjà porté le nom des *Têtes Blanches*, nous aurions pu nous appeler, pour cette fois-ci, *Les Têtes Grises*... Ma proposition a été rejetée par les trois autres *Tempêtes*.

Il n'y avait pas de pression, encore moins d'attentes cette fois-ci. Nous avons repris les instruments là où nous les avions laissés, soit dans le sous-sol ou le grenier. Mon frère Marc a dû accorder ma guitare plus d'une fois, tellement elle et moi nous sonnions faux.

Nous avons répété, dans le sous-sol de ma maison, nos quatre chansons. Nous les avons fait jouer sur un vieil appareil stéréo, avec émotion, conscients du temps qui avait filé derrière nous. C'est étrange : les rares souvenirs de cette époque étaient en noir et blanc, comme dans un rêve.

Je n'avais pas écouté nos chansons depuis des lunes, sinon quand mes enfants insistaient – j'en ai quatre. Le plus ému de nous tous était Jacques Gagné, qui n'a tou-

jours pas compris pourquoi nous n'étions pas devenus les *Beatles* du Québec.

Il a fait la remarque, après la première répétition, que de jouer de la musique, c'était comme faire du vélo : ça ne s'oubliait pas. Ce à quoi je lui ai répondu que j'avais encore besoin de mes petites roues.

Emporté par l'enthousiasme, Jacques s'est emballé et a parlé d'une tournée de tous les festivals rétro du Québec, une idée qui n'a pas trouvé d'écho ailleurs que dans sa tête.

Monsieur Roger est décédé en 1970 d'un cancer du poumon. Il n'aura pas vu, de son vivant, nos *Beatles* du Québec : le groupe *Beau Dommage*...

Je demeurais persuadé que, même aujourd'hui, alors que nous nous apprêtions à monter sur la scène extérieure du vaste parc du centre-ville, devant deux mille personnes, monsieur Roger n'était pas avec nous !

Mes quatre enfants, qui vivent tous à l'extérieur de la région, ont accouru avec mes petits-enfants pour ne rien manquer du retour de grand-papa.

Le journal, pour lequel j'écris depuis si longtemps, a accordé beaucoup d'espace à l'événement, pas tant pour notre présence que pour celle de vrais groupes, comme

Les Hou-Lops et *Les Classels*. Il fallait être réalistes. Tiens ! Voilà que je parlais comme monsieur Roger. Il était peut-être avec nous, après tout.

Pour les besoins de la cause, nous avons été photographiés dans la même position qu'en 1964. Les deux clichés ont été utilisés pour accompagner l'article « *Les Tempêtes: toujours dans le vent !* », de la journaliste, qui n'était même pas au monde à l'époque des *Tempêtes*. Grande fan des *Beatles*, elle s'est inspirée de la pochette des albums Rouge et Bleu, où les têtes de John, Paul, George et Ringo ont été immortalisées dans le EMI House à Londres, d'abord en 1963 puis en 1969. Seulement six ans séparaient les deux photos. Dans notre cas, nous parlions de près de quatre décennies. Disons, pour être polis, que nos visages avaient changé.

Même la radio locale s'en est mêlée. L'animateur, à notre insu et avec la complicité de Jacques Gagné, a fait un blitz *Les Tempêtes*, diffusant sur les ondes radio-phoniques nos quatre chansons en rafale, le tout complété par une entrevue en direct, quinze minutes avant notre spectacle.

Aussi, Sylvain Archambault, le petit-fils de notre batteur François, a créé un site Internet sur notre groupe. On retrouve à l'adresse

www.lestempetes.com des photographies, les paroles de nos chansons, quelques-uns – en fait... tous nos grands moments et même des extraits de nos deux 45 tours, que les gens peuvent entendre sur leur ordinateur. Ça me console de penser que nos quatre petites chansons pop ont une seconde vie.

Enfin, un auteur de la région, Alain M. Bergeron, lorsqu'il a appris mon « passé musical », s'est intéressé à l'histoire des *Tempêtes*. Il en a même fait un livre plutôt amusant qui est entre vos mains !

C'est beaucoup d'attention, je dois l'admettre, pour un groupe qui n'a existé qu'un an à peine.

Nous avons eu l'agréable occasion de renouer avec *Les Hou-Lops*, sans leur chanteur Gilles Rousseau, décédé d'un cancer en 1972. J'ai eu une pensée pour cet homme qui, au printemps 1964, était parvenu à me redonner un brin de confiance avant que *Les Tempêtes* affrontent les caméras à *Bonsoir Copains*.

Jacques Gagné, bien sûr, s'est joint à ces retrouvailles d'un soir. Du menton, il a désigné, dans les coulisses, une jeune femme aux cheveux bruns qui tombaient sur ses épaules nues. Il a signalé sa présence au bassiste Jean-Claude Bernard.

— C'est encore une groupie qui veut vous voir, j'imagine ? a-t-il dit en raillant.

— Elle ? C'est ma fille, a répondu Jean-Claude Bernard, sans rire.

— Euh... Non ! Je veux dire l'autre fille, derrière elle, a bafouillé Jacques.

— C'est MA fille, a averti le guitariste Yvan Côté.

— C'est l'amie de mon fils, a ajouté l'autre guitariste Jean-Claude Domingue.

Les trois *Hou-Lops*, de l'édition originale, entouraient maintenant ce pauvre Jacques Gagné qui ne savait plus où donner de la tête. Et ils ont éclaté de rire avant de lui présenter Isabelle Allard, une nouvelle membre de leur groupe, qui joue de la batterie.

— Bon spectacle ! nous ont dit les *Hou-Lops*.

Il faisait beau en ce vendredi soir du mois de juin. Le temps était doux, dégagé, propice à un concert en plein air. J'appréhendais un orage soudain dès nos premières notes, convaincu que le ciel nous en aurait voulu...

Plus fébriles que nostalgiques, parce que nous voulions bien faire devant tous ces gens, nous attendions, en bas de la scène éclairée, le début de la soirée. Mon frère Marc terminait d'accorder ma guitare. Il ne manquait que... François qui tardait à se présenter. Ah, le voilà ! Il brandissait fièrement un stylo au feutre noir.

— Les gars ! Ça y est ! nous a-t-il lancé, les yeux brillants.

— Ça y est, quoi ? lui a demandé Marc, après m'avoir remis mon instrument bien accordé.

— J'ai enfin autographié mon premier sein ! a-t-il dit, en rougissant.

— Hé ! Celui de ta femme, ça ne compte pas ! a répliqué Marc.

— Qui t'a parlé de ma femme ? J'ai mis ma signature sur celui de TA femme...

— Pardon ? a hurlé mon frère.

— C'est notre tour, les gars ! leur ai-je dit. Et puis, Marc, t'es séparé depuis dix ans, faut-il te le rappeler ?

Alors que je pensais que Jacques Gagné allait se charger d'annoncer notre spectacle, voilà que s'est amené au micro... Michel Desrochers, celui-là même qui nous avait présentés au Forum de Montréal avant le spectacle des *Beatles* !

— Bonjour, mesdames et messieurs, garçons et filles ! Merci d'être venus en si grand nombre à cette première édition du Festival rétro. Je m'appelle Michel Desrochers. Pour amorcer ce spectacle du bon pied, je vous demande d'accueillir chaleureusement ce groupe qui a eu deux chansons au *Top-10*, en quelques mois, au palmarès de l'année 1964, qui a passé à *Bonsoir Copains* ainsi

qu'à *Jeunesse d'aujourd'hui*, et que j'ai eu la chance de présenter en première partie des *Beatles* au Forum de Montréal. Ils se sont retirés au sommet de la gloire, tout comme les *Beatles*, mais pas pour les mêmes raisons. Mesdames et messieurs, voici *Les Tempêtes* !

J'en ai eu des frissons dans le dos. Curieusement, je n'étais pas nerveux, je n'avais pas les mains moites. Ce que ça peut faire la sagesse... D'un sourire amical, nous avons remercié Michel Desrochers alors qu'il sortait de scène. L'accueil du public a été chaleureux. Mon frère Marc et moi avons entamé *Avec toi*. Pourquoi changer de vieilles habitudes ?

Avec toi, je peux rêver

Et je me suis étouffé pendant que la basse de Paul démarrait la pièce. Ce n'était pas d'émotion. Nous sommes éclairés par de puissants projecteurs et comme les insectes volants sont attirés par la lumière...

Tout ce temps sans pousser une note en public et voilà qu'il a suffi que j'ouvre la bouche pour qu'un insecte volant s'y engouffre. Tout un retour pour Steve Duguay ! Monsieur Roger y aurait certes vu là un signe du destin. Je pouvais l'entendre me dire :

— Vous n'avez pas encore compris, les garçons ?

Jacques Gagné m'a tendu un verre d'eau. Même si je ne jouais pas, le groupe ne s'en portait pas plus mal. Paul souriait à belles dents. François gardait le tempo sur sa batterie et s'en amusait follement tout comme mon frère Marc, également soulagé de me voir de retour au micro.

Nous avons exécuté la première chanson avec la même énergie... qu'à la répétition de la semaine dernière. Nous n'avions plus 18 ans depuis très longtemps !

Lorsque le dernier accord de fa a annoncé la fin d'*Avec toi*, nous avons récolté de généreux applaudissements. Bien des gens qui me connaissaient comme un journaliste de nature réservée étaient surpris de me retrouver ainsi devant un public. J'étais timide, mais je me soignais.

— Vous êtes chanceux, ce soir, mesdames et messieurs. Car nous n'allons vous interpréter QUE nos plus grands succès. D'ailleurs, notre prochaine composition a été notre deuxième et dernier succès. Quelqu'un parmi vous se souvient-il du titre ? ai-je demandé à la foule.

— Oui ! C'est *Petite fille* ! a dit une voix.

— On a un petit rigolo parmi la foule. Le titre, c'est *L'Amour*. Ça fait longtemps qu'on n'a pas fait *L'Amour* en public...

— Moi non plus ! a dit la même voix.

François, à sa batterie, a frappé dans ses mains et a incité les spectateurs à faire de même. Non seulement les gens marquaient le rythme, mais plusieurs chantaient le refrain avec nous :

L'amour

Il faut vivre d'amour.

Il faut croire en l'amour.

Il faut s'aimer.

Cette chanson nous a valu une nouvelle vague d'acclamations. L'échange d'énergie avec la foule s'avérait une expérience formidable.

— Mais où étiez-vous donc, en 1964? ai-je dit au micro, amusé.

— À un concert des *Copains*, a répondu la voix taquine.

La ballade *C'est quand je pense à toi* a suscité une autre réaction enthousiaste. Je ne l'ai pas chantée, mon frère prenant le relais. J'aurais manqué de voix avant la fin de la soirée, moi !

— Merci ! ai-je dit. Avant de vous quitter pour laisser la place aux vrais groupes de musique, nous aimerions vous dire tout le plaisir que nous avons eu ce soir. Vous avez été un public merveilleux, n'est-ce pas, Paul ?

Celui-ci a salué sous des applaudissements approbateurs.

— Toujours aussi bavard, ce Paul. Pas pour rien qu'il était notre porte-parole.

Marc a amorcé la série d'accords annonçant *Oh, rock and roll !*

Les gens ont laissé leur chaise et se sont mis à danser et à taper des mains.

Pour la partie instrumentale, avant le dernier couplet, nous nous sommes regardés tous les quatre, complices, emportés par un enthousiasme totalement juvénile.

Presque à regret, nous avons terminé la chanson. Nous avons salué comme les *Beatles*. François nous a rejoints à l'avant pour une dernière courbette, qui m'a laissé mon dos fragile en compote.

Mais, à notre très grande surprise, le public en redemandait. Jacques Gagné a pris la relève au micro. À son signal, Alex, mon petit-fils, l'a retrouvé sur scène et a remis à chacun des membres des *Tempêtes* un disque compact ... comprenant nos plus grands succès !

Sur un côté de la pochette, on retrouvait la photographie du groupe en 1964. À l'endos apparaissaient nos visages ridés et nos têtes grisonnantes d'aujourd'hui.

Jacques Gagné a montré le disque à la foule.

— Le dicton mieux vaut tard que jamais s'applique ici. Le Festival rétro souhaite

rendre hommage aux *Tempêtes*, un groupe de chez-nous, le seul, dois-je le préciser, qui ait réussi à atteindre le Top-10 du palmarès, les Succès du Dis-Q-Ton à deux reprises. Voici donc le premier – et le seul – disque compact des *Tempêtes*, avec les quatre chansons que vous venez d'entendre. Des exemplaires sont disponibles à notre magasin de musique au coût de 10 \$. Tous les profits de la vente du disque seront remis à la fondation de l'hôpital.

Il s'est tourné vers nous et a indiqué :

— C'est mon cadeau, pour vous remercier d'avoir accepté de vous réunir, a dit Jacques avec émotion.

— Tu m'en réserves une dizaine pour ma famille, d'accord ?

Mais Jacques était déjà de retour au micro pour s'adresser à la foule :

— Voulez-vous une autre chanson ? a-t-il crié.

Devant la réponse bruyante, nous avons convenu de faire des heures supplémentaires. C'était notre premier rappel en presque quarante ans, après tout ! Mais quelle chanson ? L'une de nos quatre compositions ? Une pièce des *Beatles* ?

— Va à ton micro... Je m'en occupe, m'a proposé Marc.

Mon frère a commencé les premières

notes à la guitare. Cher Marc ! Finalement, l'autre Paul a été inspiré. Ce 8 septembre a été l'un des moments marquants de ma vie et ce n'était pas seulement en raison de la rencontre avec les *Beatles*.

Dans ma vie, le 8 septembre 1964 demeure aussi la journée où j'ai rencontré la femme de ma vie : Michelle.

Assise dans la première rangée de chaises, entourée des enfants et des petits-enfants, avec la dernière-née dans ses bras, Rose-Élizabeth, elle m'a adressé un sourire, ce sourire qui m'avait fait craquer, il y a de cela des décennies. Elle était tombée alors amoureuse d'un *Beatle* raté.

Cette chanson, c'était notre chanson. Marc l'a jouée à l'église, à notre mariage, le 8 août 1969. Je n'en ai jamais oublié les paroles, même si, malgré tous mes efforts et avec mes mains pleines de pouces, j'étais toujours incapable de la jouer à la guitare. Mais je pouvais la lui chanter :

*Michelle, ma belle, sont des mots qui vont
très bien ensemble, très bien ensemble...*

Remerciements

L'auteur désire remercier très sincèrement pour leur grande générosité, les personnes suivantes : Richard Baillargeon de la SARMA, l'animateur radio Michel Desrochers, Alain Lacasse du Réseau québécois des ami(e)s des *Beatles*, Jean-Claude Bernard des *Hou-Lops*, Josée Mailloux de TVA Télé 7, Laurie Lapointe de la SOCAN, Réal Bergeron pour la photo du groupe en page couverture, Sylvain Archambault, concepteur du site web : www.lestempetes.com, Réjean Doyon du Studio Midi-5 et génie musical des *Tempêtes*, Denis Leblanc pour avoir allumé la mèche de ce « retour », Claude Bergeron parce que c'est mon frère et qu'il chante presque aussi bien que moi, Jacques Gagnon parce que c'est mon ami barbu et qu'il est partout dans cette histoire, Sylvie Allard parce que c'est ma Michelle, mes enfants Alex et Élisabeth, Jérôme Grenier qui, sans le savoir, a eu un gros mot à dire dans cette aventure.

Bibliographie

François, le journal des adolescents, volume 30 – numéro 2 – 15 octobre 1964.

Hou-Lops pour toute la vie, de Serge Gingras, 1999.

The Beatles invasion of Canada : Our hearts went boom, de Brian Kendall, Viking, 1997.

Rendez-vous 94, publié par la SARMA.

La merveilleuse époque des groupes québécois des années 60, par Léo Roy, éditions Rétro Laser, 2003.

Connaissez-vous les Silhouettes ? par France Brunelle, L'Union des Cantons de l'Est, 29 juillet 1964.

Les sites Internet de la Sarma :
<http://pages.infinit.net/sarma>
et QIM: www.qim.com.

Dans la collection Graffiti

1. *Du sang sur le silence*, roman de Louise Lepire
2. *Un cadavre de classe*, roman de Robert Soulières, Prix M. Christie 1998
3. *L'ogre de Barbarie*, contes loufoques et irrévérencieux de Daniel Mativat
4. *Ma vie zigzague*, roman de Pierre Desrochers, finaliste au Prix M. Christie 2000
5. *C'était un 8 août*, roman de Alain M. Bergeron, Finaliste au prix Hackmataak 2002
6. *Un cadavre de luxe*, roman de Robert Soulières
7. *Anne et Godefroy*, roman de Jean-Michel Lienhardt, finaliste au Prix M. Christie 2001
8. *On zoo avec le feu*, roman de Michel Lavoie
9. *LLDDZ*, roman de Jacques Lazure, Prix M. Christie 2002
10. *Coeur de glace*, roman de Pierre Boileau, Prix Littéraire Le Droit 2002
11. *Un cadavre stupéfiant*, roman de Robert Soulières, Grand Prix du livre de la Montérégie 2003
12. *Gigi*, récits de Mélissa Anctil, Finaliste au Prix du Gouverneur Général du Canada 2003
13. *Le duc de Normandie*, épopée bouffonne de Daniel Mativat, Finaliste au Prix M. Christie 2003
14. *Le don de la septième*, roman de Henriette Major
15. *Du dino pour dîner*, roman de Nando Michaud
16. *Retrouver Jade*, roman de Jean-François Somain
17. *Les chasseurs d'éternité*, roman de Jacques Lazure, Finaliste au Grand Prix du Fantastique et de la Science-fiction 2004

18. *Le secret de l'hippocampe*, roman de Gaétan Chagnon
19. *L'affaire Borduas*, roman de Carole Tremblay
20. *La guerre des lumières*, roman de Louis Émond
21. *Que faire si des extraterrestres atterrissent sur votre tête*, guide pratique romancé de Mario Brassard
22. *Y a-t-il un héros dans la salle ?*, roman de Pierre-Luc Lafrance
23. *Un Livre sans histoire*, roman de Jocelyn Boisvert
24. *L'épingle de la reine*, roman de Robert Soulières
25. *Les Tempêtes*, roman de Alain M. Bergeron
26. *Peau d'Anne*, roman de Josée Pelletier

Visitez le site www.lestempetes.com

Photo : Jacques Gagnon



Denis Leblanc, Claude Bergeron, Réjean Doyon et
Alain M. Bergeron (dans l'ordre habituel)

Achevé d'imprimer
sur les presses
de AGMV-Marquis
en juillet 2004

les tempêtes

Voilà, nous étions quatre jeunes hommes de 16 à 18 ans, quatre fans des *Beatles*, avec des rêves plein la tête. Dans le garage paternel, nous répétions soir après soir.

En deux semaines, notre répertoire comptait déjà une dizaine de chansons.

Avec nos instruments, notre local, nos propres chansons et notre gérant, 1964 s'annonçait comme une année faste. Nous étions prêts à conquérir la planète !

– Hum ! a dit mon père qui nous écoutait... Vous n'avez pas encore joué une seule note de musique en public.

Oui, ALAIN M. BERGERON a déjà fait partie d'un groupe de musiciens. L'écrivain d'aujourd'hui s'est amusé à trafiquer la réalité en faisant coïncider des événements et en truffant son récit de mésaventures et de personnages réels.

PHOTO DE LA COUVERTURE : RÉAL BERGERON


SOULIÈRES ÉDITEUR

ISBN 2-89607-011-7 TEMPE



9 782896 070114